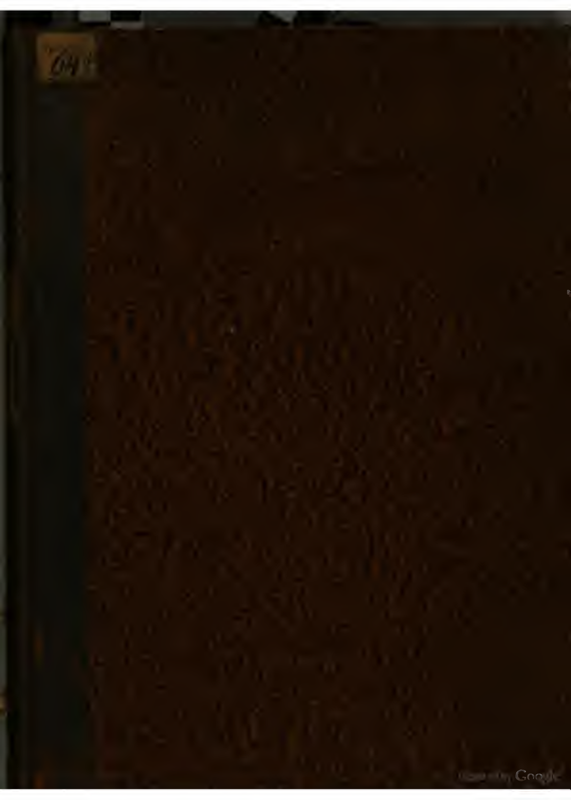



Graph 8°
642
Rouge

MÉMOIRE

SUR

L'ORIGINE ÉGYPTIENNE

DE L'ALPHABET PHÉNICIEN

PARIS

MAISONNEUVE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

15, QUAI VOLTAIRE, 15

MÉMOIRE

SUR

L'ORIGINE ÉGYPTIENNE

DE L'ALPHABET PHÉNICIEN

PAR M. LE V^TE EMMANUEL DE ROUGÉ

DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

PUBLIÉ PAR LES SOINS

DE M. LE V^TE JACQUES DE ROUGÉ



PARIS

IMPRIMERIE NATIONALE

M DCCC LXXIV



A

MONSIEUR FRANÇOIS LENORMANT.

Cher Monsieur,

En lisant dernièrement le premier volume de votre remarquable *Essai sur la propagation de l'alphabet phénicien dans l'ancien monde,* je rencontrais, dans la partie qui se rapporte à l'origine de cet alphabet, la phrase suivante : « La question d'origine (de l'alphabet phénicien) a été résolue « dans un Mémoire capital de M. de Rougé d'une manière que, pour « notre part, nous regardons comme définitive. » Et plus loin vous regrettiez que ce Mémoire, lu à l'Académie des Inscriptions en 1859, n'eût pas été publié et ne fût connu que par l'analyse donnée à cette époque dans les comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Aujourd'hui que je me trouve sur le point de faire paraître ce *Mémoire sur l'origine égyptienne de l'alphabet phénicien,* j'éprouve le besoin de vous expliquer la cause qui en a retardé jusqu'à ce jour la publication. Mon père voulait, avant de livrer son travail à l'impression, retoucher certains détails et consulter quelques documents nouveaux; mais, je ne sais par quel contre-temps fâcheux, son manuscrit, communiqué à diverses personnes, se trouva égaré, et, malgré les plus actives recherches, ne put être retrouvé. Restait une ressource extrême : refaire à nouveau le travail. Mon père n'hésita pas; malheureusement les circonstances ne lui permirent point de réaliser son projet.

Le passage de votre livre que je citais en commençant venait de renouveler mes regrets personnels, lorsque, en classant les papiers laissés par mon père, j'eus le bonheur de retrouver, enfoui au milieu de notes de peu d'importance, le *brouillon* de sa communication à l'Académie, qui avait évidemment échappé à ses propres recherches. Voilà ce qui me permet aujourd'hui de livrer à l'impression ce remarquable Mémoire. Je suis certain, cher Monsieur, que, plus que tout autre, vous vous réjouirez de

cette publication, car ce *Mémoire sur l'origine égyptienne de l'alphabet phénicien* forme comme l'introduction et le complément nécessaire de votre propre *Essai sur la propagation de l'alphabet phénicien dans l'ancien monde.*

Vous remarquerez avec moi combien ce Mémoire, composé il y a plus de douze ans, est resté d'un intérêt actuel malgré les progrès de la science. J'ai cru devoir seulement changer le mode de transcription des mots égyptiens, afin de le mettre en rapport avec celui que mon père avait adopté depuis dans sa Grammaire. J'ai dû faire aussi une addition dans la planche qui fut publiée à l'appui de sa communication à l'Académie. Mon père avait, en effet, choisi comme type de comparaison l'inscription du sarcophage d'*Eschmun-ezer,* tout en émettant des doutes sur l'antiquité qui lui était alors assez généralement attribuée; mais c'était à cette époque le seul grand texte phénicien qui pût lui fournir un alphabet complet. Depuis lors, la stèle de *Mesa*, roi de Moab, découverte à Dhiban par M. Ganneau, vous a permis, après les travaux de MM. Lévy et de Vogüé, de former un alphabet phénicien d'un type beaucoup plus ancien. Je me suis donc permis de prendre votre tableau de l'alphabet phénicien, dit *archaïque,* pour le comparer au type hiératique égyptien; et, en cela, je n'ai fait que suivre les indications de mon père, puisque la première règle qu'il posait pour son travail était de choisir comme premier élément de comparaison le type phénicien le plus ancien possible. J'ai toutefois laissé, dans une seconde colonne, le type d'*Eschmun-ezer,* parce qu'il est cité dans le Mémoire de mon père, auquel je n'ai voulu faire aucun changement.

Voilà, cher Monsieur, les observations que je désirais vous soumettre en publiant ce travail. Je suis heureux d'ailleurs que votre nom paraisse en tête de cette publication, car je sais combien mon père estimait votre *Essai sur la propagation de l'alphabet phénicien,* dont le sujet n'est que la continuation de celui qu'il avait lui-même traité.

Vicomte Jacques de Rougé.

Bois-Dauphin, 4 octobre 1873.

MÉMOIRE

SUR

L'ORIGINE ÉGYPTIENNE

DE L'ALPHABET PHÉNICIEN.

L'Académie des inscriptions a mis au concours, pour l'année 1859, l'étude de l'origine et des dérivations successives de l'alphabet phénicien; mon intention n'est pas de traiter dans le présent mémoire l'ensemble de cette question, qui comporte des développements si intéressants pour l'histoire de la civilisation dans l'Asie et l'Europe antiques. Je voudrais seulement soumettre à l'appréciation des archéologues un rapprochement nouveau, qui ressort de considérations paléographiques trop négligées jusqu'ici dans la critique des origines phéniciennes.

La science ne paraît plus aujourd'hui conserver aucun doute sur l'unité originelle des divers alphabets employés par les peuples sémitiques, et dont les dérivations ont embrassé toute l'Europe et une partie de l'Asie. Plusieurs savants ont déjà cherché sur les monuments écrits de la vallée du Nil le prototype de cette écriture; mais de graves difficultés ont entouré leurs recherches et neutralisé presque complétement leurs résultats. Je crois avoir trouvé la solution de ces difficultés par une nouvelle étude, fondée sur des documents beaucoup plus anciens que ceux de mes devanciers, et c'est le fruit de ce travail que je présente au jugement de mes savants confrères.

Aussitôt que Champollion eût prouvé l'existence d'un alphabet véritable, tenant sa place, dès la plus haute antiquité, au milieu des diverses combinaisons graphiques que comprenait le système des écritures égyptiennes, on fut naturellement entraîné à rechercher si les origines de l'alphabet sémitique ne se relieraient pas à la première invention des Égyptiens. En effet, si la tradition était suffisamment explicite sur la provenance asiatique des lettres grecques, on trouvait également, dans les auteurs classiques, un ensemble imposant de témoignages qui en reportaient plus haut la première idée. Hermès-Thoth, ou le représentant de la science égyptienne, était nommé comme le premier instituteur des Phéniciens dans l'art de peindre les articulations de la voix humaine. Indépendamment du célèbre passage attribué à Sanchoniathon, Platon[1], Diodore[2], Plutarque[3], Aulu-Gelle[4], attestent la persévérance de cette opinion. Anticlide, cité par Pline, faisait même remonter l'invention jusqu'à un roi égyptien *Ménou* (Menès?), qui, suivant lui, florissait en Égypte avant l'époque de Phoronée. L'opinion de Tacite mérite de notre part une attention particulière. C'est déjà cet historien judicieux qui nous a conservé le nom de *Ramsès* comme celui du Pharaon conquérant dont les prêtres expliquaient les victoires, représentées sur les murailles des monuments thébains. Tacite se montre d'ailleurs également bien informé sur l'histoire de l'alphabet, lorsqu'il remarque que l'usage des lettres de la forme ionienne ne s'était introduit que vers l'époque de Simonide, et que les nations italiques avaient conservé les caractères grecs, conformes au type le plus ancien. C'est en se fondant expressément sur le dire des Égyptiens que Tacite[5] nous enseigne, au livre XI[e] de ses *Annales*, que les lettres ont été originairement apportées d'Égypte en Phénicie. Malgré une foule de conjectures différentes qu'on peut relever dans les auteurs grecs, ces témoi-

[1] Platon, *Phæd.* 274.
[2] Diod. I. 15.
[3] *Concivial*, etc. IX, quest. III.
[4] Ap. Plin. *Hist. naturalis*, VII. 57.
[5] Tacite, *Annales*, XI, 14.

gnages me paraissent bien suffisants pour constater la perpétuité de la tradition qui donnait aux lettres une origine égyptienne.

Cette opinion dut se présenter avec plus de force à l'esprit des savants, lorsqu'on eut trouvé l'alphabet en usage chez les Égyptiens dès la plus haute antiquité. Tant que l'on avait cru ce peuple réduit à la connaissance d'une écriture purement idéographique, il était peu naturel de penser qu'il eût seul servi de maître aux Sémites pour l'élaboration de leur alphabet. Mais, aussitôt que Champollion eut formulé sa découverte du système phonétique, il énonça comme une conjecture très-vraisemblable que l'on devait reconnaître dans les lettres hiéroglyphiques, sinon l'origine directe, du moins le modèle méthodique d'après lequel auraient été composés les alphabets de l'Asie occidentale. Ces idées sont exposées dans la célèbre *Lettre à M. Dacier* (p. 80); mais Champollion ne paraît pas avoir, à cette époque, poussé plus loin ses recherches dans cette direction.

Il parut, peu de temps après la découverte de Champollion, une tentative de rapprochement entre les divers alphabets dans un Essai de M. de Paravey sur les lettres et les chiffres de tous les peuples. Suivant le système général, formulé par cet auteur, toutes les figures des lettres des différentes nations proviendraient des signes qui servent à représenter, dans l'ancienne écriture des Chinois, le cycle des douze heures et celui des dix jours. Dans l'hypothèse que soutient M. de Paravey, ces caractères, primitivement inventés dans le premier empire assyrien, auraient été plus tard importés en Chine, où ils ne sont pas devenus alphabétiques. Partis du même centre, ils auraient, par une voie opposée, gagné la Syrie et l'Égypte. Comme conséquence de cette supposition, M. de Paravey enseigne que toutes les variétés des alphabets doivent leur origine aux formes antiques des vingt-deux types chinois qu'il indique. On conçoit, d'après l'exposé de ce système, que, dans les tableaux qui lui servent de justification, quelques lettres phéniciennes se trouvent réunies, sur la même planche, avec les lettres

égyptiennes d'articulation semblable; mais elles s'y trouvent avec toutes les formes d'alphabet de l'univers et en vertu d'un principe entièrement différent de celui que j'exposerai dans ce mémoire.

Il est difficile de croire que l'esprit si pénétrant de Champollion s'en soit tenu à ses premiers aperçus et qu'il n'ait pas fait de nouvelles tentatives de rapprochements, quand ses progrès l'eurent mis en possession des écritures cursives de l'Égypte. Peu de temps après sa mort, Salvolini, guidé sans doute par quelques notes de son maître, voulut faire faire un nouveau pas à la question qui nous occupe : il prétendit démontrer[1] que les lettres phéniciennes avaient été tirées de certains hiéroglyphes. Mais les comparaisons établies par Salvolini pèchent par de nombreuses fautes contre la critique.

En premier lieu, entraîné par le désir constant de substituer ses vues à celles de Champollion, Salvolini avait étendu son alphabet, non-seulement à toutes les valeurs phonétiques observées jusque sous les empereurs romains, mais encore à une foule de signes qui ne furent jamais employés alphabétiquement par les Égyptiens; ses listes sont grossies par une quantité d'erreurs provenant de variantes mal comprises. Il se donna ainsi le droit de comparer chaque lettre phénicienne à une vingtaine de signes très-différents, et il eût été bien étonnant de ne pas rencontrer, dans une liste aussi étendue, une forme présentant quelque analogie avec chacune des lettres phéniciennes.

Secondement, Salvolini n'hésite pas à indiquer même des formes démotiques comme ayant servi de prototype au phénicien : il ne fait pas attention à l'énorme anachronisme qu'entraîne cette supposition. Ce n'est, en effet, que vers le temps de Psammétik Ier que l'on voit apparaître cette écriture doublement cursive, à laquelle on a donné les noms d'*enchoriale* ou de *démotique*. Tirer des lettres démotiques l'origine du caractère phénicien, ce serait por-

[1] Salvolini, *Analyse grammaticale*, p. 86.

ter à la chronologie une atteinte égale à celle que l'on pourrait commettre en amenant Moïse à la cour des Ptolémées.

Salvolini n'est pas mieux d'accord avec les règles de la critique en employant les formes les plus récentes des écritures sémitiques, lorsque le type le plus ancien ne lui fournit pas la ressemblance désirée. Ainsi établie sur des bases contraires à toute règle paléographique, la concordance de Salvolini conduit à une conclusion tout à fait inadmissible : des lettres, dont l'origine unique ne peut faire l'objet d'aucun doute, dériveraient, suivant lui, de plusieurs hiéroglyphes différents. L'*alpha* grec, par exemple, et l'ancien *aleph* araméen proviendraient du signe de la tête humaine. L'*aleph* de l'hébreu carré aurait au contraire été tiré de l'aigle 𓄿 par l'intermédiaire du démotique, et l'*aleph* syriaque devrait être rapporté à la feuille de roseau 𓇋.

On sera néanmoins étonné que Salvolini ait rencontré si peu de rapprochements exacts, quand on verra l'extrême ressemblance des formes que nous serons amené à comparer entre elles. Le perpétuel anachronisme qui domine tout son travail est la cause de cet insuccès. Sur vingt-cinq lettres asiatiques qui figurent dans le tableau de Salvolini, je ne puis citer que quatre rapprochements heureux, sur le ט, le ה, le ל et l'א; et encore ces similitudes pourraient paraître fortuites, car elles sont fondées sur la comparaison de types trop modernes, qui enlèvent à la dérivation tout son caractère d'évidence.

On ne voit pas que le travail de Salvolini ait entraîné la conviction des savants qui se sont consacrés dans ces dernières années à l'étude du phénicien. Notre savant confrère M. Lenormant, qui avait également assisté aux premiers développements de la science hiéroglyphique, a formulé, dans son cours d'histoire, un système tout différent sur l'origine des alphabets sémitiques. Ces leçons, que j'avais entendues et dont le grand intérêt restait présent à ma mémoire, n'ont pas été imprimées; j'ai prié le savant professeur de me communiquer les idées qu'il avait alors développées dans

son enseignement, afin de leur donner place dans le résumé sommaire qui devait précéder l'exposition de mes nouvelles conjectures. M. Lenormant a bien voulu me communiquer les notes mêmes de son cours, et je crois ainsi pouvoir résumer fidèlement sa doctrine sur ce point de la science.

S'appuyant sur le passage tant commenté de Sanchoniathon, M. Lenormant reconnaît d'abord, dans le nom de Thoth donné à l'inventeur des lettres phéniciennes, une trace manifeste de la tradition qui rattachait à l'Égypte l'invention première d'un alphabet, c'est-à-dire du choix d'un certain nombre de figures pour exprimer les diverses articulations dont se compose la parole. Cette notion fondamentale était accompagnée, dans le cours d'histoire, d'une quantité de citations heureuses et de rapprochements ingénieux, mais qui ne se rattachent pas directement au sujet que je traite aujourd'hui. Qu'il me soit cependant permis dire ici avec quel plaisir j'ai retrouvé, dans ces leçons de 1838, des pressentiments extrêmement justes sur l'essence de l'écriture assyrienne et sur le grand rôle que les monuments asiatiques étaient appelés à jouer dans l'histoire antique, renouvelée par l'archéologie.

En ce qui concerne les emprunts directs faits par l'alphabet phénicien à l'écriture égyptienne, le système proposé dans ce cours d'histoire peut se formuler de la manière suivante : les Phéniciens auraient choisi, dans la masse des hiéroglyphes qui frappaient leurs yeux, un certain nombre de figures. Le choix aurait été dirigé de telle sorte que chaque objet présentât, dans l'initiale de son nom, un des éléments nécessaires à l'écriture des mots de la langue phénicienne. Ainsi on aurait emprunté aux monuments égyptiens le dessin d'une tête de bœuf, et sans s'inquiéter de ce que cela pouvait signifier dans les hiéroglyphes, on en aurait fait l'*a* vague ou *aleph*, א, du système phénicien, parce que le mot *bœuf*, אלף, *alouph*, commençait par un *aleph*. Les objets ainsi choisis n'avaient pas la même valeur phonétique dans les deux écritures; les Sémites, ayant appris que les Égyptiens avaient com-

posé des lettres d'après le principe que nous venons d'expliquer, auront seulement voulu imiter leur méthode en leur empruntant un certain nombre de figures, et les noms antiques des lettres sémitiques nous permettent encore, dans la plus grande partie de la liste, de reconnaître les objets, primitivement imités par un dessin grossier. Voici comment M. Lenormant établissait sa comparaison avec quelques hiéroglyphes : ☐, *aleph*, *bœuf*, proviendrait de la tête de bœuf ☐; ☐, *beth*, *maison*, du plan de la demeure ☐, que l'on aurait réduit à moitié, ☐. Le ☐, *phé*, *bouche*, devrait son origine au signe de la bouche ☐, ou peut-être à sa forme hiératique ☐; le ☐, *resch*, *tête*, à la tête humaine vue de profil, ☐. Le ☐, *caph*, *main*, est comparé à la main, les doigts étendus, ☐; le ☐, *mim*, *eau*, au bassin ☐; le ☐, *daleth*, *porte*, au battant d'une porte, ☐. Le ☐, *aïn*, *œil*, est rapproché de la figure de l'œil ☐, exprimé quelquefois par la seule pupille ☐. M. Lenormant fait remarquer ici une ressemblance de son, en ce que l'œil servait quelquefois à écrire la syllabe *an*; nous reviendrons sur cette remarque importante. Le ☐, *quof*, aurait de l'analogie avec ☐, la face humaine. Le *samech* de la forme ☐ ressemble au symbole *Tat*, ☐, vulgairement appelé le *nilomètre*. Le ☐, *theth*, a été comparé au symbole gnostique du serpent qui forme le cercle en se mordant la queue; son nom paraît, en effet, signifier *serpent*. Le *chet*, *enclos*, ☐, semble imité de la natte ☐, qui, en égyptien, est la lettre *p*. Le ☐, *schin*, *dent*, peut rappeler ☐, la bouche avec ses dents, et le ☐, *tau*, une sorte de croix, ☐, qui sert à écrire la particule *am*. Restent six caractères dont la ressemblance paraît à M. Lenormant plus problématique. Le ☐, *waw*, peut avoir été imité du piquet des bateliers ☐; le ☐, *zaïn*, de quelque arme telle que le ☐, cimeterre des Pharaons. Le ☐, *iod*, *main*, peut se retrouver dans le signe ☐, qui représente la main fermée, et le *lamed*, ☐, dans le fouet sacré ☐. M. Lenormant pense que le *hé*, ☐, n'est peut-être qu'un dédoublement du *chet*, et que le ☐, *ghimel*, *chameau*, pourrait être une addition phéni-

cienne, puisqu'il ne paraît pas que les Égyptiens aient possédé l'équivalent de cette lettre. Enfin le 𐤍, *noun*, dont le nom signifie *poisson*, rappelle l'égyptien ⲛⲟⲩⲛ, *abyssus*, qui s'écrit par le symbole des eaux 𓈗.

Tel est l'ensemble des rapprochements que je trouve dans les notes de M. Lenormant.

Le système que je viens d'expliquer peut se résumer ainsi : emprunt fait par la Phénicie à l'Égypte, 1° de la méthode alphabétique; 2° de la plupart des figures prototypes des lettres, mais en leur attribuant des valeurs différentes et entièrement indépendantes du rôle que ces signes avaient pu jouer dans l'écriture égyptienne, car la plus grande partie des figures indiquées n'appartiennent pas à l'alphabet hiéroglyphique.

D'autres savants sont revenus, au contraire, dans ces dernières années, à l'idée d'une filiation plus directe et telle à peu près que l'avait conçue Salvolini.

Je dois accorder une mention particulière au système de M. l'abbé Van-Drival, exposé dans une grammaire comparée des langues bibliques. Pour le savant abbé, chaque lettre phénicienne doit provenir d'un signe égyptien, exprimant l'articulation correspondante. Le résultat final de nos recherches nous amènera aux mêmes conclusions, mais par des voies entièrement différentes, et notre tableau de concordance n'aura aucun rapport avec celui de M. Van-Drival.

Au point de vue graphique, les comparaisons proposées dans sa grammaire sont établies avec un soin extrême, et l'auteur aurait sans doute atteint le but qu'il se proposait si les matériaux convenables eussent été entre ses mains. Malheureusement M. Van-Drival prend pour modèles à comparer les diverses formes alphabétiques de toutes les époques; il ne les rattache pas, comme l'eût exigé l'état de la science, à un seul type ancien. Il emprunte, au contraire, à Salvolini l'idée qui fait provenir toutes ces variantes des signes nombreux qui composaient l'alphabet hiéroglyphique

des bas temps. Il distingue, par exemple, dans les *aleph* et les *alpha*, six variétés principales et rapporte leur origine à six hiéroglyphes différents. Au milieu de ces hypothèses, il omet précisément l'ancienne forme phénicienne ≮, et la véritable identification lui échappe. M. Van-Drival paraît d'ailleurs n'avoir connu aucun des travaux récents sur les écritures égyptiennes, car il emploie, comme Salvolini, une quantité de signes aujourd'hui éliminés de l'alphabet pharaonique. C'est ainsi qu'il prend pour des *a* simples des signes tels que ≈, dont la lecture est *hap;* ☥, qui est la syllabe *ab*, etc.

D'autres fautes contre la critique ont été également commises dans cette partie de la *Grammaire comparée des langues bibliques.* M. Van-Drival nomme l'écriture démotique comme son élément de comparaison; heureusement, ce sont réellement des signes hiératiques qu'il emprunte à la grammaire de Champollion, et cette erreur le sauve des conséquences d'un anachronisme. Malgré ces défauts de méthode et l'emploi trop facile des variantes, la recherche de M. Van-Drival ayant été faite avec beaucoup de soin, quelques concordances heureuses ont été ajoutées par ce travail à celles qu'avait déterminées Salvolini. Je trouve sept lettres sémitiques mises en regard de leurs véritables types égyptiens. C'est sans doute un progrès; mais l'esprit n'acquiert, sur ces points, aucune certitude en étudiant les tableaux de M. Van-Drival, parce que les simples variantes de ces mêmes caractères phéniciens sont comparées à d'autres hiéroglyphes.

1° M. Van-Drival rapporte bien une des variétés du *daleth*, ◁, à la main ⟶, abrégée dans l'écriture hiératique; j'espère prouver la vérité de ce rapport. Mais, dans son tableau, les autres formes du *daleth* et du *delta* sont tirées par lui de huit hiéroglyphes différents.

2° Les variantes du Y, *waw*, proviendraient de dix signes égyptiens. Le céraste ⟶, que je reconnais pour seul type originel, s'y trouve avec les autres.

3° Le *theth*, ט, est rapproché avec justesse du *t* égyptien de la forme ⟹; mais les éléments comparés sont tous deux extrêmement modernes, en sorte que leur ressemblance est presque fortuite.

4° Les variantes du *phé*, פ, sont rapprochées de quatre hiéroglyphes; le ▦, que nous croyons le véritable type, est mis en regard de l'hébreu carré פ; mais l'ancienne forme phénicienne ף n'est même pas dans le tableau, en sorte que les intermédiaires sont tout à fait inexacts.

5° Il faut en dire autant du ק, *quoph*. La forme latine Q est rapprochée du signe ◢, mais au milieu de sept autres signes et sans aucune marque de préférence.

Le *schin* et le *lamed* sont empruntés au tableau de Salvolini; mais M. Van-Drival a rejeté le rapprochement du *hé*, établi par cet auteur avec succès, quoique sans preuves suffisantes. En résumé, M. Van-Drival a fait faire un pas à la question, puisqu'il a ajouté, aux lettres reconnues par Salvolini, des conjectures, dont nous prouverons l'exactitude, sur cinq nouvelles lettres. Mais ces conjectures sont perdues au milieu de fausses appréciations sur les mêmes lettres, étudiées dans leurs autres variantes, et, quant à tout le surplus du tableau, les défauts de méthode que nous avons signalés ont conduit l'auteur de la *Grammaire comparée* à des résultats complétement inexacts.

RÈGLES CRITIQUES QUI DOIVENT GUIDER LES COMPARAISONS.

J'avais tenté, à plusieurs reprises, de pénétrer les obscurités de cette question; mes efforts n'avaient cependant été couronnés d'aucun succès avant l'époque où des études paléographiques sur l'âge des papyrus égyptiens me permirent de comparer les formes des écritures cursives usitées sous les diverses dynasties. J'eus alors entre les mains un type ancien, très-cursif et notablement différent de celui des textes hiératiques plus récents. Les ressem-

blances, voilées plus tard par la marche divergente des deux écritures, se révélèrent d'elles-mêmes sur les monuments appartenant à une époque plus voisine du point de jonction.

Il était nécessaire tout d'abord de bien concevoir les conditions suivant lesquelles un peuple peut emprunter un alphabet à ses voisins, et les conséquences nécessaires d'un pareil emprunt. L'influence du premier peuple peut s'être exercée d'une manière plus ou moins marquée; on peut supposer, avec Champollion, le simple emploi d'une méthode semblable dans la composition d'un alphabet; on peut, avec M. Lenormant, ajouter à cette première supposition l'imitation de certaines figures d'objets. Mais si nous allons plus loin, et si nous prétendons que l'alphabet phénicien ait été tiré de toutes pièces d'un alphabet égyptien, je crois que nous devrons, pour vérifier la valeur de cette assertion, diriger notre travail d'après les règles suivantes :

1° Choisir le type phénicien le plus archaïque.

2° Reconnaître la forme des caractères égyptiens cursifs à une époque aussi reculée que celle où l'on peut placer l'origine de l'alphabet sémitique.

3° Les caractères à comparer devront être choisis par préférence parmi les signes alphabétiques.

4° La comparaison sera établie signe à signe et en se conformant à la correspondance des articulations dans les deux langues.

5° Nous devrons ensuite faire ressortir les ressemblances des lettres ainsi rapprochées et chercher à expliquer les différences en étudiant les circonstances qui ont pu dominer leurs modifications respectives.

Comme il est nécessaire de bien s'entendre sur les principes qui peuvent rendre la démonstration rigoureuse dans une recherche comme celle que j'entreprends, je discuterai d'abord brièvement chacune des règles que je viens de me poser.

Il tombe d'abord sous le sens que l'on devra s'attacher au plus ancien type phénicien, au lieu de rechercher des ressemblances

fortuites au milieu de toutes les variantes qu'ont amenées les temps et les lieux. Le sarcophage d'*Eschmun-ezer* présente, dans la belle inscription qui le décore, un alphabet complet, qui nous servira de modèle. Quelques pierres gravées, à légendes phéniciennes, sont peut-être plus anciennes; mais il faut tenir compte de l'abréviation nécessitée par l'exiguïté de ces monuments. Dans une inscription telle que celle d'*Eschmun-ezer*, le graveur, plus libre pour les développements de son travail, a pu tracer des formes plus complètes; il lui a été possible également de conserver, dans la grandeur respective et dans la position et l'inclinaison des lettres, les différences que le champ restreint des pierres gravées ne pouvait admettre avec la même fidélité.

Si l'on réfléchit à l'antiquité de la connaissance de l'écriture chez les peuples sémites et à l'âge probable du caractère phénicien, importé en Grèce et en Italie avant les époques historiques, on restera convaincu que les inscriptions retrouvées jusqu'ici sont déjà séparées par plusieurs siècles de l'invention de cette écriture. Ce sera donc rester dans les limites, approuvées par une saine critique, que de chercher à reconnaître les altérations qui avaient déjà pu modifier les caractères phéniciens au temps d'*Eschmun-ezer*, et de nous aider à cet effet des anciennes formes grecques ou italiques. Rien ne nous force à croire, *a priori*, que les types aient dû être conservés plus fidèlement dans une région que dans une autre, et nous ne devons rien négliger de ce qui nous peut conduire aux formes du type originel des lettres sémitiques.

Quoique les variétés araméennes se laissent en général assez facilement déduire des lettres phéniciennes, on les considère néanmoins aujourd'hui comme un sous-genre assez tranché; nous devrons donc examiner, pour chacune des lettres araméennes, quelle a pu être la loi de sa dérivation. Provient-elle du même élément égyptien? En provient-elle directement, ou n'est-elle qu'un rameau détaché plus tard du phénicien? Si notre proposition gé-

nérale est exacte, nos rapprochements devront répondre à ces questions.

J'ai dit ensuite que nous extrairions des manuscrits égyptiens un alphabet cursif d'une antiquité suffisante. La première exploration du caractère phénicien nous apprend qu'il ne se compose pas d'images complétement dessinées, telles que nous les trouvons dans les hiéroglyphes; nous y apercevons seulement quelques traits tout à fait analogues à ceux qu'a produits dans l'écriture hiératique une abréviation conventionnelle. C'est d'ailleurs dans l'écriture cursive que se trouvent les signes dont la très-grande ressemblance a tout d'abord été remarquée par Salvolini. Il est presque superflu d'observer que l'on devra choisir une écriture assez ancienne pour que son usage ait précédé l'origine des écritures sémitiques. En négligeant cette règle, on pourrait être amené, comme Salvolini, à des ressemblances de formes dues à un simple hasard et tout à fait trompeuses. Les écritures cursives des divers siècles présentent, en Égypte, des différences notables au point de vue graphique. Il ne serait pas admissible de chercher l'origine du phénicien dans une forme hiératique plus moderne que celle des papyrus de la XIXe et de la XXe dynastie, car il ne paraît pas possible que l'écriture sémitique eût pu être inventée plus tard que le XIIIe siècle avant notre ère. Mais nous pouvons remonter plus haut; les Sémites peuvent avoir appris l'art d'écrire dès leurs premiers rapports avec l'Égypte, et c'est uniquement la plus grande ressemblance des caractères qui nous indiquera l'âge probable du point de jonction.

Les lettres démotiques sont trop récentes pour jouer aucun rôle dans la question d'origine; elles nous montreront seulement ce que deviennent deux séries parallèles qui s'avancent, d'une manière complétement indépendante, dans la voie des abréviations.

Nous devrons ensuite commencer nos recherches par les caractères égyptiens qui composaient l'alphabet. Voulant faire un alphabet, c'était naturellement ceux-là que les Sémites devaient se faire

enseigner, s'ils ont réellement pris les hiérogrammates égyptiens pour leurs maîtres. Ajoutons que c'étaient les seuls caractères phonétiques qui pussent passer d'une langue à l'autre sans inconvénient. Les études récentes sur l'essence du syllabisme dans l'écriture assyrienne nous ont révélé toutes les obscurités qui accompagnent les valeurs syllabiques d'un signe lorsqu'on les a transportées dans l'écriture d'un nouvel idiome. Le nom de l'objet, le symbolisme connu qui s'y rattachait formaient dans la première langue des moyens de mnémonique naturelle qui aidaient à retenir les syllabes dont on avait attaché la valeur phonétique à chaque caractère de cette sorte. Mais, lorsque l'on appliquait ce signe à valeur syllabique à l'écriture d'un autre langage, ce lien figuratif ou symbolique échappait à l'esprit, en sorte que la lecture de l'écriture assyrienne, telle que nous la connaissons aujourd'hui, devait exiger de grands efforts de mémoire purement mécanique.

Les Phéniciens ne paraissent avoir emprunté à leurs voisins que des lettres simples, car on ne trouve chez eux aucun signe syllabique ou idéographique. Or l'alphabet égyptien des anciens temps est très-restreint dans le nombre de ses lettres. Champollion a posé le premier les bases de la distinction nécessaire entre les divers âges de l'alphabet égyptien. Il remarqua tout d'abord qu'un grand nombre de caractères, employés alphabétiquement sous les Grecs et les Romains, n'avaient pas joué le même rôle dans l'écriture des temps pharaoniques; il introduisit également une autre distinction fondamentale en créant une classe de signes qu'il appelle *initiaux*, et qui ne pouvaient servir qu'à écrire certains mots; leur rôle phonétique était donc borné, et ils ne faisaient pas partie du véritable alphabet. Salvolini semble avoir à plaisir négligé ces utiles distinctions dans son alphabet général, et c'est à M. Lepsius que la science est redevable du premier travail méthodique sur la classification des divers signes phonétiques des Égyptiens. Ce savant philologue précisa le caractère des signes nommés

initiaux par Champollion; il reconnut, dans les uns, des signes à valeur syllabique, et dans les autres, des caractères semi-idéographiques. Le véritable alphabet de lettres simples se réduisit dès lors à un très-petit nombre de signes. Les remarques de M. Lepsius ont été vérifiées et appliquées depuis ce temps avec succès par tous les égyptologues. Quelques rares modifications ont été introduites par les progrès du déchiffrement; mais l'alphabet des temps pharaoniques reste, aujourd'hui comme alors, composé pour nous, avec toute certitude, de quinze ou seize types au plus, que les hiérogrammates écrivaient avec un très-petit nombre d'homophones.

Il est à remarquer que l'augmentation du nombre des signes alphabétiques employés dans les inscriptions monumentales aux dernières époques eut beaucoup plus de peine à se répandre dans les écritures cursives. L'hiératique n'emploie pour ainsi dire jamais ces nouvelles lettres. Quant à l'écriture démotique, M. Brugsch avait cru d'abord à l'existence d'un alphabet très-étendu, et son premier essai admettait l'existence de nombreux homophones. Mais son esprit pénétrant l'eut bientôt arrêté dans cette fausse voie. Je fis voir à cette époque, dans la *Lettre à M. de Saulcy*[1], que l'écriture démotique, calquée sur l'ancien modèle égyptien, contenait, comme celui-ci, des caractères semi-idéographiques, des signes syllabiques et un alphabet assez restreint. M. Brugsch fut promptement amené à adopter ces vues par le progrès de ses études, et l'alphabet de sa *Grammaire démotique* est aussi peu chargé d'homophones que celui des anciens hiéroglyphes. Ce caractère persista jusqu'à la fin, et l'écriture démotique peut servir à son tour à prouver quel petit nombre d'homophones était admis dans l'alphabet égyptien.

Il suit de ces explications que nous n'aurons jamais à choisir, pour chaque lettre phénicienne à comparer, qu'entre deux ou trois

[1] *Revue archéologique*, 15 septembre 1848, p. 321.

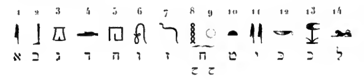
lettres égyptiennes tout au plus, au lieu des vingt-cinq ou trente hiéroglyphes à travers lesquels Salvolini promenait sa fantaisie. Parmi ces lettres, d'un nombre si restreint, notre choix ne sera pas encore libre, car les transcriptions des Égyptiens eux-mêmes nous indiqueront fréquemment celle qu'il faudra préférer. On comprend facilement que deux langues aussi différentes que le phénicien et l'égyptien ne possédaient pas exactement le même nombre et les mêmes nuances d'articulations. Il dut résulter de là quelques difficultés dans l'emploi des lettres égyptiennes pour écrire cette langue nouvelle; on remarque d'ailleurs des faits analogues dans l'application que les peuples de la Grèce et de l'Italie firent des lettres phéniciennes à l'écriture de leurs idiomes. On procéda par approximation, et ces faits nécessitent de notre part une étude préliminaire sur la concordance des articulations dans les deux systèmes.

C'est une circonstance heureuse pour la certitude de notre marche que je n'aie pas aujourd'hui l'obligation de faire moi-même ce travail de concordance; il a été entrepris par M. Hincks avec la perspicacité et la connaissance profonde des monuments qui distinguent ce savant. Son mémoire a été publié, en 1847, dans les *Transactions* de l'Académie irlandaise, sous le titre de : *Essai de détermination du nombre, des noms et des valeurs dans les lettres égyptiennes*[1]. M. Hincks, en analysant avec soin les noms propres de villes ou d'hommes et un certain nombre de mots sémitiques transcrits en égyptien sur les monuments ou dans les papyrus, est arrivé à un alphabet harmonique qui laisse peu de choses à désirer. M. Brugsch a repris, de son côté, ce même travail dans le premier volume de sa *Géographie*[2]; ses vérifications et les nouveaux exemples qu'il a pu alléguer ont laissé subsister toutes les bases de l'alphabet égypto-sémitique de M. Hincks; il a pu néanmoins le compléter sur quelques points et surtout mieux préciser la corres-

[1] *An attempt to ascertain the number, names and powers of the letters*, etc.

[2] Brugsch, *Die Geographie des alten Egyptens*, p. 5.

pondance ordinaire de certaines lettres. Je trouve donc ici le terrain déblayé par les travaux de mes devanciers. Il est probable, en effet, que les nuances d'articulations, reconnues par les hiérogrammates de la xixe dynastie comme les plus convenables pour transcrire les lettres sémitiques, étaient précisément les mêmes que les Sémites avaient choisies, quelques siècles auparavant, pour imiter les sons de leur propre langage. Ainsi, pour prendre un exemple parmi les gutturales, ces lettres se présentent dans l'alphabet pharaonique sous les formes et avec une certaine apparence de confusion dans leurs variantes; il ne semble pas, en effet, que les grammairiens égyptiens les aient classées en plusieurs lettres différentes. Mais si nous remarquons que le ג a été plus habituellement transcrit par , le כ par , et le ק par , ne devrons-nous pas soupçonner que chacun de ces trois signes avait, dans sa prononciation, quelque affinité plus tranchée avec la lettre phénicienne, dont on le rapproche ainsi par préférence? Dans l'hypothèse d'une filiation directe de l'alphabet phénicien, ces nuances peuvent avoir été observées dès l'origine et avoir laissé des traces. J'emprunterai donc aux tableaux de M. Hincks, complétés par M. Brugsch, la désignation précise de l'articulation égyptienne, où nous devrons d'abord, et par préférence, chercher notre terme de comparaison pour chaque lettre phénicienne. L'alphabet égypto-sémitique de M. Brugsch nous paraît cependant exiger une discussion préalable, car nous sommes loin d'accepter toutes les conséquences que ce savant a tirées de son étude comparative. Nous commencerons par donner cet alphabet, qui comprendrait vingt-cinq articulations si l'on admettait toutes les distinctions proposées :

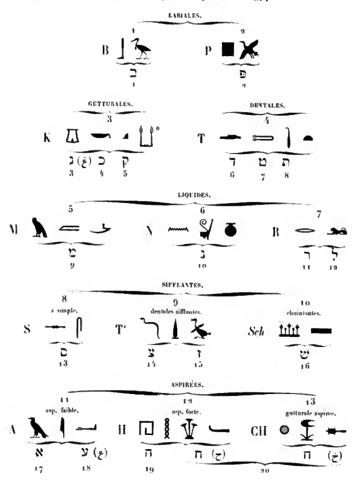


15	16	17	18	19	20	21	22	23	24		25	
ט	נ	ס (שׂ)	ע	פּ	פ	צ	ק	ר	שׁ	*id.*	ת	*id.*

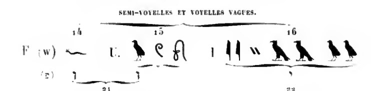
A ces vingt-cinq types, M. Brugsch adapte vingt-cinq lettres, distinguées par certains appendices, et qui lui servent d'alphabet conventionnel pour transcrire non-seulement les noms sémitiques, mais encore les mots de la langue égyptienne, et c'est sur ce point que nous ne pouvons nous accorder avec lui. M. Lepsius a examiné les innovations de cet alphabet dans un appendice de son *Livre des rois d'Égypte*, et il les repousse absolument. Je crois que M. Lepsius a parfaitement raison au point de vue de la langue égyptienne, ce qui n'empêche pas que le travail de M. Hincks et celui de M. Brugsch ne conservent toute leur valeur en ce qui concerne les règles ordinairement suivies par les hiérogrammates de la XIXe dynastie dans la transcription des mots sémitiques. Je regarde comme certain, avec M. Lepsius, que les divers signes de l'alphabet égyptien doivent être considérés comme homophones sous les deux conditions suivantes : premièrement, lorsque nous les trouvons employés comme variantes d'un même mot égyptien, surtout dans les monuments d'une seule et même époque, et, secondement, lorsque les dérivés de ces signes, reconnus dans les mots coptes, se classent suivant les mêmes lois. En appliquant ces principes, je ne distingue, dans les hiéroglyphes, que seize types, avec leurs variantes respectives[1]. Les Sémites possédant un plus grand nombre d'articulations, si quelqu'une de ces variantes a été employée avec persistance pour transcrire telle ou telle lettre sémitique, j'admets avec M. Brugsch que ces préférences doivent être

[1] M. Lepsius n'en reconnaît que quinze; cette différence provient de ce que ce savant comprend sous le type du *t* le [hiéroglyphe], représentant antique du ϫ copte. MM. Hincks, Birch, Brugsch, Mariette, Chabas, etc. s'accordent avec moi quant à la distinction antique de ces deux articulations. M. Bunsen seul paraît avoir suivi, sur ce point, M. Lepsius. Je reviendrai sur cette question en étudiant les lettres צ et ז.

prises en considération. Dans l'alphabet égypto-sémitique qui va me servir de base, je distribue, en tenant compte de ces remarques, les vingt-deux lettres phéniciennes parmi les signes qui représentent les seize types alphabétiques des Égyptiens :



SEMI-VOYELLES ET VOYELLES VAGUES.



Au point de vue spécial qui nous occupe, voici les raisons sommaires des rectifications que je fais subir au tableau alphabétique de M. Brugsch :

1° Pour les deux labiales, je me borne à insérer deux caractères homophones négligés par ce savant;

2° Dans les gutturales, j'insère la variante ⊔, que je note d'un astérisque, comme étant d'un emploi plus restreint. Je supprime la distinction du ב sans daguesch; suivant M. Brugsch, il aurait été représenté par le signe ⚲, homophone du ח = ◎. Cette distinction n'est appuyée que sur une seule attribution très-douteuse et que nous repoussons pour notre part. Nous ajoutons la correspondance du ☐ avec le خ, que nous prouverons par un bon exemple.

M. Lepsius cite quelques-unes des nombreuses variantes qui, suivant toute probabilité, doivent faire réunir en une seule articulation les quatre signes de la dentale dans les hiéroglyphes; ils correspondent à trois lettres phéniciennes.

Pour le *mim* et le *noun*, j'ajoute les homophones. Quant au *lamed* et au *resch*, M. Brugsch avoue lui-même que ces deux lettres n'étaient pas distinctes dans l'alphabet pharaonique; il est donc impossible de les séparer.

La concordance du *tsade* et du *zaïn* avec le ⨯ a été déjà proposée par M. Hincks; je l'avais moi-même signalée dans le *Mémoire sur l'inscription d'Ahmès*. Je me borne à ajouter au serpent ⌐ les deux homophones aujourd'hui incontestés.

Je rétablis, avec les représentants de l'aspiration faible ou א, l'aigle 𓄿, que M. Brugsch a exclu de son alphabet. Suivant lui,

l'aigle n'aurait eu d'autre rôle que celui d'une voyelle, analogue aux points massorétiques; mais l'aigle 𓄿, écrit seul et sans autre voyelle, commence plusieurs mots égyptiens, ce qui prouve sa valeur propre comme articulation. Le verbe 𓄿𓏏𓊪, *atep*, *porter*, en copte ⲱⲧⲡ, devrait nécessairement être écrit 𓇋𓄿𓏏, si la feuille 𓇋 avait seule la valeur de א. Si l'aigle peut au contraire figurer seul, en initiale, il faut admettre qu'il portait avec lui la nuance de son aspiration.

Je ne fais pas non plus un type distinct pour le *bras* 𓂝, malgré sa correspondance assez constante avec le ע. Cette dernière lettre est toute particulière aux Sémites; rien ne prouve que les Égyptiens aient possédé quelque chose d'analogue. On ne voit pas d'ailleurs que les dérivés coptes indiquent aucune différence entre les initiales 𓇋 et 𓂝, ni entre les syllabes vocalisées par ces deux signes.

On ne sait pas bien au juste quelle était la prononciation du 𓆑, en copte ϥ; les transcriptions le rapprochent du פ et du Φ grec; il avait néanmoins un pouvoir distinct, puisque les Coptes ont dû l'introduire dans l'alphabet grec avec les autres lettres spéciales dont ils avaient besoin pour écrire leur langage.

Les Sémites, suivant la remarque de M. Hincks, n'eurent d'abord que des semi-voyelles; on ne trouve pas dans l'inscription d'*Eschmun-ezer* le ו ni le י employés comme voyelles. De là vient sans doute qu'ils n'empruntèrent pas à l'Égypte la voyelle *u;* ils ne prirent à son alphabet que les semi-voyelles *i*, 𓇌, et *f*, 𓆑[1]. Nous montrerons qu'ils ont choisi en effet le céraste 𓆑 pour ce type, et non le signe 𓅱, qui se lit *ua;* c'est la dernière différence que mon tableau présente avec celui de M. Brugsch.

Les rectifications que je viens de proposer résultent surtout de

[1] A cette époque, mon père transcrivait le céraste 𓆑 par *w*, à cause du rôle de semi-voyelle qu'il joue quelquefois: il n'a abandonné cette transcription pour l'*f* que pour se rapprocher, autant que possible, du système généralement adopté. (J. de Rougé.)

ce que l'alphabet égyptien me sert de premier type; je conserve néanmoins dans mon tableau tous les renseignements spéciaux fournis par les transcriptions des mots sémitiques. Nous aurons tout à l'heure l'occasion de discuter ces transcriptions et de justifier nos rapprochements dans l'étude spéciale qu'exigera chacune des articulations sémitiques.

Ces rapprochements, qui nous sont imposés presque tous par les monuments, nous donneront-ils maintenant des ressemblances suffisantes entre les signes à comparer pour justifier nos conclusions? J'espère en convaincre le lecteur par les figures que je lui mettrai sous les yeux. Mais, pour que les différences n'ébranlent pas les convictions, il est nécessaire de résumer en quelques traits les modifications qu'avait subies l'alphabet égyptien sous les mains des Sémites pendant les siècles qui précédèrent l'époque d'*Eschmun-ezer*.

Dans les monuments les plus anciens que nous possédons, il est aisé de s'apercevoir que l'écriture phénicienne a déjà été soumise à un travail de régularisation; plus le temps marche, plus les différences relatives de grandeur et d'inclinaison s'évanouissent. Ces différences reparaissent néanmoins quelquefois plus tard dans les écritures cursives; c'est ainsi que l'*l*, régularisée dans la capitale grecque et romaine, a cependant conservé avec une obstination surprenante et sa longueur relative et sa position élevée au-dessus de la ligne. Ces caractères la font distinguer à première vue dans l'écriture démotique tout aussi bien que dans l'arabe, dans l'hébreu carré, dans notre minuscule imprimée ou dans nos propres écritures.

Si l'on compare l'écriture phénicienne, telle que nous la connaissons, avec les lettres correspondantes du type cursif égyptien, voici les différences générales que l'on remarquera. Premièrement, les formes arrondies sont presque toutes devenues anguleuses; il est vrai de dire que nous ne possédons que des monuments gravés parmi ceux qu'on peut attribuer aux époques

anciennes, et cette circonstance a certainement une grande influence sur le tracé des caractères. Secondement, quelques-unes des lettres ont été légèrement abrégées par la perte de quelques traits. Troisièmement, l'écriture a subi une régularisation générale. La grandeur relative des lettres montre moins de différences : plusieurs traits, dont la direction primitive était oblique ou horizontale, ont été redressés. Ce redressement n'est pas d'abord parfait : l'ancienne position horizontale du *he*, 𓉔, égyptien se reconnaît dans la position oblique du *he*, 𐤄, phénicien ; mais le redressement finit par changer complétement la position du caractère ƎE, sans avoir néanmoins altéré sa forme d'une manière essentielle.

La plupart des lettres ont enfin été soumises à une sorte de tassement de droite à gauche, qui leur donne un aspect général plus allongé, tandis que le type égyptien était au contraire plus large et plus étalé dans le sens horizontal. Si le lecteur conserve la mémoire de ces remarques, je pense qu'il pourra saisir promptement la raison des différences que l'on remarque dans plusieurs lettres, et qui pourraient peut-être faire hésiter son jugement.

NOTIONS SUR LES ÉCRITURES CURSIVES DE L'ANCIENNE ÉGYPTE.

Je commence, avant toute discussion, par mettre sous les yeux du lecteur le tableau de mes résultats, afin qu'il puisse en apprécier l'ensemble. Si je ne m'abuse pas sur la portée des ressemblances qui m'apparaissent, quinze lettres sur vingt-deux auraient été assez peu altérées pour que l'hypothèse de leur origine égyptienne devienne probable au premier coup d'œil. Cinq lettres, à savoir אבחי et ס, auraient subi des changements un peu plus considérables ; une sixième, le נ, aurait été réduite à sa partie supérieure ; enfin, le ע serait une lettre d'invention purement sémitique et qui manquait absolument à l'alphabet égyptien. Nous verrons par quels artifices les hiérogrammates ont essayé de traduire dans leurs transcriptions cette articulation étrangère à leur langage.

On sait déjà sur quelle base est établi le rapprochement de ces lettres. Ce tableau n'est que la reproduction du tableau de concordance entre les articulations égyptiennes et sémitiques qui figure dans le chapitre précédent. Nous avons seulement substitué, d'une part, aux lettres hébraïques, celles de l'inscription d'*Eschmun-ezer*, et de l'autre, aux hiéroglyphes, leurs correspondants cursifs.

Les lettres égyptiennes sont empruntées au plus ancien manuscrit dont nous ayons connaissance. La discussion qui va suivre fera voir clairement comment nous avons été conduit à un temps aussi reculé par la plus grande ressemblance des formes; mais il me paraît nécessaire, pour l'intelligence de nos rapprochements, de dire ici quelques mots sur les manuscrits égyptiens des différents âges et sur les caractères généraux qui les distinguent.

On peut diviser les monuments écrits de l'Égypte en deux classes : 1° les *rituels funéraires;* 2° les livres, textes ou papiers d'affaires de toute autre espèce.

Je ne connais pas un seul exemplaire du *Rituel funéraire* qu'on puisse attribuer aux siècles du premier empire, c'est-à-dire aux dynasties qui précédèrent l'invasion des Pasteurs. Cependant ce livre existait, au moins dans ses parties essentielles, dès la XIIe dynastie. Plusieurs de ses chapitres ont été peints, comme décoration, sur des cercueils ou des sarcophages[1] de cette époque, en sorte que nous pouvons affirmer que la grande doctrine de l'immortalité de l'âme formait déjà, dans l'ancien empire, tout le fond des croyances et des rites funéraires. Ces textes sacrés sont écrits en hiéroglyphes linéaires, mêlés de quelques signes de la forme plus abrégée que nous nommons *hiératique;* ils sont disposés en colonnes verticales, et telle fut pendant très-longtemps la loi de la rédaction des *rituels*. Les divers musées possèdent quelques exemplaires du livre funéraire, qu'on peut faire remonter jusqu'à la XVIIIe dynastie. Un manuscrit, cédé au *British-Museum* par Clot-bey, a été écrit

[1] Cf. *Ælteste Texte des Todtenbuchs*, par M. Lepsius (1867) (J. de Rougé).

sous le règne de Séti Ier; il fournit un jalon précieux pour la paléograhie des *rituels*. Beaucoup d'autres, plus récents, sont encore composés dans le même système d'écriture. Une seconde classe de *rituels* comprend ceux qui ont été tracés en écriture hiératique, disposée en lignes horizontales; ces manuscrits sont relativement beaucoup plus modernes. Peut-être pourrait-on en citer quelques exemples dès la XXIIe dynastie; cependant je n'en connais pas un seul qu'on puisse, avec certitude, placer avant le règne de Psammétik Ier.

La seconde catégorie comprend tous les autres livres et toutes sortes de documents écrits, soit sur des papyrus ou sur des planches peintes, soit sur des cailloux ou des tessons de poteries. On y rencontre, depuis la plus haute antiquité, des textes rédigés en écriture cursive et en lignes horizontales; c'est à cette forme que Champollion a spécialement donné le nom d'*hiératique*. On ne connaît jusqu'ici dans les collections que trois manuscrits qu'on puisse raisonnablement considérer comme ayant été écrits avant la XVIIIe dynastie. Le premier qui ait fait son apparition dans la science est le manuscrit donné par M. Prisse à la Bibliothèque nationale et publié par les soins de cet archéologue[1]. J'ai traduit, dans le Mémoire sur l'inscription du tombeau d'Ahmès, un passage du papyrus Prisse, où est mentionnée l'arrivée au pouvoir du roi *Snefru*, qui paraît appartenir à la IIIe dynastie, et j'ai signalé, dès cette époque, la haute antiquité de ce monument, que j'appelais *Le livre le plus ancien du monde entier*. Ce jugement a été confirmé par toutes les études faites depuis ce temps sur les papyrus. M. Chabas a publié dernièrement[2] une savante étude sur cette composition, qui contient une sorte de traité de morale. La seconde partie de ce manuscrit, qui est complète, renferme une série de préceptes souvent d'un ordre très-élevé. Le discours est mis dans la bouche d'un prince nommé *Ptah-hotep*, qui se vante d'a-

[1] *Fac-simile d'un papyrus égyptien*, etc. par M. Prisse d'Avennes, Paris, 1847.

[2] F. Chabas : *Le plus ancien livre du monde*, etc. *Revue archéologique*, 1857.

voir atteint l'âge de cent dix ans dans une vieillesse honorée du souverain et de ses concitoyens.

M. Lepsius possède un second manuscrit qui m'a paru exactement du même style que celui de M. Prisse. Il est bien à regretter que ce texte n'ait pas été publié; on y lit les noms de *Khoufou* et de plusieurs autres rois des premières dynasties memphites, et il contient nécessairement quelque récit sur les personnages de cette époque.

Le musée de Berlin possède plusieurs fragments considérables d'un troisième papyrus, où l'on remarque les cartouches d'*Amenemha* et de *Osortasen*, premiers rois de la XIIe dynastie. Ce manuscrit contient, entre autres documents, la mention des honneurs accordés par ces rois à un basilicogrammate nommé *Khonsu-an*. Le contenu de ces rouleaux est divisé en pages, qui sont tracées alternativement en colonnes et en lignes horizontales. L'écriture est du même type général que celle du papyrus Prisse, quoique plus confuse dans son dessin et beaucoup plus difficile à déchiffrer. Je n'en possède qu'un décalque très-défectueux; deux pages, copiées par moi, m'ont néanmoins permis de joindre un alphabet presque complet à celui que fournit le papyrus Prisse.

En présence d'un nombre si restreint d'éléments de comparaison, ce n'est qu'avec une extrême réserve qu'on peut énoncer un jugement sur l'âge comparatif de ces trois manuscrits. Je penserais néanmoins qu'on doit regarder le papyrus Prisse et celui de M. Lepsius comme plus anciens que le manuscrit du musée de Berlin. Indépendamment des récits qu'ils renferment et des cartouches royaux qu'on y remarque, les formes de ce troisième manuscrit semblent, dans plusieurs signes, montrer une tendance à se rapprocher des écritures du second empire. Quoi qu'il en soit, ces trois papyrus sont les monuments incontestables d'une première écriture cursive, assez différente de celle que présentent nos papyrus historiques de la XIXe dynastie, qui constituent le second âge de l'écriture hiératique.

La physionomie des textes appartenant à cette seconde époque littéraire se caractérise d'abord par un tracé moins épais et par un aspect plus carré. L'écrivain égyptien est sans cesse dominé par le souvenir du signe hiéroglyphique, qu'il traduit par une abréviation conventionnelle, et ce type, constamment présent à son esprit, le préserve d'une altération excessive dans la forme de ses lettres. La disposition en groupes carrés, qui régit le dessin des hiéroglyphes, domine également de plus en plus la composition des lignes hiératiques. Dans le papyrus Prisse, au contraire, les caractères sont tracés un à un, et, sauf peu d'exceptions, chacun d'eux occupe la ligne dans toute sa hauteur. Les lettres groupées de la xixe dynastie ont souvent une physionomie différente, en raison de leur seule position dans la ligne.

En descendant jusqu'au règne de *Šešonk I*, les groupes hiératiques affectent une forme encore plus décidément carrée; les signes en eux-mêmes n'éprouvent cependant aucun changement essentiel. On commence vers le même temps à rencontrer quelques portions de *rituels* ou d'autres prières funéraires écrites en hiératique. Cette forme d'écriture devient la règle générale des *rituels* vers la fin de la monarchie pharaonique. On trouve encore quelques exemplaires de luxe, tracés en hiéroglyphes linéaires, mais dans un nouveau système moins abrégé qui reproduit exactement le dessin des objets. Quant aux textes hiératiques, l'écriture en devient plus fine et plus tassée à mesure que l'on se rapproche de l'époque romaine.

Une nouvelle sorte d'écriture, beaucoup plus cursive et plus abrégée, celle que l'on appelle *démotique*, s'empara des documents privés à peu près au même moment où l'écriture hiératique fut consacrée aux *rituels funéraires*, c'est-à-dire vers la xxvie dynastie. Ce nouveau style dut donner lieu très-probablement à un enseignement tout à fait empirique; aussi le souvenir du modèle primitif s'y perdit promptement, et nous trouverons quelquefois les lettres démotiques bien plus éloignées de leurs prototypes que

leurs correspondants grecs ou phéniciens. Je réunis, dans un tableau particulier à chaque lettre, les principales formes de ces alphabets cursifs, et l'on pourra voir, d'un seul coup d'œil, le chemin qu'elles ont parcouru pendant la longue suite de siècles où les Égyptiens les ont employées.

COMPARAISON DES LABIALES.

L'alphabet sémitique comprend, comme celui des Égyptiens, deux lettres de cette classe. L'emprunt de la figure de la consonne *P* n'a dû causer aux Sémites aucune difficulté au point de vue phonétique; nous savons, en effet, par de nombreuses transcriptions de toutes les époques, que les Égyptiens possédaient l'articulation *P*, et qu'ils l'écrivaient par les deux signes ■ et ✕ : la langue copte l'a d'ailleurs conservée dans un très-grand nombre de mots, où elle est rendue par le ⲡ (π grec). Dans le dialecte memphite, elle a ordinairement subi l'aspiration et s'écrit par le ⲫ. Les Sémites n'avaient qu'une seule lettre pour le *P* et son aspirée *PH*. Le nom de leur lettre, écrit פּ, avec le *daguesch*, montre que tel était le son fondamental[1]. Les Massorètes ont noté par l'absence du *daguesch*, mais peut-être sans grande autorité, la différence causée par l'aspiration dans plusieurs mots égyptiens. C'est ainsi qu'ils écrivent le nom de Putiphar, פּוֹטִיפֶרַע, ce que les Septante transcrivent Πετεφρῆ.

Ils écrivent, au contraire, פַּרְעֹה, avec le *daguesch*, le titre célèbre que les Septante ont orthographié Φαραώ[2].

L'élément 𓊪ι, qui, suivant une remarque de M. Lepsius, confirmée par M. Brugsch, se lisait *pa*, et qui commençait le nom

[1] Voy. Gesenius, *Lehrgebäude*, etc. p. 20.

[2] J'ai proposé pour ce titre royal une conjecture qui le rapproche de la qualification 𓉐𓉐 ou 𓉐, laquelle se transcrit *peraā*. Le signe 𓉐 avait primitivement la valeur syllabique *per*, et nous verrons que le signe ⟶ a été particulièrement employé à transcrire le ע.

d'une quantité de localités, est écrit, avec ou sans *daguesch*, dans les trois noms de villes égyptiennes פִּי־בֶסֶת, פִּי־הַחִירֹת et פִּתֹם. Ces transcriptions ne se présentent donc pas dans un ordre bien constant, au point de vue de l'apposition du *daguesch* par les grammairiens hébreux.

Quant aux deux lettres égyptiennes ■ et 𓊪, il me paraît qu'elles avaient conservé strictement, au moins en théorie, la valeur *P*, quoique les habitants de la Basse-Égypte dussent prononcer depuis très-longtemps par l'aspirée *PH* la plupart des mots écrits avec ces lettres. On voit, en effet, que lorsque les hiérogrammates ont voulu transcrire un פ ou un φ, ils ont employé le même artifice que nous-mêmes et que les anciens Grecs, c'est-à-dire la réunion de *PH*. C'est ce qu'on remarque dans le cartouche de Philippe Arrhidée, qui est écrit : [cartouche], *Phiuliupuas*. M. Hincks a signalé un exemple de cette méthode, employée dès la XIXe dynastie, par un des écrivains des papyrus Anastasi, qui rend le nom de l'Euphrate par les signes [hiéroglyphes], *Puharta* (avec le déterminatif des eaux) pour פְּרָת[1].

Nous avons une autre preuve de l'inexactitude qu'ils avaient remarquée dans la transcription du פ = PH par un simple ■ = P, dans l'orthographe du mot [hiéroglyphes], *kafir*, qui répond à l'hébreu כְּפָר, *vicus*, suivant l'excellente observation de M. Hincks. Les écrivains du papyrus ont préféré ici le céraste [hiéroglyphe], semi-voyelle, dont la transcription grecque est ordinairement φ.

C'est donc le פ = P seul, qu'on pouvait représenter par ■ ou 𓊪 quand on cherchait une extrême exactitude; mais il existe beaucoup de variantes, qui prouvent qu'on ne s'est pas tenu rigoureusement à l'observation de cette règle.

Les deux signes ■ 𓊪 s'employaient dès la plus haute antiquité l'un à côté de l'autre, en lettres redoublées. C'est ainsi qu'on trouve

[1] Les voyelles transcrites *u*, *a*, sont quiescentes, comme nous l'expliquerons plus loin, en étudiant les voyelles.

écrits les mots : , *sepa*, et [1]. Cette circonstance assure la parfaite homophonie des deux signes. On ne rencontre pas très-fréquemment l'oiseau dans les textes très-anciens. M. Hincks a déjà remarqué qu'il servait plus spécialement pour l'article *pa;* mais l'usage de l'article est extrêmement rare à cette première époque[2], et le *p* = paraît alors avoir été spécialement affecté à un petit nombre de mots déterminés. La lettre qui revient à chaque instant dans le papyrus Prisse et dans le manuscrit de Berlin, c'est le = *p;* c'est également celui que nous rencontrons ordinairement dans les noms sémitiques transcrits par les hiérogrammates. Nous l'avons noté tout à l'heure dans *Pnharta* = פְּרָת : on peut le remarquer encore dans le nom de *Sarepta*, écrit dans le papyrus Anastasi à côté de celui des autres villes de la côte phénicienne : , *T'arputa* = צָרְפַת. C'est à M. Hincks, qu'on doit aussi cette excellente identification. M. Brugsch, dans sa Géographie, rapproche encore le nom d'*Aksaph*, אַכְשָׁף, ville de la tribu d'Azer, du nom hiéroglyphique , *Aksapu*, qui figure, dans le papyrus Anastasi, parmi les villes de Palestine. Une autre transcription bien certaine est celle de la ville de חֲפָרַיִם, dans la tribu d'Issachar; on la reconnaît, dans la liste des conquêtes de *Šešonk I*, sous la forme , *Hapurmaa*. Je ne cite que pour mémoire le nom de peuple , *Parsata*, dont l'identification avec פְּלֶשֶׁת peut être contestée; je néglige également le nom de , *Tunep*, et celui d'autres villes d'Asie qui n'ont pas encore été bien identifiées.

Si nous résumons ces documents, nous pouvons établir : 1° que le signe était le seul *p* usuel dans les manuscrits les plus anciens; 2° que c'est également le même signe que les hiérogrammates ont assimilé habituellement au פ sémitique. En me conformant aux

[1] *Sepa* est un des noms d'Osiris; *pa* est une des formes du verbe *être*, ⲠⲈ en copte.

[2] Je ne l'ai pas trouvé une seule fois dans le papyrus Prisse.

principes, que j'ai discutés plus haut, je n'ai donc aucun choix et je dois rapprocher le *p* phénicien des formes hiératiques de ▪. Or il me semble que, pour identifier absolument la lettre phénicienne avec les formes tirées du papyrus Prisse, il suffit de supposer que celle-ci a pu perdre les courts appendices qui figurent au sommet. Nous les voyons d'ailleurs réduits à de simples points, dans une variante tirée du papyrus de Berlin. Il est vrai que la ressemblance s'évanouit complétement si l'on descend jusqu'aux formes hiératiques de la XIXe dynastie; mais nous trouverons plusieurs exemples frappants de la même remarque à propos des autres lettres. Quant aux *p* de l'écriture démotique, ils sont extrêmement altérés par l'abréviation, et si nous n'avions pas la certitude que nous donne la filiation aujourd'hui incontestée du corps tout entier de l'écriture démotique, à l'aide d'abréviations successives, nous hésiterions à les reconnaître.

Nous ne suivrons pas la lettre *p* dans ses pérégrinations à travers l'Europe et l'Asie, et nous terminerons en ce qui la regarde par une remarque sur le nom qu'elle porte dans l'alphabet sémitique. On sait toutes les conjectures auxquelles ont donné lieu ces noms des lettres : ce qui paraît certain, c'est qu'on y reconnaît les noms sémitiques de quelques objets et de certaines parties du corps, quoiqu'on n'ait pas pu jusqu'ici rendre un compte bien exact d'une moitié de la liste. פה, signifie *bouche;* or le *p* phénicien est très-peu varié dans ses formes antiques, et il est difficile de reconnaître d'une manière quelconque l'esquisse d'une bouche dans ce trait recourbé au sommet : 𐤐. Les hiéroglyphes de la bouche ⬭ et ⬬, ni leurs correspondants cursifs, n'y ressemblent en aucune façon. Mais, si l'on porte les yeux sur l'ancienne lettre égyptienne ꟼ, on supposera facilement que, à l'origine, la lettre phénicienne avait conservé, comme la variante de Berlin, quelques traces des appendices supérieurs; en sorte qu'il était plus facile d'y voir une mâchoire ou une lèvre avec des dents. Ce nom de *bouche*, aurait donc eu sa raison à l'époque où la transition s'opéra. Si l'on

trouve cette conjecture vraisemblable elle aura le mérite d'expliquer un nom très-embarrassant jusqu'ici.

L'alphabet hiéroglyphique avait également deux signes pour la consonne *B*, 𓃀, 𓅡. Le premier était le plus usité, et, par conséquent, c'est celui qu'on s'attendrait à retrouver dans l'alphabet phénicien; mais tandis que le nom de la lettre sémitique בית (avec le *daguesch*) montre le son primitif *B*, la tradition des Coptes indique ici, pour l'Égypte, la prononciation *V*: leur seconde lettre porte, en effet, le nom de *vida*. Ce nom est écrit plus anciennement ⲂⲎⲦⲀ, mais le B grec lui-même se prête à la prononciation *V*. D'après les indications des moines coptes, le Ⲃ serait prononcé tantôt *V* et tantôt *B*, suivant l'occurrence; mais ils varient quant aux règles qui auraient présidé à cette différence. Il paraît très-probable que ces deux nuances de prononciation ont dû exister en Égypte depuis très-longtemps dans divers mots, et surtout suivant les divers dialectes. Je crois néanmoins que la valeur fondamentale de la lettre la plus usuelle 𓃀 était *V*. Nous avons au moins la preuve, qu'elle était considérée sous cet aspect par les hiérogrammates de la XIXe dynastie. Nous avons déjà fait remarquer à propos de la transcription de פ par 𓊪𓉔 = PH, que les littérateurs de cette époque avaient recherché, pour les mots sémitiques, des transcriptions rigoureusement exactes. Pour éviter le son *V*, dans le mot בית, *demeure*, et dans beaucoup d'autres, ils ont adopté la combinaison 𓃀𓊪 = VP. Il est curieux de trouver, parmi les contemporains de Moïse, des grammairiens assez délicats pour observer de pareilles nuances. C'est dans l'âge littéraire, qui correspond particulièrement à la XIXe dynastie, qu'on trouve ces raffinements. Un grand nombre de fonctionnaires avaient été mis en rapport avec les populations asiatiques, soit dans la Basse-Égypte, peuplée depuis longtemps d'Israélites et d'autres tribus pastorales, soit dans les provinces syriennes soumises aux Pharaons. On peut affirmer que la connaissance de la langue chananéenne devint alors une véritable mode. Un grand nombre de mots sémitiques furent

introduits dans le langage littéraire. Les écrivains des papyrus semblent faire parade de la connaissance de ces termes : j'en ai réuni un nombre considérable; ils nous seront précieux comme types de transcriptions exactes.

C'est particulièrement dans l'écriture hiératique qu'on rencontre la consonne mixte [hieroglyphs], V P, signalée d'abord par M. Hincks; elle est tout à fait semblable à la combinaison μπ des Grecs modernes[1].

Dans l'écriture hiéroglyphique, on a eu souvent l'occasion de transcrire le mot בֵּית, *maison*, élément initial de tant de noms de lieux bibliques : on s'est servi, à cet effet et par préférence, des diverses variantes du mot égyptien *Baï*, *esprit*, *âme*. Dans la liste des villes prises par *Šešonk*, le groupe ordinaire est [hieroglyphs], c'est-à-dire : 1° la cassolette brûlante, [hieroglyph], employée originairement comme symbole du mot *baï*, et plus tard comme lettre B; 2° l'oiseau *ba* ou *va*, [hieroglyph]; et 3° le [hieroglyph] = T. Sous Ramsès II, on trouve l'orthographe [hieroglyphs], *Baita-anta*, pour le nom de la ville de בֵּית־עֲנָת, dans la tribu de Nephtali.

Le nom de la princesse *Baita-anta*, fille de Ramsès II, paraît, au premier coup d'œil, reproduire le même mot : le second élément est identique, c'est bien le nom de la déesse *Anata;* néanmoins, en étudiant les deux variantes principales de ce nom, on arrive à deux transcriptions qui diffèrent légèrement entre elles. Le nom de cette princesse s'écrit tantôt : [hieroglyphs], ou [hieroglyphs], c'est-à-dire : *Ba-ta-anta*[2], et tantôt : [hieroglyphs], ou [hieroglyphs], ce qui peut se transcrire : *Ba-na-ta-anta*. Il

(1) Le B égyptien s'approchait lui-même assez de l'M pour qu'il en soit résulté quelquefois des confusions. Ainsi, suivant l'opinion de M. Brugsch (*Geogr.* t. I, p. 268), Mendès était en égyptien : [hieroglyphs], *Bai-en-tat*, «le bouc de «la ville de Tat.» Alors le nom royal *Smendès* serait *nsa bai-en-tat*, nom commun dans la Basse-Égypte. Il existe néanmoins une transcription grecque plus exacte de ce même nom dans le ζ*εvδε-τηs* des papyrus bilingues.

(2) Le groupe [hieroglyphs], qui représente des pains, se lit *Ta* dans plusieurs noms propres et s'échange avec les autres homophones de cette syllabe.

me paraît évident que nous avons ici les deux variantes sémitiques du mot *fille*, בַּת et بنت. *Baita anta* signifierait : fille de la déesse *Anata*.

Le groupe , que les hiéroglyphes emploient dans les cas où l'écriture hiératique se sert de la combinaison = VP, pourrait se transcrire VB ou B, car il paraît évident que l'oiseau a été recherché dans ces mots parce que sa valeur représentait une prononciation moins affaiblie que celle du = V, à l'époque où ces transcriptions furent faites. Nous allons d'ailleurs trouver le même oiseau , employé seul ou accompagné de , pour écrire le ב dans d'autres mots hébreux.

La combinaison se retrouve pour le nom de peuple , *χirba*, que M. Hincks identifie avec toute probabilité avec le nom biblique de *Halep*, حلب, חֶלְבּוֹן ; c'est, en effet, au nord de la Syrie qu'était placée *Khirba*.

Dans le nom de Béryte, qu'on lit dans le passage déjà cité du papyrus Anastasi, n° 1, c'est l'échassier seul qui rend le ב : , *Barata* = ברותה. Je retrouve la même transcription du ב dans un nom de ville très-curieux, que le même papyrus Anastasi me présente dans la phrase suivante :

bu ar-tuk utui-t er Kaṭeš hnā Tubaχi

bu šemek er nen šasu ker ta (petiu?)

« Tu n'as pas fait route vers *Kadesch* ni vers *Tubachi;* tu n'as pas été « du côté des *Schasu* avec des soldats. » C'est ainsi que parle l'écrivain qui se vante d'avoir une parfaite connaissance de la Syrie et de la Palestine. *Tubachi* est certainement la ville de Syrie mentionnée, au livre des Paralipomènes (I, XVIII, 8) sous la forme טִבְחַת, comme faisant partie du domaine du roi de *Soba*, voisin de Damas, et qui four-

à David une grande quantité d'airain. D'après les interprètes, *Tibechat* signifie *boucherie*[1]; le littérateur égyptien connaissait parfaitement le sens de ce nom, car il a ajouté après les lettres les déterminatifs [hiéroglyphes], le couteau et le bras armé, convenables pour rappeler l'idée de mort violente[2].

J'ai dit que la connaissance des idiomes sémitiques avait engagé les écrivains de la XIXe dynastie à introduire un grand nombre de mots étrangers dans leurs ouvrages; nous allons aussi y retrouver plusieurs exemples du ב et du ב, transcrits en suivant assez exactement la notation grammaticale des Massorètes. M. Hincks a déjà signalé le mot qui désigne quelquefois un char de combat à la place de l'égyptien [hiéroglyphes], *urrit;* c'est le nom [hiéroglyphes][3], *markavuta*, qui répond à l'hébreu מֶרְכָּבָה, et plus exactement à la forme du pluriel מַרְכָּבוֹת; on a employé ici la jambe [hiéroglyphe], qui est le *v* ordinaire. M. Hincks cite également, dans le papyrus Anastasi, [hiéroglyphes], qui, d'après son déterminatif, répond très-bien au pluriel בְּרֵכוֹת, *piscinæ;* la transcription exacte donne ici *VBarkavuta*. Il semble bien que dans ces deux exemples on ait voulu distinguer ב = [hiéroglyphe] de ב = [hiéroglyphe] ou [hiéroglyphes]. L'orthographe *barkavut*, pour *berekot*, amène presque le signe [hiéroglyphe] = V à jouer le rôle d'une semi-voyelle. Je trouve un exemple semblable dans le papyrus d'Orbiney : le verbe égyptien *ušav*, en copte ⲟⲩⲱϣⲃ, *répondre*, y est écrit [hiéroglyphes], *uvšv*[4]. Ces variantes s'expliquent très-naturellement par la valeur V, ב, de la jambe [hiéroglyphe][5].

Citons maintenant quelques exemples de mots sémitiques où le

[1] Racine : טבח, *mactare;* d'après les Massorètes, טִבְחַת, aurait été écrit sans *daguesch*.

[2] Cf. les mots : [hiéroglyphes], *s-ma*, *excindere;* [hiéroglyphes], *χoteb*, *mactare*, etc.

[3] [hiéroglyphe], morceau de bois dur, déterminatif des objets en bois.

[4] Déterminatifs : 1° ×, des actions qui se croisent; 2° [hiéroglyphe], de la parole.

[5] La valeur exacte ב = [hiéroglyphe] est également bien conservée dans le mot [hiéroglyphes], *inavu* = עֵנָב, *uva* (pap. Anastasi, IV, pl. 15, 3). La même transcription du même radical se retrouve dans le nom de ville [hiéroglyphes], *Karta-anvu*, ou «la ville des raisins;» le עֲנָב du livre de Josué (XI, 21, et XV, 50).

ב est transcrit , comme nous venons de le voir dans la première lettre de בְּרֵכוֹת. Le papyrus Anastasi, n° 1, dépeint dans l'une de ses rubriques un jeune guerrier faisant une expédition en Syrie; on y lit le passage suivant :

Ari – k *saubaba* *ta – k* *ta* *semer*

ari – k *parat* *her* *smehi – k*

« Tu prends un détour, tu saisis ton arc, tu fais une charge sur ta « gauche. » Le mot *saubab*, qu'on ne retrouve pas sur les monuments plus anciens, est évidemment l'hébreu סָבַב, *circumivit*, de même que *parat* est le verbe פָּרַץ, *irrupit.*

Ce texte, plein de mots sémitiques, m'offre, quelques lignes plus loin, le mot si connu צָבָא, *forces*, *armée*. Le jeune guerrier est entouré de Bédouins (, *šasu*); l'interlocuteur lui dit :

auk *ua – tu* *ren* *ter*[1] *er* *hua-k* *ren* *taba – u*

ha – k

« Tu est seul; pas de. . . . . n'est avec toi; pas de soldats derrière « toi. » [2] se transcrit très-exactement par צבא, auquel la ponctuation actuelle ne donne pas néanmoins de *daguesch.*

Un autre mot hébreu est également transcrit par seul, dans

[1] *ter,* déterminé par le signe des paroles, peut se rapporter au copte ϫⲉⲣ, *explorare*, ou à צִיר, *nuntius*, le sens en reste douteux pour moi. — [2] , signe des étrangers.

le papyrus Anastasi, n° 4 (pl. XCVIII, l. 9); c'est [1], *abariu :* il désigne les étalons du pays des *Khetas*, qui sont cités avec les bons chevaux de *Sangar*. Quoique l'hébreu אַבִּיר s'emploie habituellement pour les taureaux, on le trouve néanmoins aussi appliqué aux chevaux [2].

Sur les monuments sculptés, la distinction entre les deux ב, ב est moins bien observée; il ne faut pas s'étonner d'y rencontrer le nom de Babel, בבל, écrit , *vever*, et le mot בֵּן, *fils*, écrit [3], *ven-nu*.

Malgré ces exceptions et plusieurs autres qu'on pourra rencontrer, je crois que nous avons réuni assez d'exemples pour conclure : 1° que l'articulation égyptienne se prononçait V = ב; 2° que la jambe a reçu cette valeur exclusivement dans les transcriptions où l'on a recherché l'exactitude; 3° que, dans ce même but, les écrivains des papyrus ont transcrit ב = B par = VP; 4° que, lorsque l'on n'a pas voulu sortir des règles ordinaires de l'écriture hiéroglyphique, on a préféré pour le ב = B l'oiseau , qui se rapprochait davantage de la syllabe *ba*.

Si l'articulation B n'a pas coexisté, dès l'origine, dans le langage égyptien avec le V, il est certain qu'elle s'y est introduite longtemps avant les Coptes; nous trouvons, en effet, des mots parfaitement égyptiens écrits avec la combinaison VP = , dans les Rituels d'ancien style. On peut citer entre autres les mots , variante d'un manuscrit du Louvre pour [4], *vbavba* pour *baba;* , *rbaka* = ⲂⲞⲔⲒ, *gravida*, etc.

Le nom même du בַּיִת, qui s'écrit avec un *daguesch*, montre quelle était la première valeur de cette lettre dans l'alphabet sémitique, et cette discussion doit nous amener à comprendre pourquoi les Sémites n'ont pas emprunté la lettre la plus usitée, , qui se prononçait V. L'oiseau , sans avoir eu d'abord exactement la

(1) , signe des quadrupèdes.
(2) Jérémie, VIII, 16.
(3) Lepsius, *Denk.* etc. III, 199.
(4) *Todtenbuch*, chap. LXIV, 12. 11 indique qu'il faut redoubler la syllabe et lire *baba*.

valeur B, avait fini par s'en rapprocher sensiblement, et nous nous croyons autorisé à le transcrire par B dans les mots étrangers à l'Égypte. Nous ne croyons pas néanmoins qu'il soit utile d'introduire cette distinction dans la transcription des mots égyptiens, où les nuances de la prononciation n'empêchent en aucune façon les signes 𓃀 et 𓅡 de représenter une seule et même lettre.

Sans être aussi fréquemment employé que le 𓃀, le 𓅡 figure néanmoins dans l'écriture d'un grand nombre de mots égyptiens. Il existe dans son abréviation cursive plusieurs variantes principales qui furent usitées en même temps, et nous constaterons la même chose pour d'autres figures d'oiseaux. Je ne l'ai pas rencontré dans le papyrus Prisse; la forme usitée dans les papyrus de la XIXe dynastie me paraît être le type du *beth* phénicien. Je ferai remarquer que toutes les variantes antiques de cette lettre conservent ce trait inférieur, tournant brusquement à gauche, qui forme le corps de l'oiseau dans le sigle hiératique. Ce trait était essentiel à la lettre, puisque son prolongement a donné lieu, d'un côté, à la seconde boucle du B grec et italique, et, de l'autre, au trait inférieur du ב hébreu.

Une abréviation aussi prononcée que celle de la lettre sémitique a produit chez les écrivains démotiques, et par une marche tout à fait indépendante, une figure presque identique au *beth* de la forme angulaire. Cette ressemblance n'est pas inutile, comme confirmation de notre proposition, car le *beth* est une des lettres phéniciennes qui ont subi une abréviation des plus marquées.

PALATALES.

J'étudierai ensemble les trois lettres ג, כ, ק, qu'on peut nommer plus spécialement *palatales*, en laissant de côté pour le moment la gutturale aspirée ח et le ע, gutturale spéciale aux Sémites, quoique le rapport intime qui lie ces deux sortes d'articulations ait amené dans les transcriptions plusieurs irrégularités que nous signalerons en passant.

Nous trouvons dans l'alphabet hiéroglyphique ancien quatre signes que les transcriptions grecques ont indiqués à Champollion comme correspondants aux palatales K et Γ; ce sont : —, ⊠, ▲, ⌴. Si nous nous en rapportions uniquement aux changements assez nombreux que ces signes subissent entre eux dans l'écriture des mots égyptiens, nous serions porté à décider avec M. Lepsius que ces quatre signes ne sont que de purs homophones et représentent une seule et même articulation. M. Hincks a néanmoins remarqué le premier que chacune des trois lettres sémitiques recevait, dans les transcriptions égyptiennes, un caractère qui lui était affecté par préférence. M. Brugsch va plus loin : il reporte jusque dans la langue égyptienne les trois nuances indiquées par les transcriptions du ג, du כ et du ק. Nous croyons qu'il y a quelque chose de vrai dans chacune de ces opinions.

Si nous consultons la langue copte dans ses divers dialectes, nous y trouvons la trace manifeste de la préexistence de deux articulations de cette classe. On y rencontre, en effet : 1° le ⲕ grec, et 2° le ϭ, lettre ajoutée à l'alphabet grec par les Coptes, et qui n'est autre chose que le signe démotique —, correspondant à un ⲕ antique, la coupe —. Elle paraît avoir eu d'abord un son très-voisin du K, car, suivant la remarque de Schwartze, elle le remplace dans la transcription de plusieurs mots grecs. Mais le même philologue constate qu'elle portait avec elle une nuance particulière qui l'a successivement modifiée et rapprochée des sifflantes. Il y a d'ailleurs, dans la nécessité même que les Coptes ont reconnue d'ajouter cette lettre à l'alphabet grec, une preuve manifeste que le K ne pouvait leur servir pour écrire certains mots de leur langue. Le ⲅ est également employé en copte pour quelques mots du dialecte thébain; mais on trouve alors un ⲕ pour consonne primitive de ces mots. Le ⲅ n'est habituellement qu'un adoucissement de prononciation, amené souvent par l'influence d'une nasale qui le précède. Il n'y a donc pas de motifs suffisants pour admettre l'existence de cette lettre dans la langue égyptienne. Quant

aux deux nuances d'articulations, représentées par le ϗ et le ϭ, il s'agit d'apprécier si les Égyptiens ont, dès l'origine, distingué leur différence dans l'écriture.

J'ai dit que, parmi les lettres simples, on trouvait quatre formes de gutturales-palatales dans les anciens monuments; ce sont : 𓈎, 𓎼, 𓎡 et 𓂓. Cette dernière est moins usitée et semble réservée à quelques mots particuliers. C'est avec raison que M. Lepsius a fait remarquer qu'il existait des variantes assez nombreuses dans l'emploi de ces quatre signes, soit qu'on ait suivi différentes prononciations locales, soit que les règles de l'orthographe des mots n'aient pas été suffisamment fixées, soit enfin qu'un même radical ait reçu de l'usage plusieurs formes voisines, comme cela se rencontre souvent dans les langues sémitiques. Quelle qu'ait été la vraie raison de ces variantes orthographiques, je crois qu'elles doivent nous empêcher de transcrire les quatre palatales 𓈎, 𓎼, 𓎡, 𓂓, par des lettres diverses, et je conserve, comme M. Lepsius, le K comme seule transcription convenable pour des signes qui s'échangeaient aussi facilement dans le même mot.

Je ne prétends pas néanmoins que les remarques de M. Brugsch soient dénuées de fondement, et je crois que les deux nuances ϗ et ϭ existaient depuis très-longtemps dans le langage égyptien. On remarque, en effet, que les mots coptes, dont les types anciens s'écrivaient habituellement par 𓎡 ou 𓎼, se retrouvent souvent écrits par ϭ dans le dialecte thébain, et par ϫ dans le memphite, ce qui indique pour la lettre primitive une prononciation plus molle. Les dérivés de 𓈎 sont en général écrits avec le ϗ thébain, auquel répond régulièrement un ϫ memphite[1]. Je me hâte de

[1] Le caractère d'un usage plus restreint 𓂓 subit quelques variantes avec les autres: je crois qu'on doit le regarder comme homophone de 𓈎, à cause de l'orthographe double 𓂓𓈎𓄿𓏤, *ka*, *bouc* (Champollion, *Dict.* 119); je le trouve deux fois seulement en correspondance avec le ϭ thébain, dans *ka*, *bouc*, et dans 𓃀𓂓𓄿𓂋𓏛, *vekau* = ϥⲱϭⲉ, *lucere*. Il correspond à ϗ dans les autres dérivés, tels que : 𓃀𓅱𓂓𓄿𓆰, *vaka* = ⲉⲣ-ⲃⲟⲕⲓ, *concevoir*. 𓂓𓏤 = ⲕⲱ,

dire que cette règle souffre beaucoup d'exceptions; on comprend combien la permutation de ces deux nuances s'est introduite facilement dans le jeu des dialectes. L'ensemble des faits me paraît néanmoins suffire pour constater l'existence de deux types de palatales dans l'ancienne Égypte [1].

Les Sémites avaient besoin de trois lettres pour écrire les articulations ג, כ, ק; ils ont emprunté les figures cursives des trois lettres usuelles , , . Les transcriptions des mots sémitiques se chargeront de nous indiquer à quelle lettre chacun de ces signes convenait plus spécialement.

Le כ a été rendu, dans ces transcriptions, presque exclusivement par la coupe ; on peut citer, comme exemple, beaucoup de noms de villes ou de contrées, dont l'attribution me paraît incontestable parmi ceux qui ont été successivement reconnus depuis l'origine de nos études, et que M. Brugsch a réunis dans la seconde partie de sa Géographie. Tels sont : , *Kanaāna*, כְּנַעַן; , *Kuš*, כּוּשׁ; et les noms de ville : , *Aksapu*, אַכְשָׁף, ville de la tribu d'Aser; , *Taaānaka*, תַּעֲנַךְ, ville royale des Chananéens (Josué, XII, 21); , *Aka*, עַכּוֹ, Saint-Jean-d'Acre. *Karkemisch*, כַּרְכְּמִישׁ, fait seule exception; le nom de cette ville est écrit , *Karkamāš* avec deux , équivalent ordinaire du ק; mais les Hébreux sont peut-être ici dans leur tort, car le nom arabe s'écrit قرقيسيا par deux ق.

Les mots empruntés aux Sémites et introduits dans le discours me fournissent des transcriptions du כ tout aussi régulières que ces noms de villes. Indépendamment de כְּפָר, *village*, transcrit , *kafir;* et de מֶלֶךְ, *roi* = , *mālak;* M. Hincks a signalé

placer, , *kame* = ⲔⲎⲘ, *noir;* , *kuat* = ⲔⲰⲦ, *construire;* , *katu* = ⲔⲞⲦⲈ, *astuce;* , *taka* = ⲦⲒⲔ, *étincelle*, etc.

[1] Si l'on désirait les distinguer dans la transcription des hiéroglyphes, il faudrait, je crois, les écrire K et Ḳ pour éviter le grave inconvénient de transcrire le même mot, suivant les variantes, avec deux lettres différentes.

les mots, *barkabuta* = בְּרֵכוֹת, *piscines;* , *markabuta* = un pluriel (*merkabot*) de מֶרְכָּבָה, *char*. On pourrait en ajouter plusieurs autres; je me contente de citer, comme un nouvel exemple de ces emprunts sémitiques, le nom de la cithare de David, כִּנּוֹר; il apparaît sous la forme , *Kenaanaur*, dans un très-curieux passage du papyrus Anastasi, IV.

La transcription du כ par la coupe est donc une règle assez fidèlement observée; on a pu remarquer que le כּ, avec ou sans *daguesch*, est indifféremment rendu par le même signe; il me semble donc bien probable que M. Brugsch s'est trompé, quand il a cru reconnaître l'équivalent du כ dans , dont la valeur est kh = ח ; le seul exemple sur lequel il se fonde ne me paraît pas concluant : le nom de ville , *Khanart'a*, est attribué par lui à כִּנֶּרֶת, le Génésareth de l'Évangile. Je vois plusieurs raisons de ne pas admettre cette identification : la première serait la transcription tout exceptionnelle du כ par ; celle du ת par , qui est spécialement affecté au צ, ne serait pas moins irrégulière. כִּנֶּרֶת, suivant toute apparence provient de la même racine que le כִּנּוֹר, dont nous venons de voir l'orthographe égyptienne; les mêmes écrivains ne l'auraient pas transcrit par des signes d'une valeur phonétique aussi différente. *Khanrat'a* est mentionnée dans le papyrus Anastasi, I (56, 6), parmi les localités syriennes et comme appartenant au pays , *Aupa* (?) : cette place porte la qualification de *Taureau sur ses frontières*. M. Hincks a fait remarquer, à propos de ce nom, que les Égyptiens ajoutaient volontiers la nasale à certaines syllabes où les Sémites ne la prononçaient pas ou du moins ne l'écrivaient pas. Nous avons vérifié souvent l'exactitude de cette importante observation. M. Hincks compare donc *Khanrat'a* à la ville d'*Elusa*[1], citée par saint Jérôme. En effet, ce mot se transcrirait très-exactement par חלוץ, en négligeant la nasale. On pour-

[1] On verra plus loin que le ל se transcrit par R en égyptien.

rait y voir également un terme employé par Daniel pour désigner le fossé d'une place forte : חָרוּץ; mais la racine חָלַץ me plaît davantage, parce qu'elle signifie la *force* et la *vaillance*, et qu'elle se trouve par conséquent en rapport avec l'épithète de *Taureau sur ses frontières*, que donne à cette ville l'écrivain de la XIXe dynastie. Ces remarques justifient l'opinion de M. Hincks; ainsi tombe le seul exemple sur lequel M. Brugsch avait établi la distinction des transcriptions entre les deux *caph* כ et כּ; tous ceux que nous avons cités montrent qu'ils ont été indifféremment transcrits par le .

La lettre que les hiérogrammates ont rapprochée du כ avec cette constance devait avoir une nuance de prononciation qui justifiait ce choix; dans notre système, c'est celle-là, à l'exclusion de toute autre, dont les Phéniciens ont dû emprunter la forme cursive pour en faire leur כ. La planche ne peut, à ce qu'il me semble, laisser aucun doute sur la réalité du fait. La forme de l'inscription d'*Eschmun-ezer* se remarque comme la plus ressemblante au type cursif du papyrus Prisse; elle n'a guère subi d'autre altération qu'un simple redressement; l'appendice de gauche est devenu plus carré par la tendance naturelle de la gravure, et la tige l'a un peu dépassée en hauteur. Ce type explique parfaitement les diverses abréviations qui lui succèdent. Les formes araméennes, ouvertes par en haut, ont leurs correspondants dans les variantes du papyrus de Berlin.

Renouvelons ici, avant de quitter cette lettre, notre remarque paléographique : c'est du premier type égyptien que provient la lettre phénicienne; la lettre redevient horizontale à une époque moins reculée. Dans les papyrus de la XIXe dynastie, la forme oblique n'est plus usitée que lorsque le , écrit au-dessous d'une autre lettre, se détache de la ligne par le trait inférieur; dans le corps de l'écriture, la forme est déjà horizontale . Dans le premier style, au contraire, c'est la lettre isolée qui occupe toute la hauteur de la ligne par sa position oblique. C'est donc à

cette époque qu'il faut remonter pour trouver le type que nous cherchons, et il faut avouer qu'on le reconnaît plus facilement dans le כ d'*Eschmun-ezer* que dans les lettres démotiques et coptes, dont la filiation ne pourrait cependant être contestée.

Le ק a donné lieu, de la part des hiérogrammates, à une règle de transcription aussi tranchée que celle du כ. C'est le signe , qui lui est spécialement affecté. M. Hincks et M. Brugsch ont déterminé cette correspondance dans les mots suivants : , *karta* = קֶרֶת, קִרְיָה, *bourg*, *ville*; , *Kina* = קָנָה[1]. Parmi les villes prises par *Šešonk I*, en Palestine, figure : , *Katamat;* ce nom se reconnaît facilement dans קְדֵמוֹת, cité de la tribu de Ruben. , *Askarana*, est une place dont la prise est figurée à Karnak parmi les conquêtes de Ramsès II. Ainsi écrit, ce nom suit la forme arabe عسقلان, qui correspond à l'hébreu אַשְׁקְלוֹן, *Ascalon*. M. Brugsch croit reconnaître dans les conquêtes de *Šešonk* le mot עֵמֶק, *profondeur, vallée*, qui sert à composer le nom de diverses localités, dans la place nommée , *Pa-āmāk*. *Pa* est l'article égyptien, qui a été ajouté dans cet exemple et dans plusieurs autres à des mots sémitiques, même servant de noms propres, mais dont les Égyptiens comprenaient le sens. Cette dernière identification pourrait laisser du doute à quelques personnes, mais le nom même du roi *Šešonk* ne se prête à aucune objection.

La forme hébraïque שִׁישַׁק, comparée à l'égyptien , *Šešenk*, nous est très-précieuse comme un exemple non contestable de la suppression de la nasale dans l'orthographe sémitique, ou plutôt de son insertion par les Égyptiens, car c'est avec toute apparence de raison que M. Lepsius indique à ce nom royal une origine sémitique[2].

Parmi les mots empruntés aux Hébreux, je crois pouvoir indi-

(1) C'est le nom du ruisseau qui coulait entre Éphraïm et Manassé, et que Thoutmès III rencontre dans sa marche sur Maggeddo. — (2) On le trouve porté par un Hébreu sous la forme שָׁשַׁק. (*Chron.* I, VIII, 14.)

quer comme écrits avec le = ק : , *karnata*, que je compare à קַרְנוֹת, *cornes;* , *kat'a, ronces* ou *épines*[1], où je reconnais קוץ, *épines;* , *χirkata*[2], que je rapporte au radical חרק, *frenduit dentibus.*

La transcription du ק par le signe peut donc être considérée comme une règle assez constante, pour nous indiquer un rapport intime entre les nuances d'articulations que les deux peuples écrivaient par ces lettres. Je n'ai donc aucune liberté dans mon choix, et c'est à la forme cursive du que je dois demander l'origine du ק phénicien. Ici les lettres hiératiques n'ont varié essentiellement qu'après la XIX[e] dynastie. Il suffit de redresser ces diverses figures pour les reconnaître; dans le phénicien, la tige s'est seulement un peu allongée. Le type araméen, ainsi que les lettres italiques, sont restés plus semblables au modèle égyptien, parce qu'ils ont été tracés, comme celui-ci, par deux traits de calame ou de burin. Dans le phénicien d'*Eschmun-ezer* et ses dérivés immédiats, la jonction des deux traits se fait par un retour, qui a produit une seconde boucle en avant. Les formes plus récentes de l'écriture hiératique ont donné naissance au *k* démotique de la forme , qui est infiniment plus éloigné du modèle que la lettre phénicienne ou hébraïque, ou que le *Q* de nos écritures occidentales.

Nous avons remarqué que la langue égyptienne n'avait pas possédé l'articulation G = ג; nous ne devons donc pas nous attendre à trouver ici des transcriptions aussi régulières que pour le כ et le ק. Lorsque les écrivains égyptiens rencontrent un ג à transcrire, ils hésitent quelquefois entre les divers homophones hiéroglyphiques. Ainsi je trouve ג rendu par , le représentant du כ, dans , *Makta* = מִגְדּוֹ, et dans le mot , *kamaaar* = גָּמָל, *chameau*[3].

[1] *Pap.* Anastasi, 58, 3.

[2] *Pap.* Anastasi, I, 25, 9.

[3] On peut encore citer le nom royal , *Takert*, Ταxελλωθις, qui paraît être le nom du tigre دجلة, תִּגְלַת; mais la forme חִדֶּקֶל peut faire douter si les Égyptiens ont voulu transcrire ici un ג.

M. Birch a noté également dans les tribus d'Asie une sorte de vase d'argent nommé , *akena*, qu'il compare à l'hébreu אַגָּן, *pelvis*. Le ג est ici écrit par , le quatrième *k* égyptien, d'un usage un peu plus restreint. Il serait difficile de dire si ce caractère se rapprochait plus de la nuance du = ק que de celle du = כ. Il existe, dans les mots égyptiens, des variantes de avec ces deux signes. Les dérivés coptes le rapprochent plus souvent du *k;* on peut néanmoins citer comme exception , *bekau* = ϥⲱϭⲉ, *lucere*, et quelques autres mots. Comme transcription des mots sémitiques, est également rapproché du כ, dans le nom du roi *Nekau*, נְכוֹ, écrit par le taureau, homophone du , et dans le nom de la princesse *kerama;* le signe , ajouté aux lettres, semble indiquer qu'il s'agit d'une plante, dans le sens radical de ce nom propre : je le rapporte à כֶּרֶם, *vinea*. Les mots sémitiques transcrits avec le signe devront donc être cherchés d'abord sous la rubrique du כ, mais sans exclure les autres palatales et gutturales.

Le , correspondant du ק, apparaît à son tour, comme transcription du ג dans le nom de ville , *Kabaâna*, de la liste des conquêtes de *Šešonk*. M. Brugsch l'identifie avec *Gabaon*, גִּבְעוֹן, ville de la tribu de Benjamin.

Mais il existe un caractère qui a servi bien plus habituellement à transcrire le ג, c'est le signe ; on voit par certaines transcriptions du *Dictionnaire hiéroglyphique*, que Champollion avait déjà remarqué ce rapprochement du avec le ג; mais c'est M. Brugsch qui l'a définitivement mis en lumière. La ville nommée, dans les hiéroglyphes , *Mäkaṭer*, répond bien au מִגְדּוֹל[1] de la Basse-Égypte, et le pays de , *Sankar*, constam-

[1] La ville nommée *pe-makter en Seti Meri-en-Ptah* (*Select papyr.* pl. XCIII) ne me paraît pas une variante de *Migdol*. Ce peut être une des villes nommées dans la Bible, מִגְדָּל, *turris*. L'orthographe , avec ces deux déterminatifs, se prête à ce sens : le signe = כ indiquerait peut-être néanmoins un dérivé de la racine כָּתַר, *circumdedit*, signifiant *enceinte*.

ment cité dans le *Naharaïn*, est bien certainement le שְׁנְעָר, sous la forme arabe سنجار. Ces deux attributions proposées depuis longtemps et citées par M. Brugsch sont incontestables. Ce savant a également reconnu, dans la liste de *Šešonk I*, divers exemples de cette lettre ainsi employée; ainsi : , *Karnaa* est bien certainement l'ancienne cité chananéenne גלן, qui fit partie de la tribu de Manassé, et fut donnée aux lévites.

La même liste porte toutefois le nom de lieu , *pe-nekru;* outre le déterminatif général des régions , nous avons ici l'angle , déterminatif spécial des *côtés*, *directions*, etc. comme dans , *mehi-t*, *nord*, etc.; *pe-nekru* (avec l'article *pe*) me paraît donc évidemment correspondre au mot נֶגֶב, qui caractérise la direction du midi.

Un autre nom de lieu ou de peuple revient également trois fois dans la liste de *Šešonk;* il est écrit , *pe-hakeri;* ces trois places désignent certainement des fractions des peuples arabes nommés הַגְרִים, qui attaquaient les tribus établies au delà du Jourdain[1].

Dans le voyage mentionné par l'auteur du papyrus Anastasi, n° 1, je trouve sur le chemin de *Khéta* une place nommée , *Ikari;* ce nom représente exactement עֶגְלוֹן, ville royale des Chananéens, citée au livre de Josué (x, 13), et attribuée à la tribu de Juda. On pourrait néanmoins conserver ici des doutes à cause de l'absence de la finale וֹן, qui est habituellement transcrite par , *na.* En revanche les mots suivants, empruntés à l'hébreu par les écrivains égyptiens, ne me laissent aucune incertitude.

1° , *Akarta* = עֲגָלָה[2], *currus*, *plaustrum.* Ce mot apparaît, deux fois de suite, dans une inscription de la xxe dynastie conservée à *Hammamat;* le rédacteur y décrit une armée de huit

(1) Cf. هجر.

(2) Cette forme *akarat* semble se rapporter à celle de l'état d'annexion עֶגְלַת־ : il en est de même de *markabuta*, cité plus haut, qui transcrit exactement : מַרְכֶּבֶת־, *currus.*

mille hommes, dans ses divers détails [1]; l'énumération se termine par la phrase suivante :



mot à mot : « Sunt allatæ illis res de Ægypto in decem plaustris, « erant sex paria boum pro (uno) plaustro. »

2° , *pe-sekar* [2]; les déterminatifs de ce mot, le mur et la demeure en général, font reconnaître aisément סֹגֵר, *claustrum*, *carcer*, ou la forme voisine סְגוֹר, *clausura*.

Je pourrais encore indiquer d'autres mots empruntés à l'hébreu, tels que : , *kau-t* = גַּיְא (c. جوا), *vallis*, et le verbe , *karpu* = גָּרַף, *verrere*; mais les preuves seraient moins immédiates.

Les exemples cités suffisent d'ailleurs pour établir que, sauf quelques exceptions, le ג a été transcrit par le signe , choisi pour cet usage avec une préférence très-marquée. Cette attribution spéciale de ג à est d'ailleurs confirmée par l'emploi du même signe pour transcrire le غ dans le nom de *Gaza*. Cette ville se montre à l'entrée de *Thoutmès III* en Palestine, sous la forme , *Kat'atu*, qui reproduit scrupuleusement la forme arabe غزّة. On sait que, l'alphabet hébreu n'admettant pas la distinction entre le ع et le غ, la Bible écrit ce mot עַזָּה [3]. L'ethnique עַזָּתִי, fait ressortir le *t* final, et l'orthographe Γάζα montre l'antiquité de la prononciation par le غ = *g* guttural.

Tous ces faits nous forcent à chercher dans le signe le type du ג. Le signe phénicien que je suppose dérivé de la forme cursive,

[1] Lepsius, *Denkmäler*, III, 219.

[2] *Select papyri*, pl. XCIII.

[3] La valeur exacte de ע, ז sera expliquée plus loin.

n'a pas conservé la ressemblance frappante que nous avons trouvée dans le כ et le ק; il faut supposer que l'abréviation l'a réduit à la moitié de son tracé, et que toute la partie inférieure a disparu; aussi le *ghimel* est-il une des lettres que j'ai signalées comme étant très-altérées. Le démotique n'a pas conservé plus fidèlement la forme correspondante. Je suis persuadé néanmoins, qu'il faut suivre encore ici les indications des transcriptions, et que le ☐ est le véritable prototype du ג par l'entremise du signe cursif du premier type.

Le plus ancien Λ, *gamma*, est identique au phénicien d'*Eschmun-ezer;* la seconde branche de l'angle ne se relève horizontalement que dans des types moins archaïques. Ainsi tracés Λ, le *ghimel* et le *gamma* sont exactement la partie supérieure de la lettre copiée dans le papyrus Prisse et le manuscrit de Berlin. Cette figure aurait, comme presque toutes les lettres phéniciennes, subi un redressement pour régulariser son tracé.

DENTALES.

L'alphabet égyptien nous offre encore ici quatre homophones pour une seule articulation, à savoir : ☐, ☐, ☐ et ☐, qui représentent un T. Les Phéniciens avaient au contraire reconnu la nécessité de distinguer dans leur langage trois dentales : ד, ט et ת. M. Brugsch, poursuivant les conséquences de son système, voudrait également noter dans les mots égyptiens trois dentales : D, T et T'. Mais je me range ici, sans aucune restriction, à l'avis de M. Lepsius, qui n'en reconnaît qu'une seule. M. Hincks est arrivé au même résultat; car, après avoir indiqué ses soupçons sur une valeur spéciale qu'aurait eu la lettre ☐, il reconnaît dans une note l'homophonie parfaite de ce signe avec les trois autres *t*. Je n'ai remarqué aucune différence dans les dérivés coptes qui proviennent de mots égyptiens écrits par l'un de ces quatre signes. Quant aux variantes orthographiques, M. Brugsch admet lui-même qu'elles

démontrent l'homophonie parfaite des deux lettres ⥤ et ⌋. Le *t*, de la forme ⏶, alterne avec ⥤, non-seulement dans l'intérieur des radicaux, mais encore dans les flexions grammaticales[1].

J'ai dit que M. Hincks avait hésité sur l'homophonie absolue du signe ⏶. Les variantes avec les autres *t* sont en effet plus rares; il se présente au contraire, dans un certain nombre de mots, comme variante du caractère ⌝=ϫ, qui, comme nous le verrons, sert à transcrire le ϫ. Ces faits particuliers méritent notre attention.

Nous ne trouvons dans la langue copte que la trace d'une seule dentale primitive, qui était un *t*. Le *d* n'existe dans l'alphabet copte qu'à l'état de lettre étrangère, inusitée pour les mots égyptiens. Il est vrai que les derniers Coptes prononçaient leur ⲧ comme un *d;* mais Schwartze fait voir que cette prononciation est postérieure, et qu'elle n'est due qu'à un adoucissement progressif qui a modifié la plupart des consonnes de cette langue. Les premières transcriptions des mots grecs prouvent que le ⲧ transcrivait, non pas un Δ, mais bien la dentale forte T. Quant au ⲑ copte, il sert à rendre la lettre aspirée du dialecte memphite, correspondant au ⲧ thébain, où il est produit par la rencontre du ⲧ avec l'aspiration ϩ.

On ne voit donc, à l'origine, qu'une seule dentale : j'admets cependant que sa prononciation a varié suivant les temps et les lieux, et peut-être même suivant les voyelles qui lui étaient jointes. Ainsi, il y avait certainement une nuance distincte pour la syllabe *ti*, car les Coptes ont adopté pour l'écrire un signe spécial ϯ, dont l'origine est restée obscure, et qui ressemble au ת phénicien de la variété cruciforme ϯ, ϯ. Le ϯ copte n'est pas une articulation particulière répondant à quelque différence radicale, il est simplement amené par la rencontre du ⲧ avec ⲓ. Les traditions des divers Coptes s'accordent pour le transcrire par *di*. Il est raisonnable de voir, dans l'introduction de cette lettre, la trace d'une pronon-

[1] Le pronom pluriel de la deuxième personne est écrit [hiéroglyphe] ou [hiéroglyphe]; le démonstratif féminin est orthographié [hiéroglyphe] ou [hiéroglyphe]; le signe du participe s'écrit : [hiéroglyphe] ou ⥤.

ciation spéciale attribuée à la syllabe *ti*, et il fallait que le fait fût ancien et eût droit de cité, pour ainsi dire, dans la grammaire pour qu'on l'ait ainsi consacré dans l'alphabet.

Il faut maintenant rechercher si parmi nos quatre *t* égyptiens, il n'en existerait pas un plus habituellement affecté à la syllabe *ti*. Ceci m'amène à discuter le système proposé par M. Hincks, pour expliquer ce qu'on a nommé les voyelles explétives ou inhérentes à chacune des lettres égyptiennes. Ce savant a discuté le premier, avec soin, les règles d'une singulière manière d'écrire certains mots dont on retrouve l'usage répandu spécialement dans les manuscrits, à partir de la XIXe dynastie. Chaque lettre, dans ce système d'écriture, peut être accompagnée d'un signe explétif, qui doit être éliminé dans la prononciation. On en trouve même des exemples dans les hiéroglyphes; nous avons cité plus haut le nom grec Φίλιππος, écrit [hiéroglyphes], *Phiuliupuas*. Le papyrus démotique du musée de Leyde renferme beaucoup de mots, où les transcriptions grecques interlinéaires prouvent l'emploi de cette méthode. Elle est d'un usage constant dans les papyrus hiératiques du second empire, et je crois que l'origine en est due simplement au désir de la clarté. En effet, on dut reconnaître promptement que les lettres égyptiennes, réduites aux formes cursives que nous connaissons, pouvaient donner lieu à de fréquentes confusions; mais les explétifs de chacun des signes devenus trop semblables par l'abréviation, étant très-différents, la lecture se trouvait assurée. C'est ainsi que [hiéroglyphe], [hiéroglyphe] et [hiéroglyphe] pouvaient facilement être confondus sous les formes hiératiques de la XIXe dynastie [hiératique]; une fois complétés par leurs explétifs, les trois groupes [hiératique], [hiératique] et [hiératique], n'étaient plus la cause d'aucune erreur de lecture. Chaque signe eut ainsi son complément de clarté facultatif, et l'on se servit tout spécialement de cette méthode pour écrire les mots étrangers. On craignait évidemment que l'œil du lecteur ne reçût de son oreille qu'un secours insuffisant. Les Arabes usent d'une précaution tout à fait analogue, lorsqu'ils écrivent un mot en détaillant chacune des lettres qui

doivent entrer dans sa composition. Ils espèrent ainsi éviter les fautes d'un copiste ignorant ou aider le lecteur peu instruit du sujet qu'ils traitent.

M. Hincks, après avoir dressé un tableau comprenant chaque lettre avec son explétif, exprime l'opinion que chaque groupe ainsi complété compose le nom de la lettre égyptienne; ainsi ⌋ se serait nommé *bu*, à cause de son complément phonétique ᕦ, *u;* 𓅱 se serait appelé *ba*, l'explétif de cette lettre étant 𓅡, *a*. Il faut bien se garder de conclure de ces remarques que ces voyelles, inhérentes à la consonne, lui donnaient une véritable valeur syllabique restreinte à une seule voyelle. Ainsi la lettre ⌋, dont le complément était ᕦ = *u*, n'en était pas moins propre à écrire les syllabes *ba*, *bi;* c'est ce qui résulte des combinaisons usuelles : ⌋𓇋, ⌋𓇋𓅡, ⌋ et ⌋𓇋𓇋; seulement le nom de cette lettre s'écrivait *ba*.

Nous reviendrons sur ces lettres explétives et sur ces noms des lettres proposées par M. Hincks; il est facile de comprendre que la voyelle a pu influer sur la prononciation de ces noms. C'est ainsi que notre troisième lettre se nomme *cé* (*sé*), quoique sa valeur fondamentale soit *k* (*ca*). Les quatre *t* égyptiens, prononcés avec leurs explétifs, donneraient les noms suivants : ⌋𓇋, *ta;* ᕦ, *tu;* ᕦ, *tu;* 𓂋, *ti*. Ce nom de *ti*, donné à la lettre ▬, impliquerait, d'après ce que nous avons constaté, une prononciation affaiblie; elle est probablement la cause des variantes de ▬ avec ⌐ = ✕, dont nous cherchions l'origine. Nous avons vu que 𓏏 était prononcé *di*, nous pouvons donc nous attendre à trouver ▬, *ti*, choisi entre les quatre *t* par préférence, pour transcrire le ד sémitique. Je dis une préférence, et non une règle constante; en effet, un véritable *d* n'existait pas dans la langue égyptienne; le copte nous l'a déjà montré, l'orthographe du cartouche de Darius le prouve encore plus clairement. Lorsqu'on a voulu rendre ce nom royal avec une exactitude scrupuleuse, les hiérogrammates ont recouru à la consonne composée *nt*, la nasale venant par son influence amollir la dentale. On a une autre trace de cette influence de la nasale dans

le nom gréco-égyptien ζεvδητις, en démotique : *nsebainteti*. L'artifice grammatical *nt* prouve l'absence d'un véritable *d;* la main ▬, *ti, di*, ne pouvait être qu'une approximation ; il ne faut donc pas s'attendre à une régularité parfaite dans la transcription du ד sémitique.

Dans les mots sémitiques, M. Brugsch constate que toutes les fois qu'il a rencontré ▬, cette lettre répondait à un ד ; voici sur quels exemples on peut fonder cette règle :

1° Le nom de *Darius* commence souvent par *nt*, écrit ..., ..., ...; on le trouve aussi avec le ▬ seul pour lettre initiale.

2° Dans le papyrus Anastasi, n° 1, le nom du Jourdain se reconnaît facilement sous la forme ..., *Iartuna*, יַרְדֵּן.

3° Le nom de Mageddo se trouve écrit une fois avec le ▬ : ..., *maktau ;* mais dans le récit des campagnes de *Thoutmès III*, il est constamment écrit avec le *t* ....

4° ..., *Makatir* répond à מִגְדּוֹל.

5° ..., *Katemet*, de la liste des conquêtes de *Sešonk I* en Palestine est la place, déjà citée par nous, de קְדֵמוֹת.

6° Dans la même liste ..., *Aterma*, est אֲדוֹרַיִם, place située au midi de Juda, et que Roboam avait fait fortifier.

7° ..., *Iutah malek* (même liste). Je persiste à croire avec Champollion que ces deux mots יְהוּדָה et מֶלֶךְ, *roi*, désignent le roi fait prisonnier par *Sešonk I*. L'incorrection qu'on a remarquée dans leur position respective n'est pas étonnante sous le burin de gens qui se piquaient de savoir quelques mots de la langue chananéenne. Il faut remarquer d'ailleurs que la scission des deux royaumes et la dénomination qui en fut la suite étaient extrêmement récentes ; les Égyptiens n'en connaissaient peut-être pas bien la vraie signification.

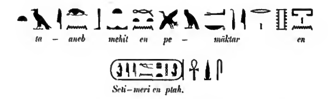
8° Les souvenirs de cette campagne nous montrent encore le nom d'*Édom*, אֱדוֹם, écrit ..., *Atuma*. Le papyrus Anastasi, n° 6, nous représente *Atuma* comme faisant partie des tribus *Sasu* ou des Arabes nomades.

9° Outre ces noms propres, je citerai un exemple du ד avec le *daguesch* redoublant rendu par , dans le mot emprunté au dialecte hébraïque שָׂדִים, *la plaine*, *les champs;* l'écrivain égyptien l'a construit avec l'article *pa*, , *Pi-satiti.*

Les principales exceptions que l'on pourrait opposer à la règle de transcription du ד par , seraient :

1° Une variante de Mageddo, déjà citée : , *Makta.*

2° , *Pe-maktar;* ce mot est considéré, par MM. Hincks et Brugsch, comme une variante de מִגְדּוֹל; mais cette attribution me paraît douteuse. L'orthographe de ce mot, écrit par = כ et = ת, indiquerait plutôt, ainsi que l'ai dit plus haut, un composé très-régulier de la racine כָּתַר, *circumdedit*, qui pourrait avoir le sens d'*enceinte*. La phrase du papyrus Anastasi, n° 6 (pl. CXIV), où se trouve ce mot se prête parfaitement au sens que j'indique, puisqu'il y est question du *mur d'enceinte septentrional du maktar de Séti I :*



3° On pourrait encore trouver une exception dans le nom de peuple , *Rotennu*, qui est aussi écrit , et que l'on a comparé au לוּד de la Bible.

4° Enfin le nom de ville , *Arattu*, ou [1], *Aratu*, est supposé identique avec Aradus אַרְוַד; mais ces deux attributions restent également douteuses.

Ces exceptions sont peu nombreuses, mais il n'est pas douteux qu'on en constatera d'autres, à mesure que l'on reconnaîtra de

[1] Expédition de Thoutmès III, et papyrus Sallier, pl. XXIV.

nouveaux mots sémitiques dans les textes égyptiens. M. Lepsius fait remarquer qu'à partir des Ptolémées le Δ et le T grecs sont transcrits, sans aucune distinction, par les hiérogrammates. Tout en reconnaissant pleinement la justesse de cette observation, je crois qu'en ce qui concerne les rapports anciens des Égyptiens avec les Sémites, les faits que nous venons de signaler se groupent dans un ordre assez constant pour établir que les hiérogrammates de la XIX[e] dynastie ont transcrit, très-habituellement, le ד par leur lettre ▬, *ti*.

En raisonnant comme nous l'avons fait jusqu'ici, cette préférence rendra très-probable que les Sémites auront à l'origine choisi le même signe pour en faire leur *d*. Or, si nous rapprochons la forme cursive de ▬, dans le papyrus Prisse, de la figure du ד, dans l'inscription d'*Eschmun-ezer*, l'identité originelle deviendra saisissante. Les seules modifications que ce caractère ait subies sont un léger redressement de la tige et le rétrécissement horizontal que nous avons déjà plusieurs fois signalé.

C'est encore à la variété la plus ancienne qu'il faut aussi se rattacher pour trouver un modèle satisfaisant. Dans les formes hiératiques plus récentes, le trait de plume inférieur qui a fourni la tige de la lettre phénicienne diminue de plus en plus et s'oblitère à la fin complétement. La dernière forme hiératique était arrivée à la figure presque exacte du Δ; et c'est assurément un fait très-remarquable, que les altérations d'un même modèle se soient, après tant de siècles, retrouvées toutes semblables chez deux peuples aussi différents. La lettre démotique est encore plus abrégée : elle n'a conservé que deux côtés du triangle.

Je ne crois pas que les Égyptiens aient distingué dans leurs transcriptions le ט du ת. Nous possédons trop peu d'exemples du ט pour décider cette question; mais nous avons constaté la parfaite homophonie des trois *t* :], ⚌, ▲. M. Brugsch propose néanmoins de restreindre la valeur du *t* = ▲ au ט; je ne puis admettre cette partie de son système. En effet, sans sortir des mots hébreux, je

rencontre [hiéroglyphe] = ת dans le nom de תַּעְנָךְ, [hiéroglyphes], *Taānaka*, et dans [hiéroglyphes], *Kheta* = חֵת. La variante [hiéroglyphes], pour [hiéroglyphes], *Aratu*, nous montre aussi l'égalité parfaite des trois signes : [hiéroglyphe], [hiéroglyphe], [hiéroglyphe], dans les noms propres des localités syriennes.

On ne connaissait jusqu'ici qu'un seul exemple du ט transcrit en égyptien, et encore il provient des Hébreux, dont les transcriptions me paraissent moins scrupuleuses que celles des hiérogrammates. Le célèbre nom de *Putiphar*, écrit פּוֹטִיפֶרַע et פּוֹטִיפַר, et transcrit par les Septante Πετεφρῆ, paraît bien être la transcription de [hiéroglyphes], *Petapra;* mais il serait difficile de dire que le *t* du verbe [hiéroglyphe], *ti* ou *ta*, *donner*, dût être rapporté à un des quatre *t* plutôt qu'à un autre.

La ville syrienne de טִבְחַת me fournit un exemple plus certain: dans ce nom, que j'ai discuté plus haut, [hiéroglyphes], *Tubaχi*, le ט est rendu par [hiéroglyphe]. On sait que l'emploi du ט est assez restreint pour que nous ne devions pas espérer beaucoup de faits analogues à celui-ci.

Les lettres [hiéroglyphe] et [hiéroglyphe] apparaissent l'une et l'autre, au choix de l'écrivain, dans plusieurs mots déjà cités, tels que : בַּיִת = *Baita*, עֲנָת = *Anta*. Ajoutons-y le nom d'*Astarté*, עַשְׁתָּרֹת, dont les variantes [hiéroglyphes] et [hiéroglyphes], *Astarta*, sont écrites avec ת = [hiéroglyphe] ou [hiéroglyphe], indifféremment.

La finale ת est habituellement rendue par [hiéroglyphes]; c'est ce que nous avons remarqué dans [hiéroglyphes], *Karta* = קֶרֶת; [hiéroglyphes], *Akarta* = עֶגְלַת, etc. La même lettre remplace le ת dans toutes les positions; elle est au milieu du mot dans *Astarta* et *Maktar;* elle est initiale dans [hiéroglyphes], *Tameua*, qui paraît être l'ancienne cité chananéenne nommée תִּמְנָה[1].

On voit que par suite de la rareté du ט et encore mieux par suite de la parfaite homophonie des trois lettres [hiéroglyphe], [hiéroglyphe] et [hiéroglyphe], nous n'avons aucun renseignement sur le choix que les Sémites ont pu faire dans ces trois caractères pour écrire leurs deux consonnes ת

[1] *Pap.* Anastasi, I, LVI, 2. Cf. *Genèse*, XXXVIII, 12.

et ט; la ressemblance seule peut ici nous guider. J'élimine d'abord le $t =$ ▲; la petitesse relative que conservent toutes les formes cursives de ce type n'apparaît en aucune façon dans les dimensions du ט ni du ח comparées aux autres lettres. Il ne nous reste plus que ⟹ et], dont les formes cursives se rapprochent facilement des deux lettres phéniciennes. ⟹ semble une corde à nœuds; l'appendice de gauche du signe hiératique disparaît à volonté et sous la plume du même écrivain. Les formes anciennes du papyrus Prisse et du manuscrit de Berlin se distinguent parce que, dans la première, les deux jambages se ferment et complètent l'ovale, comme dans le ט d'*Eschmun-ezer*, et le *thêta* grec ancien. La variété ouverte se retrouve dans toutes les autres formes du ט. La lettre égyptienne a été redressée; l'appendice de gauche a été tracé au milieu lorsqu'il n'a pas été supprimé. On remarquera les traces des deux nœuds des extrémités du bout de corde ⟹ dans beaucoup de variantes des ט phéniciens. Le hasard des abréviations a produit, dans les dernières formes hiératiques, une lettre très-voisine du ט de l'hébreu carré.

Le ח de l'inscription d'*Eschmun-ezer*, quoique n'ayant pas au premier coup d'œil un aspect identique aux formes cursives de], se compose néanmoins des mêmes parties essentielles; on y voit d'abord une tige à peu près verticale, dont le sommet a souvent une légère inclinaison à droite; jusqu'ici, identité parfaite. Le second trait est tracé à droite et à partir du milieu de la tige verticale, ou un peu plus haut; il se recourbe en descendant. Dans l'hiératique égyptien, ce trait se recourbe également et va rejoindre le pied de la tige. Toute la différence consiste en ce que le second trait de la lettre phénicienne s'écarte un peu plus et s'arrête vers la moitié de la hauteur. L'aspect général de cette lettre se caractérise, dans les deux écritures, par le grand espace qu'elle occupe en hauteur. Le ח cruciforme me paraît une variante abrégée : la barre transversale a dépassé la tige; mais elle a perdu la portion du trait qui se recourbait vers le bas. Les dérivations araméennes

se réunissent à la lettre d'*Eschmun-ezer* pour nous engager à reconnaître comme le type primitif celui qui se compose d'un trait vertical et d'un appendice partant à droite de ce premier trait pour s'incliner vers la base. Le type égyptien que je lui compare justifie également cette conclusion.

LIQUIDES.

La labiale liquide M et la nasale N n'ont pu être l'occasion d'aucun embarras dans les rapports linguistiques des deux races qui nous occupent; car le מ et le נ avaient leurs analogues exacts dans le langage égyptien.

Nous avons déjà cité dans ce mémoire un très-grand nombre de mots sémitiques où le מ se rencontre; il y est transcrit par trois représentants de l'*m* égyptienne : 1° 𓅓, la lettre la plus ancienne et la plus usitée dans tous les temps; 2° ⟸, autre forme ancienne, mais plus rare; 3° 𓌳 = *ma*, signe syllabique, restreint dans les hiéroglyphes à un petit nombre de mots. Ces trois signes apparaissent comme ayant été employés sans choix ni préférence dans les mots sémitiques reconnus jusqu'ici sur les monuments ou les papyrus. Il nous suffira de rappeler les noms de villes ou de pays : קָדֵמוֹת, מַחֲנַיִם, תִּמְנָה, אֲדוֹרַיִם, חֲמָת, מְגִדּוֹ, נַהֲרַיִם, etc. et les mots empruntés, tels que : מַרְכָּבֶת־, מִגְדָּל, etc.

L'emploi de ces trois signes, dans les transcriptions, n'est cependant pas de nature à nous faire hésiter quant à l'appréciation du choix que les Sémites ont dû faire pour écrire leur lettre *m*. La forme véritablement typique, celle que les papyrus antiques nous montrent presque à chaque mot, c'est la chouette, 𓅓. On trouve, dès l'origine de l'écriture cursive, trois variantes pour cette lettre : Ʒ, Ʒ, 3; mais, quel que soit le degré d'abréviation auquel soit parvenu le sigle hiératique de la chouette, ce qu'on a toujours noté soigneusement, par un ou deux traits, c'est le caractère spécial de la tête de l'oiseau de nuit, avec sa forme carrée,

et souvent surmontée de deux plumes en aigrettes. Dans les hiéroglyphes, la chouette regarde toujours de face 𓅓, à la différence de l'aigle 𓄿, dont la tête est tracée de profil. Le souvenir de cette tête, qui domine toutes les abréviations cursives de la chouette, est parfaitement conservé dans le premier מ phénicien 𐤌. La lettre d'*Eschmun-ezer* est une sorte de moyenne entre les trois variantes du papyrus Prisse. Les dimensions relatives des traits qui figurent la tête et de celui qui représente le corps sont également respectées dans ce premier alphabet phénicien; on y retrouve aussi la pente exacte de leur dessin primitif. Tous ces caractères tendent, au contraire, à s'oblitérer dans les inscriptions moins anciennes, ou d'un modèle plus altéré : un simple zigzag remplace les deux traits de la tête dans la variété babylonienne de l'*m*, et c'est sous un aspect semblable que la Grèce et l'Italie l'ont reçue : 𐤌, 𐌌. Un peu plus tard, la tige diminue de longueur et la lettre aura perdu complétement sa physionomie primitive, lorsque ses jambages seront devenus tout à fait symétriques, comme dans l'M grecque et romaine, et dans le מ provenant de la variété araméenne.

La transcription du נ n'a pas donné lieu à plus de difficultés; parmi les trois *n* de l'alphabet pharaonique : 𓈖 𓋔 𓌁, la seconde doit d'abord être écartée de notre recherche, car il n'est pas certain qu'elle ait fait partie de l'alphabet le plus ancien. On ne la trouve pas dans le papyrus Prisse, et je n'en connais aucun exemple antérieur à la XVIIIe dynastie, si ce n'est pour la préposition *n*[1]. Les transcriptions sémitiques me l'ont montrée une seule fois dans le mot 𓃀𓋔𓌁𓏌𓀀, *Ben-nu* = בן, *fils;* mais l'inscription où figure ce mot est de la XXe dynastie[2].

La troisième figure 𓌁 était, dans l'ancien style, restreinte à des mots peu nombreux. La lettre 𓈖, qui figure une ondulation légère des eaux, fut, au contraire, usitée dans tous les temps et pour tous les mots. 𓈖 est également la transcription du נ, dans tous les cas

[1] Cf. Birch, dans Bunsen, *Egypt's Place*, t. I, p. 560. — [2] Lepsius, *Denk.* III, 199, l. 7.

reconnus jusqu'ici, sauf l'exception que j'ai signalée tout à l'heure. Mais nous ne devons pas omettre dans cette étude quelques particularités, qui se rattachent à la présence de l'*n*, dans les transcriptions égyptiennes.

Nous avons déjà remarqué l'influence de la nasale sur le *t* qui la suivait, et dont elle modifiait alors la prononciation dans la direction du *d*, en sorte que, *nt*, peut être transcrit *d*; on peut soupçonner une influence analogue dans l'*n* précédant la sifflante. En effet, on trouve la préposition, *nsa*, transcrite par ζ dans les noms propres gréco-égyptiens : Ζμινις et Ζβενδετης. Il faut prendre ce fait en considération quand on rencontrera la combinaison *nsa* dans les transcriptions.

Mais ce qu'il importe surtout de mettre en lumière, c'est le rôle de la nasale considérée comme accident de la voyelle dans l'intérieur de la syllabe; l'organisme égyptien affectionnait singulièrement cette prononciation nasale d'une voyelle médiale; de ce principe dérivent deux particularités qu'il est essentiel de considérer pour arriver à des transcriptions exactes.

La première consiste en ce que les Égyptiens, dans les mots de leur propre langue, écrivaient ou supprimaient à volonté cette nasale avec la même liberté dont ils usaient envers les voyelles. C'est ainsi que je trouve écrit alternativement et sur le même monument le nom propre et, *Kanra* et *Kara*[1]. J'ai déjà cité plus haut le nom royal de *Sešonk*, qui se rencontre aussi sous la forme, *Sešek*. Les Champs Élysées de l'enfer égyptien se nommaient *Anru*, ce qui s'écrivait indifféremment, *Aara*, ou, *Aanra*.

Peut-être la prononciation nasale s'introduisait-elle au gré de certains dialectes locaux; c'est ainsi qu'on trouve, *henk*, pour, *hek*, *liqueur*;, *hesmen*, pour, *hesma*, *natron*. Ces variantes sont assez fréquentes; j'ai même noté la préposition, *an*,

[1] Musée de Saint-Pétersbourg, groupe d'Amenemheb.

écrite par la feuille toute seule 𓇋, *a*. Ajoutons enfin que la nasale était tellement considérée comme un simple accident vocal, que son introduction n'altérait pas le caractère simple d'une syllabe bilittérale. C'est ce qu'on peut vérifier dans les mots de la forme quadrilittérale par réduplication; la règle constante des composés de cette nature, dans les langues copte et égyptienne, s'opposerait au redoublement de trois consonnes[1]. On trouve cependant des exceptions apparentes avec l'*n* médial, telles que : [hiéroglyphes], *tenhtenh*[2]. Les considérations précédentes les font rentrer dans la règle commune.

La propension de l'organisme égyptien à nasaliser certaines syllabes a produit un autre effet, qui pourrait facilement faire faire fausse route dans la recherche des transcriptions sémitiques. Les hiérogrammates introduisaient souvent une nasale dans des mots où les Sémites ne l'indiquent en aucune façon. C'est ainsi que le nom d'origine sémitique שִׁישַׁק ou שׁשׁק[3] fut prononcé en Égypte *Šešonk;* l'orthographe pleine est, en effet, [hiéroglyphes], *Šešennuk*[4]. Le nom royal *Osorkon*, [hiéroglyphes], *Uasarken* est transcrit dans la Bible par זֶרַח. M. Lepsius le rapproche, avec toute vraisemblance, de l'ethnique אֶזְרָחִי. La prononciation égyptienne avait assez fortement altéré ce nom, car la correspondance de [hiéroglyphe] = כ avec ח et celle de [hiéroglyphe] = ס avec ז doivent être regardées comme des exceptions; mais l'introduction de la nasale n'en est pas moins authentique. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner quand nous trouvons le nom de la même rivière écrit par les variantes : [hiéroglyphes], *Anrata*, et [hiéroglyphes], *Aranta*[5]; la nasale seule est déplacée.

Nous pouvons citer entre autres exemples, pour cette introduction de la nasale dans les mots sémitiques empruntés par les littérateurs égyptiens, le nom du chêne, אַלּוֹן. Le papyrus Anastasi, n° 1,

[1] Voy. mon *Mémoire sur l'inscription d'Ahmès.*

[2] *Todtenbuch*, chap. CXLVI, 6.

[3] *Paralipom.* I, VIII, 14.

[4] Papyrus du prêtre *Šešonk* au Louvre.

[5] Papyrus Sallier, n° 1, et inscript. d'*Ibsamboul.*

l'écrit [hieroglyphs][1], *Anrana;* la nasale, ainsi ajoutée, a empêché M. Brugsch de reconnaître ce mot[2].

L'orthographe *anran* = *anlan* peut aussi répondre plus exactement à la forme אלון; car, dans leur amour pour la nasale, les Égyptiens ont ainsi quelquefois changé la lettre *l* en *n;* les Araméens leur avaient, d'ailleurs, donné l'exemple de cette permutation. Elle peut provenir aussi, chez les Égyptiens, de ce qu'ils ne possédaient pas une *l* bien distincte de l'*r*, à l'époque où ces emprunts sémitiques ont eu lieu. Nous avons un mot qui me paraît décisif pour ce changement du ל en *n*, c'est le nom hiéroglyphique de la grande sauterelle, on le trouve écrit : [hieroglyphs][3] et [hieroglyphs][4]; ces deux variantes se lisent également *sanchem;* il est impossible de méconnaître le nom donné dans le Lévitique à la sauterelle comestible סָלְעָם[5].

Il est donc nécessaire de tenir compte de cette disposition spéciale de l'organisme égyptien, dans la recherche des mots sémitiques cachés sous certaines transcriptions hiéroglyphiques. Cette manière d'envisager la nasale a d'ailleurs laissé des traces jusque dans l'alphabet grec; on sait que notre savant confrère M. de Longpérier, a mis en lumière une série de faits du même ordre, observés par lui et où la restitution de l'*n*, régulièrement omise par l'écrivain, lui a fourni d'excellentes lectures. C'est certainement à la tradition du même genre de considération que notre écriture doit la faculté de noter l'*n* par une simple marque au-dessus de la voyelle, et cette ressemblance persévérante, dans les idées attachées à la nature et à la notation facultative de la nasale, ne devra pas être passée sous silence par les savants qui reprendraient la comparaison des lettres

[1] Voy. *Select pap.* pl. LIII.

[2] Il l'a depuis lors enregistré dans son dictionnaire (J. de R.).

[3] *Rosellini. Mon.* pl. LXXXI.

[4] Papyrus Anastasi, 5, 16. Cette seconde variante a pour déterminatif [hieroglyph], l'*oie*, symbole général pour les animaux volants.

[5] *Lévit.* XI, 22. Ce nom paraît provenir d'une racine araméenne לעם, *comedit.*

sémitiques et de leurs dérivés avec l'ancien alphabet des Indous, dans lequel la notation de la nasale résulte également de marques ajoutées accidentellement à la lettre principale.

Pour en revenir à la figure du נ phénicien, elle a été nécessairement emprunté au seul caractère antique usité pour cette lettre en Égypte. Si l'on compare entre elles les formes cursives de la ligne brisée ⁓, on s'aperçoit que le second jambage a progressivement diminué de valeur, en sorte que la lettre démotique se réduit à un trait horizontal. Le נ phénicien reproduit exactement la lettre des papyrus antiques, sauf un premier petit trait vertical; malgré l'extrême ressemblance des deux lettres, il faut chercher la raison de cette addition, car c'est la seule qu'on remarque dans toute la série de l'alphabet. On trouve le germe de ce trait supplémentaire dans la forme ⌐, où la pose de la plume indique d'abord une position oblique; ce trait eût peut-être été utile pour compléter un zigzag, analogue au type hiéroglyphique ⁓; mais dans l'écriture égyptienne, ce trait ne put pas se développer, parce que la figure qui en serait résultée, ⌐, était exactement le sigle hiératique du bras ⌙; il y avait donc là une cause d'erreur qu'il fallait éviter. Chez les Phéniciens, au contraire, c'était en conservant strictement la forme égyptienne 7, qu'on risquait d'amener une confusion; la lettre eût par trop ressemblé au נ, qu'on avait réduit à deux traits ʌ, formant un angle à peu près semblable. Telle peut être, à notre avis, la raison de cette légère addition, la seule que nous ayons rencontrée dans tout l'alphabet de l'inscription d'*Eschmun-ezer*.

Les Sémites ont trouvé une nouvelle difficulté pour la notation de leurs deux liquides ר, ל. En effet, les écritures égyptiennes ne connaissent pas la distinction de ces deux consonnes. Dans tous les mots dont les Hébreux nous ont conservé la transcription, la liquide égyptienne sonnait comme le ר. C'est ce que prouvent : רַעְמְסֵס[1], פַּרְעֹה, חָפְרַע[2], פּוֹטִיפֶרַע[3], etc. Le λ existe néanmoins dans

[1] *Genèse*, XLVII, 11. — [2] Jérémie, XLIV, 30. — [3] *Genèse*, XLI, 45.

tous les dialectes coptes, et il paraît avoir eu de profondes racines dans le langage ancien. Malgré l'existence bien avérée de ces deux consonnes chez les Coptes, Schwartze a fait voir que la confusion entre le ⲣ et le ⲗ a existé jusque dans les transcriptions coptes des mots grecs. Cette même confusion avait été mise en lumière par Champollion, dès ses premières découvertes, dans l'alphabet hiéroglyphique. Elle persévérera jusque dans le démotique, où, néanmoins, vers les dernières époques, un des deux signes paraît plus spécialement consacré à la lettre *l;* c'est celui qui provient de l'hiéroglyphe antique [hiéroglyphe], la lionne couchée. Nous allons voir que les transcriptions sémitiques consacrent la même confusion des deux lettres vers la XIXe dynastie. Il faut conclure de tous ces faits que les Égyptiens, à l'époque de l'invention de leur alphabet, ne reconnaisaient qu'une liquide, dont le son était probablement *r.* M. Schwartze pense que cette consonne pouvait être d'une nuance intermédiaire entre *r* et *l.* Les diverses prononciations de la liquide se seront multipliées de très-bonne heure, sans que les Égyptiens aient voulu déranger pour cela la simplicité de leur alphabet; ils n'ont pas consenti à noter authentiquement des différences qui variaient selon les localités. Cependant M. Brugsch introduit une distinction radicale dans la transcription des deux signes hiéroglyphiques de cette liquide, [hiéroglyphe] et [hiéroglyphe], qu'il rend par *r* et *l.* Les transcriptions hébraïques ne me permettent pas d'adopter son système, les exemples suivants montrent avec quelle parfaite indifférence le ר et le ל correspondaient à chacun de ces deux signes :

1° [hiéroglyphe] = ר dans [hiéroglyphes], *Puharta* = פֻּרָת; [hiéroglyphes], *Naharina* = נַהֲרַיִם; [hiéroglyphes], *Sankar* = שִׁנְעָר; [hiéroglyphes], *T'arputa* = צָרְפַת; [hiéroglyphes], *T'ar* = צוֹר, etc.

2° [hiéroglyphe] = ל dans [hiéroglyphes], *Aratu*, que M. Brugsch rapproche avec vraisemblance du port Iduméen, nommé אֵילוֹת, qui fut possédé par David et Salomon. M. Brugsch n'hésite pas davantage à traduire [hiéroglyphes], *Šaar*, par שאל [1]. Cette attribution aurait besoin de

[1] Brugsch, *Géogr.* I. II. 50. dans le nom de ville *Baita-šaar.*

preuves, mais je la cite parce qu'elle nous indique que cet auteur ne regarde pas l'égalité de avec ר comme une règle absolue. , *akarata* = עֲגָלֹת, *char*, montre la même transcription. Je puis citer également : , *šarmata* = שֶׁלֶם, *retributio*[1]; , *kamaar* = גָּמָל, *camelus*; , *makatir* = מִגְדּוֹל; , *rahebu* = לַהַב, *flamma*.

On voit que nous avons le droit de reconnaître un ל aussi bien qu'un ר sous la forme hiéroglyphique .

La lionne se montre un parfait homophone de dans les mots sémitiques :

1° = ר dans les mots suivants : , *Barata* = בְּרוֹתָה, *Beyrout*; , *Rabata* = רַבִּית[2]; , *Rahabaa* = רְחוֹב; , *Hapuramaa* = חֲפָרַיִם[3], et généralement dans presque tous les noms de ville de la Palestine citées sur le monument de *Šešonk I* qui contiennent un ר.

Parmi les mots usuels, empruntés à l'hébreu, , *rešaau* = רֹאשׁ, *caput*[4], et , *kenaanaur* = כִּנּוֹר, *cithara*[5], sont des exemples incontestables du ר écrit par la lionne.

2° = ל se rencontre à son tour dans les noms de ville : , *Aiuran* = אַיָּלוֹן; , *Karanaa* = גּוֹלָן; , *Askarana* = אַשְׁקְלוֹן[6], etc. et le mot , *marek* = מֶלֶךְ, *rex*.

Ajoutons à ces renseignements si concordants que le ר ou le ל redoublés s'écrivaient souvent par . C'est ainsi que l'on trouve le nom de lieu : , *Kafir-marrana*[7], où le premier élément est כְּפָר, *vicus*; et le second peut être dérivé de מִלוֹא, *vallum*, ou de quelque radical voisin. Je trouve également un

[1] *Pap.* Anastasi, I, LI, 17, l. 5. Le *Sarmata* se composait de pains, de vins et de bœufs vivants.

[2] Josué, XIX, 20.

[3] Josué, XIX, 19.

[4] *Pap.* Anastasi, I, pl. LV, 5.

[5] *Pap.* Anastasi, IV, pl. XII, 2.

[6] Voy. Brugsch, *Géogr.* t. II, pl. XXIV, 26, 127.

[7] Localité, située en Palestine ou en Syrie, citée dans le *Papyrus* Anastasi, I, LVI, 3.

bois de construction nommé [hiéroglyphes], *VBarri*, qu'on peut rapprocher de ברות, *cupressus*[1].

ר et ל furent donc indifféremment transcrits par les deux représentants de la liquide égyptienne [hiéroglyphe] et [hiéroglyphe]; il y eut cependant un motif qui détermina le choix des Phéniciens entre ces deux lettres pour les approprier à leurs deux liquides ר et ל. Nous avons dit que la prononciation *l* avait certainement existé depuis très-longtemps dans le langage égyptien. Cette prononciation se rencontrait dans le nom de la lionne [hiéroglyphes], *rabu*, en copte λαβοι, qui était commun à un grand nombre de langues des pays voisins et qu'on reconnaît si facilement dans l'hébreu לָבִיא, dans le grec λέων et l'allemand *Löwe*. Les Phéniciens ont donc trouvé, suivant toute apparence, le nom de la lionne prononcé déjà *lavu* par leurs maîtres dans l'art d'écrire; leur propre langue leur indiquait la même prononciation : cette circonstance détermina leur choix. L'extrême ressemblance des deux sigles hiératiques pour la bouche et la lionne avec le ר et le ל phéniciens nous les fait reconnaître sans la moindre hésitation.

Le ר, tel que le présente l'alphabet d'*Eschmun-ezer*, a été redressé; il a subi le tassement dans le sens horizontal que nous remarquons presque à chaque lettre; mais sa forme générale n'est aucunement altérée. La variété du papyrus de Berlin fait parfaitement comprendre l'origine des ר araméens, ouverts au sommet; sauf le redressement c'est exactement la même figure. Les conséquences historiques des caractères paléographiques se montrent, dans cette lettre, avec une très-grande évidence; l'R de la XIXe dynastie a bien souvent perdu le trait inférieur; il faut remonter au papyrus de la XIIe dynastie pour trouver une forme dont l'analogie puisse devenir suffisante; mais, à cette époque, la ressemblance saute aux yeux.

La lionne est une lettre extrêmement rare sur les anciens mo-

[1] *Pap.* Anastasi, IV, XVI, 7.

numents; je ne l'ai pas encore rencontrée dans les papyrus d'ancien style. M. Bunsen, qui s'est adressé à M. Birch et aux principaux égyptologues pour la rédaction de son ouvrage[1], n'a pu avoir connaissance d'aucun exemple de son emploi comme simple lettre, avant la XVIIIe dynastie. On la trouve néanmoins comme lettre redoublante de ⊂⊃ dans des textes très-anciens, tels que les principaux chapitres du *Rituel funéraire*, où l'on n'a pas dû introduire facilement de nouvelles valeurs. On doit donc admettre que ce signe possédait une valeur syllabique *ra* ou *ru*, et que c'est à ce titre qu'il fut plus tard employé comme lettre simple, ainsi que les signes syllabiques [hieroglyph], *sa*, [hieroglyph], *ma*[2], etc. Les Phéniciens ont probablement su, à l'origine, que le sigle hiératique représentait une lionne; ou bien les Égyptiens eux-mêmes, en transcrivant les mots sémitiques, leur auront indiqué cette figure comme propre à transcrire la consonne *l*. La forme antique que nous ne possédons pas jusqu'ici ne devait pas différer sensiblement de la lettre des papyrus de la XIXe dynastie. Le type ne s'est jamais altéré; le démotique lui-même en a conservé la partie essentielle, avec sa longueur relative et son inclinaison. Le *lamed* d'*Eschmun-ezer* montre aussi cette longueur et cette inclinaison dans toute leur pureté; il a seulement simplifié le double trait inférieur. Le *lamed* conserva toujours sa physionomie spéciale, excepté dans l'alphabet grec, où, après avoir subi un renversement complet, il prit exactement la figure de l'ancien *gamma* Λ. Le latin L fut plus fidèle à l'ancienne forme L; nous avons déjà remarqué la persistance avec laquelle la longueur de *l*, bannie des écritures régularisées, a reparu dans les diverses écritures cursives. Rappelons, en terminant, que la parfaite ressemblance de ce type cursif de la lionne avec le [phoenician lamed] phénicien avait frappé dès l'abord Salvolini, ainsi que M. l'abbé Van-Drival.

[1] *Ægypte's Place*, etc.

[2] M. Hincks s'est trompé lorsqu'il a cru que la lionne seule avait été employée pour écrire le mot *lavu* en entier dans les noms propres de lieux; les exemples cités plus haut le démontrent suffisamment : [hieroglyphs], doit donc être transcrit *Kharu* ou *χaru*.

SIFFLANTES.

L'Égypte possédait trois consonnes de la classe des sifflantes; les Coptes les ont représentées par le ⲥ, *sigma* grec, le ϣ, qui équivaut à notre son *ch* (*sh* anglais, *sch* allemand), et le ϫ, dont la prononciation mixte paraît avoir beaucoup varié. Les Phéniciens eurent besoin de quatre consonnes de cette classe : ס, ש, צ et ז pour écrire les nuances distinguées par eux dans leur langage. Le ס et le ש répondaient très-exactement à l's et au *sch* égyptien. Quant au ז et au צ, leur équivalent rigoureux ne paraît pas avoir existé dans l'alphabet égyptien, mais l'articulation antique, qui a fourni au copte le ϫ et que nous notons par *t'*, leur a fourni des approximations qui leur ont paru suffisantes : c'est ce que va nous prouver le dépouillement des transcriptions. Nous commencerons notre étude par le ס et le ש, dont l'identification ne donne lieu à aucune difficulté.

L'*s* simple s'écrivait, dans les hiéroglyphes, par les deux lettres —, ∩, ou par les syllabiques, *sa*, , *sa*, , *su*, etc. qui se rapportent tous exactement à l'articulation *s* (—, ∩). Elle correspondait au ס; c'est, en effet, la lettre qu'ont employée les écrivains bibliques pour transcrire l's dans : רַעְמְסֵס = , *Ramses*; סְוֵנֵה = , ⲥⲟⲩⲁⲛ, Syène; אָסְנַת, nom de la femme de Joseph[1], et les noms de lieux : פִּי־בֶסֶת = , *Pa-beset*, Bubastis; פַּתְרוֹס = Παθούρης. C'est la même lettre qu'on retrouve dans les deux mots תַּחְפַּנְחֵס = Τάφνη, ville de la Basse-Égypte, et תַּחְפְּנֵיס, nom d'une princesse tanite[2]. Cette règle paraît assez constante pour que nous puissions considérer le ש comme ayant été reconnu moins propre à remplir le rôle de l's égyptienne.

Le ס ne jouit pas d'un domaine étendu dans le dictionnaire hébraïque; il ne faut pas s'étonner si nous ne l'avons pas retrouvé

[1] *Genèse*, XLI, 45. — [2] *Reg.* III, XI, 19.

jusqu'ici dans les noms de ville de la Palestine transcrits sur les monuments. La langue hébraïque et le dialecte phénicien affectionnaient beaucoup plus l'articulation ש. Les mots empruntés par les hiérogrammates nous en fournissent cependant quelques exemples authentiques. Ainsi on reconnaît le ס dans [hiéroglyphes], *sesem*, *cavale*, tiré du pluriel סוסים[1]: [hiéroglyphes], *sef*, épée, de سيف; nous avons déjà cité les mots : [hiéroglyphes], *sanehem* = סַלְעָם, sauterelle; [hiéroglyphes], *sauabab* = סבב, *circumivit*, et [hiéroglyphes], *sekar* = סְגוֹר, *clausura*.

La correspondance du ס avec l'*s* égyptienne est donc parfaite. Il n'y a pas à hésiter entre les deux types [hiéroglyphe] et [hiéroglyphe] pour le choix du modèle phénicien. Quoique le *samech* soit une des lettres que je regarde comme assez altérées, il est facile de reconnaître dans la lettre d'*Eschmun-ezer* les éléments de l'hiéroglyphe [hiéroglyphe], et de se rendre compte des accidents qui en ont modifié les tracés cursifs. La lettre du papyrus Prisse est extrêmement abrégée, mais il ne faut pas perdre de vue le type égyptien; les deux traverses qui caractérisent le *verrou*, [hiéroglyphe], ont été souvent rappelées, dans l'écriture cursive, par deux traits liés formant un zigzag. Ainsi tracée, l'*s* est obtenue par deux traits de plume distincts; le *samech* du type d'Eschmunezer a réduit au contraire le tracé à un seul trait de plume. On reconnaît parfaitement le même type, quoique imité d'une manière un peu différente dans le *samech* araméen des papyrus. Je ne considère pas le *samech* vertical, qu'on lit sur les pierres gravées très-anciennes : [signe], comme un type différent; il ne me paraît pas autre chose qu'une variante régularisée et plus propre à la gravure. Son retour aux formes droites le rapproche sensiblement du type hiéroglyphique; la variété cypriote [signes] n'en diffère que par la position verticale. Le *samech* vertical [signe] doit d'ailleurs être comparé à la forme du *mem*, [signe]. trouvée sur les poids babyloniens; leur tracé procède évidemment du même principe.

[1] Cf. סוסה, *equa*. (*Cantic*. I, 9.)

Le démotique est resté, pour cette lettre, fidèle au modèle de l'écriture hiératique. On trouve néanmoins des variantes cursives, où l'écrivain, voulant tracer la lettre d'un seul trait de plume, est arrivé à une figure, parfaitement analogue au *samech* phénicien, sauf la direction horizontale.

Le ש tient une place bien plus considérable dans le vocabulaire hébraïque; cette lettre paraît s'être dédoublée, à une époque postérieure, pour noter les différences de prononciation qui variaient entre le *sch* et l'*s*, שׁ et שׂ, dans les branches voisines des diverses familles sémitiques. Dans les mots empruntés par les hiérogrammates, ces écrivains suivent presque toujours le dialecte hébreu; mais dans la transcription des noms de pays, on doit s'attendre à rencontrer plutôt la prononciation locale. De là vient que nous trouverons quelquefois le ש transcrit par — ou ∩.

Le signe hiéroglyphique qui correspond au ש dans les noms propres, c'est, sans exception constatée jusqu'ici, le groupe des plantes d'eau.

Sa valeur a été déterminée par Champollion à l'aide des noms royaux de *Šešonk*, *Darioũš*, *Khšiarša* et *Artakhšasceš*, où l'articulation *š* (*sch*) est constamment rendue par. Une seule variante d'Artaxerxès paraît donner comme variante du dans ce nom royal. Le est, en effet, un homophone de ce caractère aux dernières époques; mais il est douteux pour moi qu'il n'y ait pas existé de différence entre eux à l'origine; c'est un point sur lequel nous devrons revenir tout à l'heure.

Outre les noms royaux que nous venons de citer, le ש se trouve aussi transcrit par dans les noms de pays suivants : , *Karkamaša* = כַּרְכְּמִישׁ; , *Šarhan*, que M. Brugsch compare à שָׁרוּחֶן, ville des Siméonites; , *Šenmāa*, qui fait partie des conquêtes de *Šešonk*, et que le même auteur rapporte à שׁוּנֵם, ville du territoire d'Issachar; , *Bait-šenra*, de la même liste, répond probablement à בֵּית שְׁאָן, ou *Scythopolis*. Je laisse de côté d'autres attributions plus

douteuses, mais où le ש est également presque toujours transcrit par 𓈙.

Parmi les mots hébreux, introduits dans les compositions littéraires, nous avons déjà cité , *ăšak* = עָשַׁק, *oppressit;* , *rašaau* = ראשׁ, *caput;* , *šarmata* = שָׁלֻם, *retributio.* M. Mariette a rappelé un exemple du même radical qui apparaît sous la forme , *šaramā* = שְׁלוֹם, *salus.*

Le ש est au contraire transcrit par une *s* dans les noms suivants, où nous devons supposer que les habitants ne prononçaient pas le ש suivant le dialecte hébreu : , *Sanḳara* = שִׁנְעָר; , *Aksapu* = אַכְשָׁף; = אַשְׁקְלוֹן (عسقلان); et enfin le peuple nommé , *Assur,* dans les expéditions de Thoutmès III en Mésopotamie; les exemples précédents ne doivent pas laisser de doutes; le peuple, très-important par ses richesses, désigné par ce nom d'*Assur,* ne peut être que l'Assyrie, אשׁור[1].

Sauf les modifications produites par les dialectes locaux, on voit que 𓈙 est partout le correspondant du ש. Aucune lettre n'a gardé plus fidèlement son type spécial. Toutes les écritures cursives de l'Égypte reproduisent les trois traits verticaux, qui figuraient des tiges de lotus sortant d'un terrain inondé 𓈙. Le *schei* ϣ copte n'est autre chose que la lettre démotique elle-même.

Quant au phénicien, je n'ai pas besoin ici d'insister sur la ressemblance du *schin* avec la lettre égyptienne; elle est frappante, et Salvolini n'a pas manqué de la remarquer. L'alphabet d'*Eschmunezer* a simplement supprimé le double trait inférieur; toutes les variantes anciennes sont à peu près identiques et se relient entre elles par ce caractère commun des trois tiges que l'hébreu carré ש montre également sans altération.

On sait que les Grecs avaient emprunté la figure du *schin* phénicien, qui faisait partie de l'ancien alphabet sous le nom de *san;*

[1] Je n'ai rencontré jusqu'ici le bassin = *š* que dans deux noms de pays : 1° , *Kuš,* nom de l'Éthiopie = כּוּשׁ; 2° , *Kaṭeš* = קָדֵשׁ; encore la lecture du premier signe de ce nom est-elle douteuse.

mais il se confondit de bonne heure avec le *sigma*, qui vint occuper, dans l'ordre des lettres, la place primitive du *san* ϡ, immédiatement avant le *t*. Réduits l'un et l'autre à la forme d'un zigzag, qui ne présentait guère d'autre différence que celle de la position, le *san* disparut de l'alphabet; mais on sait qu'il y rentra sous le nom de *σαμπί*, comme lettre numérale, avec le *βαῦ* et le *κόππα*.

Les Phéniciens eurent encore besoin de deux sifflantes, portant chacune un caractère organique particulier צ et ז. Les Égyptiens, sans avoir des lettres d'une correspondance exacte, possédaient une autre sifflante, qui fut nuancée, suivant les époques, plus ou moins fortement de dentale et de gutturale. L'approximation a paru suffisante pour que les deux peuples l'aient constatée dans leurs transcriptions. C'est ainsi que la Bible transcrit par צֹעַן, le nom de la ville de Tanis : [hiéroglyphes], en copte ϫⲁⲛⲓ. M. Schwartze, dans sa Grammaire copte, fait voir que les affinités de la lettre ϫ se partageaient entre la sifflante, la dentale molle et les gutturales également affaiblies. D'un autre côté, les variantes antiques la rapprochent, à l'origine, de la dentale *t*. M. Schwartze observe également qu'elle tient quelquefois aussi la place du ϣ, ce qui constate bien son caractère de sifflante; mais il a omis de consigner un fait essentiel, c'est que, dans le mot ϣⲟϫⲧ̄, *sculpter*, pour ϣⲟⲧϣⲧ̄, le ϫ remplace évidemment ⲧϣ. Je crois que la prononciation la plus forte de ϫ était *tch*, analogue au *ci* italien. La tradition des derniers Coptes indiquerait une sorte de sifflante très-molle, écrite par *sj*. Toute la prononciation copte a ainsi marché dans une voie d'adoucissement.

M. Schwartze fait remarquer la correspondance ordinaire du ϫ memphitique avec un ϭ thébain; mais il faut distinguer en deux groupes les syllabes coptes écrites par le ϫ. Le premier comprendrait le ϫ memphitique correspondant au ϭ sahidique; le second se composerait des mots où le ϫ subsiste dans les deux dialectes. Dans ce dernier groupe, on est plus certain de rencontrer les filiations de l'articulation antique que nous étudions.

Mais avant d'aller plus loin, je suis obligé de m'arrêter un instant, car M. Lepsius nie l'existence distincte d'une consonne antique, analogue au ϫ copte, et représentée par les signes et . Ce savant exclut de l'alphabet, et ne reconnaît au serpent que la valeur de $t =$ ou .

Champollion avait transcrit le par ϫ, dans le mot ϫⲟⲧ, *dire*, et dans plusieurs autres; M. Hincks a, le premier, mis en lumière le caractère spécial de et , comme correspondants du צ, ce qui confirmait leur identité avec le ϫ. J'ai insisté sur ce fait important, et j'en ai tiré de nouvelles lectures dans le *Mémoire sur l'inscription d'Ahmès*, et dans mes diverses traductions. Je vois que cette manière de voir est partagée par presque tous les savants qui se sont occupés de cette question; mais il faut étudier les objections de M. Lepsius, avec le soin que méritent ses connaissances spéciales sur la matière.

Établissons d'abord la parfaite homophonie des trois signes que nous aurons à rapprocher du צ : , , ; sans alléguer les dérivés coptes, tous écrits par ϫ, et qui ne doivent servir que de secondes preuves, il nous suffira, à cet effet, de citer quelques variantes.

1° est égal à dans le titre d'*écuyer*, fréquent sous la XIXe dynastie et écrit : , *kat'an*[1], ou indifféremment, sur beaucoup de monuments.

2° est égal à dans une variante remarquée par M. Birch, au mot (*Todtenbuch*, ch. CXXV, 48). On trouve la même égalité dans le nom d'une localité située à Thèbes (à *Medinet-Abou*), qui s'écrivait , ou , *Aa-t'am*[2].

De ces trois signes : , , , il est impossible de nier que les deux premiers, au moins, appartiennent à l'alphabet simple; je ne vois pas comment on pourrait trouver un lien idéal entre des mots tels que : , *t'a*, *corps*; , *t'at*, *parole*, ϫⲟⲧ; , *t'et*, *olive*,

[1] Cf. קצין, *dux*, *imperator*. — [2] On trouve ces deux orthographes sur la statue de la reine *Šapenap*.

ϫⲟⲉⲓⲧ; [hiéroglyphes], *tefi*, ϫⲉⲧϥⲓ, *reptile;* [hiéroglyphes], *tefau*, *grains, provisions de bouche;* [hiéroglyphes], *teteb, piquer*, etc.

Le signe [hiéroglyphe] est complétement banni de l'alphabet par M. Lepsius, qui ne lui reconnaît qu'une valeur idéographique. Il est certain que, dans la formule abrégée [hiéroglyphes], le vase sur son pied [hiéroglyphe] représente seul le mot *ut'a*, ⲟⲩϫⲁⲓ, *salus*. Ce n'est pas une raison pour nier le caractère purement alphabétique de ce signe, qui est extrêmement usité dans les textes de toutes les époques[1]. Je demanderai encore quel lien on pourrait supposer entre des mots tels que : [hiéroglyphes], *tata*, ϫⲱϫ, *tête;* [hiéroglyphes], *t'ar-t*, ⲧ-ϭⲣⲏ, *scorpion;* [hiéroglyphes], *ta, passer;* [hiéroglyphes], *tai*, ϫⲁϫⲓ, *ennemi;* [hiéroglyphes], *t'amu*, ϫⲟⲙ, *génération;* [hiéroglyphes], *atau*, ⲟϫⲓ, *fraude*, etc.

Le troisième signe [hiéroglyphe] était d'un emploi plus restreint; Champollion l'avait transcrit par ϥ, parce qu'il apparaît avec cette valeur dans une variante du cartouche du roi *Nephérités;* mais si cet exemple unique ne provient pas d'une erreur, il est certain, d'après les variantes ci-dessus citées, qu'à une époque plus ancienne, [hiéroglyphe], assez commun dans les textes, y représentait le *t* = ϫ. Son usage le plus fréquent se rencontre dans les verbes [hiéroglyphes], [hiéroglyphes], *ta, tai*, ϫⲓ, *prendre, tenir*, et [hiéroglyphes], *taui*, ϫⲓⲟⲩⲉ, *voler*. Nous l'avons vu employé avec un sens tout différent dans les variantes que nous avons étudiées. [hiéroglyphes], *tai, mâle*[2], écrit avec le même oiseau, est une nouvelle acception, qui n'a rien de commun avec les acceptions précédentes; en sorte que l'oiseau [hiéroglyphe] doit entrer dans l'alphabet ancien, ou tout au moins dans le syllabaire avec la valeur *ta* ou *ti*[3].

L'existence de ces trois signes, dans un alphabet aussi restreint

[1] [hiéroglyphes] n'est qu'une formule honorifique, ajoutée ordinairement aux noms royaux. Dans cette formule, on reconnaît que le signe [hiéroglyphe], qui n'est ailleurs qu'une *s*, représente ici à lui seul le mot [hiéroglyphes], *senb, santé*.

[2] Cf. ϫⲟ, *serere, semen*.

[3] Le dérivé de ce signe en démotique se lit également *ti*, il écrit ordinairement le verbe copte ϫⲓ, *capere*.

que celui que nous trouvons usité chez les anciens Égyptiens, est déjà une grave présomption en faveur de l'articulation distincte que nous leur attribuons; les transcriptions hébraïques achèveront tout à l'heure la démonstration.

Les objections se réduisent à trois :

1° Les transcriptions du ⌐ par *t*, dans Titus et Hadrien. M. Hincks a déjà discuté ces faits; il a montré que ces variantes pouvaient être attribuées à la prononciation spéciale de la syllabe *ti;* on ne peut d'ailleurs s'attendre à trouver des nuances parfaitement observées dans les transcriptions hiéroglyphiques du temps des Romains.

2° La transcription par ⌐ et par ⌐ de la dernière lettre du nom de Cambyse. Mais ici le ⌐, *t*, est évidemment incorrect, puisque ce nom était orthographié dans l'original *Cambujia;* ⌐, qui est égal à ז et צ, était au contraire la lettre la plus convenable.

3° On objecte enfin un certain nombre de variantes antiques entre le ⌐ et les signes du *t*. Observons d'abord que ces variantes se remarquent presque toutes entre le ⌐ et le ⌐, dont nous avons signalé la prononciation amollie, qui l'a rapproché du ז. M. Lepsius connaît d'ailleurs les variantes qu'on peut signaler entre les signes ⌐ et ⌐, ⌐ et ⌐, ce qui ne l'empêche pas d'y reconnaître trois articulations. Les langues sémitiques sont pleines de ces formes voisines d'un même radical, et ces oscillations ne sont pas des raisons suffisantes pour retrancher une articulation. C'est en tenant compte de ces variantes du ⌐ remplaçant le ⌐ que nous avons adopté le signe *ṭ* pour transcrire la dentale sifflante de l'ancien alphabet pharaonique.

Les transcriptions où figurent nos trois signes ⌐, ⌐, ⌐, nous mettent, sans aucune exception, en face d'un ז ou d'un צ.

Le ז est, comme on le sait, une lettre très-rare; nous en possédons deux transcriptions : 1° dans le mot ⌐, *ṭet*, en copte ϫⲟⲉⲓⲧ, qui n'est autre que l'hébreu זַיִת, *oliva;* 2° dans le nom de la ville de Gaza : ⌐, *Kat'a-tu*, עַזָּה, غزة.

Le צ est au contraire très-fréquent, et fournit de nombreux exemples. Parmi les mots bibliques, nous avons cité צֹעַן, ϫⲁⲛⲓ, *Tanis*. On lit aussi un צ dans le fameux titre donné à Joseph : צָפְנַת פַּעְנֵחַ; mais nous n'en possédons pas encore une explication authentique.

Les noms de ville sont assez nombreux : on y remarquera tout d'abord *Tyr*, *Sidon* et *Sarepta*, dans le passage souvent cité du papyrus Anastasi, n° 1, où le voyageur parcourt la côte phénicienne. Tyr est introduit par la phrase suivante, dont la découverte est due à M. Hincks. Après avoir nommé *Beryte*, *Sidon* et *Sarepta*, l'auteur cite « une autre place forte maritime, dont le nom est *T'ar* de « la mer; on y porte de l'eau dans des bateaux; elle est riche en « poissons qui lui servent de nourriture. » Ce nom est écrit , *T'ar* = צוֹר. Du nom de Sidon il ne reste que la première et la troisième lettre , *T'i(ta)na;* mais la conjecture de M. Hincks a pour elle toutes les probabilités. Le nom de Sarepta, qui suit Sidon dans ce passage, est mieux conservé : , *T'ar-puta* = צָרְפַת. Le même papyrus nous conduit un peu plus loin vers le nord de la Syrie à travers la Palestine; il nous fait rencontrer en chemin la ville de *Tsaréa*, située plus tard dans le territoire de Juda; l'écrivain y mentionne un fait très-curieux : « Je te parlerai, « dit-il, d'un autre (danger?) au passage de *Tsaréa;* tu seras piqué, « et les morsures te causeront une douleur cuisante; passe rapide- « ment. » Le nom de la ville s'écrivait , *T'arāu*, avec le signe du pluriel; le nom hébreu צָרְעָה est rapporté par Gésénius à צִרְעָה, *frelon*. On voit que cette étymologie était parfaitement juste.

Après *Tsaréa*, notre voyageur égyptien passe par la ville d'*Acsaph*, qui est de la tribu d'Aser. En se dirigeant vers *Hamat*, en Syrie, il rencontre une ville nommée , *Hutar* = חצר; ce peut être la ville royale de חָצוֹר[1], ou bien חֲצַר־עֵינָן[2], située au nord de la

[1] Suivant la conjecture de M. Brugsch, *Géogr.* I. II, ad vocem *Huzara.* — [2] *Num.* XXXIV, 9.

Palestine. Parmi les conquêtes de *Šešonk I*, on peut citer également la place nommée : , *Aāt'amaa* = עצם, ville des Siméonites[1]. Je terminerai ces citations par une ville très-importante au point de vue historique, puisqu'elle était située sur une des routes qui conduisaient les armées égyptiennes de Gaza vers Mageddo. Son nom, dans le récit des expéditions de *Thoutmès III*, est écrit , *T'efta;* deux noms bibliques correspondent exactement à ces lettres : צְפַת, ville chananéenne importante, et la vallée nommée צְפָתָה[2], située dans le territoire de Juda, près de *Marésa;* c'est cette dernière position qui me paraît la plus conforme aux exigences de la marche de *Thoutmès III*.

Je n'ai que l'embarras du choix parmi les mots empruntés à l'hébreu par les hiérogrammates : on reconnaîtra facilement נֵצֶר, *sauveur*, dans , *nufar*, employé dans le même sens par l'écrivain du papyrus Anastasi. , *nateχi*[3], nom d'un instrument de musique, propre à accompagner les voix, reproduit exactement la racine נצח du mot célèbre מְנַצֵּחַ, qui caractérise le chanteur dans les titres des psaumes. J'ai déjà cité , *paraï* = פָּרַץ, *irrupit;* je me contente d'ajouter , *tebu* = צָב[4], *le siége d'un char*, pour réunir des exemples de chacun des trois signes homophones.

Le צ ou les deux צ seront souvent, comme nous l'avons remarqué pour les autres lettres, exprimés par deux signes différents. Je compare ainsi au terme חצה, *rixatus est*, le verbe , *hufita*, employé dans le sens d'*exciter* des chevaux[5].

J'ajoute à tous ces faits que je ne connais pas un seul cas où l'un de ces trois signes ait été trouvé jusqu'ici correspondre à d'autres lettres qu'à ז ou צ, dans les mots sémitiques. Je crois donc

(1) Brugsch, *Géogr.* t. II, pl. XXIV, n° 66.

(2) *Chr.* II, XIV, 9.

(3) *Pap.* Anastasi, IV, XII, 2. , le bois dur est le déterminatif.

(4) Cf. *Num.* VII, 3. עֶגְלֹת־צָב. *currus lectica*. Pap. Anastasi, I, 39. Lepsius, *Denkm.* III, 32, 25.

(5) *Pap.* Anastasi I, XIX, 6. Il serait possible que ce terme vînt du radical de ϩⲟϫϩⲉϫ, *premere, affligere*.

avoir suffisamment démontré : 1° qu'il y avait une consonne distincte, écrite par ㄱ et ses deux homophones; 2° que les Sémites et les Égyptiens l'ont assimilée ordinairement au צ et parfois au ז.

Nous n'avons trouvé aucun motif jusqu'ici pour déterminer notre choix entre les trois homophones, parmi lesquels les transcriptions semblent établir une parfaite indifférence. La forme antique du *tsade* se caractérise facilement comme provenant de la plus usitée de nos trois lettres ㄱ. On la trouve à toutes les époques de l'écriture hiératique sous deux variantes, dont la seconde est beaucoup plus abrégée; le 𐤑 d'*Eschmun-ezer* et de tous les alphabets phéniciens provient évidemment de la première forme. Si l'on veut voir une figure analogue, amenée par la gravure du type cursif, exactement au même résultat, il suffit d'examiner le sigle qui correspond à un *uræus*, ʅ, dans la partie démotique de l'inscription de Rosette.

Il nous reste à trouver le modèle du ז dans l'un des deux autres signes égyptiens ⅃ et ⅄. Cette lettre présente deux types bien différents, et au premier coup d'œil on pourrait hésiter entre les deux modèles égyptiens, si l'on ne comprenait pas dans son étude la série entière des différents *zaïn* et *zeta* anciens. Le type primitif se montre dans le *zaïn* d'*Eschmun-ezer* et des pierres gravées. La lettre grecque est redressée et régularisée; le Z romain revient presque exactement au premier modèle. Le *zaïn* araméen, réduit à un trait vertical, peut paraître bien éloigné du type phénicien; nous savons cependant que l'*i*, ı, provient d'une figure toute pareille ϟ, par l'oblitération des traits inférieur et supérieur, après redressement de la figure; j'admets que le *zaïn* araméen aura subi les mêmes altérations.

Je crois donc qu'il faut rejeter les ressemblances partielles, qui tendraient à faire rapporter le I grec et le ז araméen aux formes cursives de ⅃, et qu'il est plus logique de n'admettre pour cette lettre, comme pour toutes les autres, qu'une seule origine. En raisonnant ainsi, les trois lignes du *zaïn* phénicien se montrent comme

l'abréviation naturelle du sigle cursif de l'oiseau [glyph]. On remarquera que le démotique est arrivé de son côté à la même figure. Le hasard veut ici que les deux caractères homophones présentent, l'un et l'autre, avec la lettre phénicienne, des analogies qui peuvent embarrasser; mais, pour s'arrêter au premier hiéroglyphe [glyph], il faudrait supposer l'addition d'un trait dans le phénicien; nous avons vu au contraire jusqu'ici la règle de la simplification constamment appliquée, ce qui fixe notre choix sur le second type [glyph][1].

ASPIRATIONS ET VOYELLES VAGUES.

Les Égyptiens paraissent avoir possédé trois aspirations; c'est du moins ce que nous montre la langue copte, et rien n'autorisait à penser jusqu'ici que l'alphabet hiéroglyphique eût possédé un plus grand nombre de types de cette classe. En effet, les trois signes antiques [glyph], [glyph], [glyph], qui servent à écrire l'aspiration la plus faible, ainsi que leurs dérivés démotiques, correspondent aux diverses voyelles fixes de l'alphabet copte. Elles remplissent toutes trois également le rôle de voyelles vagues propres à rendre le son des diverses voyelles, soit comme initiales d'une syllabe, soit comme finales, dans la transcription des noms propres grecs et romains.

Lorsque la voyelle initiale portait un esprit rude, les Coptes ajoutaient le *hori*, ϩ, qu'ils avaient emprunté à l'alphabet démotique. En effet, l'aspiration *h* antique, étant devenue, dans l'écriture grecque, la voyelle *η*, à l'époque où l'écriture copte s'introduisit en Égypte, les Égyptiens jugèrent nécessaire de conserver la

[1] Le Z grec a pris le nom du *tsade*, tout en conservant la place et la valeur du *zaïn*. Les sifflantes ont été l'objet d'une confusion, que l'on a déjà remarquée. Le Ξ occupe la place du *samech;* quelque récent que soit son emploi, cette circonstance me fait croire à son origine phénicienne; sa figure ancienne [glyph] semble l'identifier avec le *samech* vertical [glyph]. D'un autre côté, le *sigma* et le *san* ont eu trois formes qui me paraissent avoir toutes leur origine phénicienne. La liste suivante donnerait peut-être une idée exacte de tous ces emprunts :

Phénicien : [glyph] [glyph] [glyph] [glyph] [glyph].
Grec : I M Ξ Σ Ƨ.

lettre ϩ, qui servait à noter une forte aspiration. L'alphabet antique donne comme correspondants du ϩ les lettres 𓉔, 𓎛, et les syllabiques 𓇉, *ha*, 𓌃, *hu*, etc.

Une troisième aspiration, directement liée avec les gutturales, a été aussi conservée par les Coptes, dans leur alphabet, par la lettre ϧ. On sait qu'elle reprodnit identiquement la lettre démotique ϧ, de même valeur (*ch* ou *kh*), laquelle n'est que l'abrégé de la lettre hiéroglyphique 𓄡. Celle-ci avait pour homophone le signe 𓐍.

Les Phéniciens possédaient, au contraire, quatre aspirations א, ה, ח et ע; cette dernière appartenait tout spécialement à l'organisme des familles sémitiques. Il est encore à remarquer que le ח contenait deux nuances distinctes *hh* et *kh*, que les alphabets arabe et éthiopien ont écrits par deux signes différeuts : ح, خ; ሐ, ኀ. Suivant l'opinion de Gésénius, que nos transcriptions égyptiennes vont mettre hors de doute, cette double puissance du ח était extrêmement ancienne; quoique l'alphabet sémitique primitif n'ait possédé qu'un seul signe pour le ח, la différence des deux valeurs était aussi réelle que celle de nos deux *h*, *muette* et *aspirée*.

C'est, en totalité, cinq articulations sous quatre lettres, que l'alphabet phénicien met en regard des trois degrés d'aspiration de l'ancienne Égypte. Le tableau suivant résume le dépouillement des transcriptions, et montre comment s'établit la concordance :

1	2		3	
Ch (χ) = ϧ	H = ϩ		A vague = ⲁ, ⲟ, ⲉ, etc.	
𓐍	𓎛	𓉔	𓂝	𓇋
ח	ח	ה	ע	א
خ	ح			
1	2	3	4	5

La distinction entre les deux nuances du ϩ, 𓎛 et 𓉔, égales à ח et ה paraît avoir été observée avec constance; c'est à M. Brugsch,

que nous devons cette remarque importante. Je n'en conclurai pas néanmois avec lui que ces deux signes correspondaient à deux articulations dans le système égyptien. Les Coptes n'auraient pas hésité à garder une lettre démotique de plus dans leur alphabet s'ils avaient eu l'habitude d'écrire par une lettre différente une aspiration plus faible ou plus forte que le ϩ. Mais il est impossible que l'aspiration revête le même degré de force dans chaque mot; le ϩ lui-même a été employé, dans les transcriptions des mots grecs, pour écrire l'esprit doux aussi bien que l'esprit rude, suivant la remarque de Schwartze. Les Phéniciens ont donc pu facilement trouver des correspondants suffisamment exacts pour le ה et le ח (ح) dans les homophones du ϩ antique. En n'étendant pas au delà de ces bornes les conclusions de M. Brugsch, on devra reconnaître avec lui que le signe 𓉔 a été de préférence employé par les hiérogrammates pour transcrire le ה. Le ח (ح) est rendu par les autres homophones du ϩ : 𓎛, 𓏏, 𓂓, etc. Le ח (خ) répond, au contraire, à 𓐍 ou ◎ = *ch* dur (χ), le copte ϧ.

Nous commencerons l'étude des transcriptions par l'articulation la plus forte. Le 𓐍 ou ◎ = ϧ est transcrit par ח, par la Bible, dans les mots égyptiens : 𓋹, *anχ*[1], *la vie*, ענח[2]; 𓅡𓐍𓅡𓐍, *aχaχ*, *roseau*, אחו[3]. Les deux peuples rendent également par ח et ◎ le *kh* persan, dans les noms de Xerxès et d'Artaxerxès; les nombreux cartouches de ces deux rois forment une base inattaquable pour la valeur χ (*ch*) appliquée aux deux signes ◎ et 𓐍[4]. Parmi les noms de nations, les plus connues sont les ◎𓏏𓈉, *χeta* = חתים et ◎𓂋𓃀𓈉, *χirbu* = חלבון. La ville nommée 𓐍𓅡𓏏𓅓, *χatuma*[5], tirait certainement son nom du radical חתם, *obsignavit*. Le ◎ égal au ח apparaît encore dans le mot 𓂋𓐍𓏏, *reχ-tu*, *bloc de*

[1] Je transcrit le ◎ par le χ grec pour me conformer à la dernière méthode de transcription que mon père avait adoptée dans sa Grammaire. (J. de Rougé.)

[2] Dans le titre du patriarche Joseph.

[3] *Pap.* Anastasi, 75, l. 3, cité par M. Hincks.

[4] Voyez les variantes réunies par M. Lepsius, *Livre des rois*, pl. XLIX.

[5] *Pap.* Anastasi, n° 1.

pierre = רֵחָה, *lapis molaris*[1], et dans le radical טָבַח, *mactare*, que nous avons reconnu dans le nom de la ville, *Tubeχi* = טִבְחַת.

Le ח moins dur (ح) a servi à transcrire l'articulation dans l'orthographe phénicienne des noms divins, , *ptah* = פתח et , *hapi* = חפי[2]. La Bible le transcrit de même dans le nom du roi *Ouaphrès*, en égyptien *uah-ab-ra*[3], en hébreu חָפְרַע.

La même correspondance se montre dans les noms bibliques, écrits par les hiérogrammates; on a déjà rencontré, dans ce Mémoire : , *Hapurmaa* = חֲפָרַיִם; , *Mahanama* = מַחֲנַיִם; , *Šerhan* = שָׁרוּחֶן; , *Hut'ar* = חָצֵר. Ajoutons encore , *Hamata* = חֲמָת; cette ville, aux frontières de la Syrie, est le terme du voyage détaillé dans le papyrus Anastasi, n° 1[4]; , *Bethuaren* = בֵּית־חֹרֹן, reconnu par Champollion, dans les conquêtes de *Šešonk I*.

Les mots empruntés à l'hébreu donnent la même égalité; ainsi , *patah, ouvrir* = פָּתַח[5]. Je trouve parmi les denrées et provisions de bouche citées dans le papyrus Anastasi, trois cents mesures de , *kamahu*[6] = קֶמַח, *farine* (قمح). , *merehu*, copte ⲙⲟⲩⲗϩ, *saler* = מֶלַח, cité par M. Brugsch, est également fidèle à la règle : c'est toujours ח transcrit par ou ses homophones , , etc.

Nous donnerons maintenant les transcriptions du ה, pour que la différence frappe immédiatement l'esprit du lecteur. Cette lettre

[1] *Pap.* Anastasi, I, 58.

[2] Inscription du Sérapéum.

[3] Ce nom, en écriture cursive, est souvent tracé dans un autre ordre . La valeur *ab* pour le cœur a été indiquée depuis ce Mémoire. = (voy. Sharpe, pl. CX), c'est-à-dire חו et non הו, comme le pensait M. Hincks. (J. de R.)

[4] Voy. *Pap.* Anastasi, I, 55, 7.

[5] J'ai expliqué ce mot depuis longtemps dans le Mémoire sur l'inscription d'Ahmès; je ne comprends pas qu'on cherche ailleurs qu'en Égypte l'étymologie du nom du dieu *Ptah*, sous prétexte que la langue égyptienne ne fournissait pas la racine *patah*.

[6] *Select pap.* I, 51. C'est une des exceptions à la règle habituelle : = ק.

transcrit le égyptien dans le nom royal de תִּרְהָקָה = Tahraka, et dans le mot הָבְנִים, *ébène*, en hiéroglyphes , *heben*.

Les Égyptiens, à leur tour, ont transcrit le ה par dans , *Naharina* = נַהֲרַיִם; dans , *Iuṭah* = יְהוּדָה, et dans , *rahabu* = לַהַב, *flamme*. La littérature des papyrus emploie, très-fréquemment. un mot sémitique , *maharu*, qui me paraît se traduire toujours exactement par l'hébreu מָהִר, *promptus*, *solers*.

Le ה grammatical, formant la voix *hiphil*, est également transcrit par ; le papyrus Anastasi I[1] m'en offre un exemple dans le mot , *hart'at'a*, que je compare à l'hébreu הִרְצִיא, *faire courir*, *envoyer*.

Le ה final disparaît habituellement dans la transcription; c'est ce que l'on constate dans le nom de תִּרְהָקָה = *Tahrak*, et et dans le nom du ruisseau קָנָה, situé près de Mageddo; le récit de l'expédition de *Thoutmès III* le nomme , *Kina*. Le ה disparaît également dans la syllabe הוּ de יְהוּדָה = , *Iuṭah*.

Souvent, comme le ة arabe, le ה final se change en *t* final. Exemples : , *markabuta*, *char* = מֶרְכָּבָה, מַרְכְּבֹת־, et , *Kat'atu* = עַזָּה (comparez l'éthnique עַזָּתִי et l'arabe غزة).

Les rôles étant ainsi définis entre les trois aspirées, ח (خ) = ○, ח (ح) = , et ה = , nous avons à chercher leurs types égyptiens. Le modèle de la lettre phénicienne égale au ח doit être naturellement demandé à l'un des deux signes , = χ; car sa valeur la plus faible ח = ح, doit être la plus récente, suivant les règles que la philologie constate d'une manière très-générale. La figure hiératique du n'a presque pas varié, elle se compose d'un cercle, traversé par un trait. Le *chet* de tous les alphabets anciens, phéniciens ou grecs, se compose d'une figure carrée, également traver-

[1] *Pap.* Anastasi, I, 50, 4.

sée par un trait. Je pense qu'on peut admettre que la gravure a rendu carré ce qui était primitivement rond; cette considération suffirait à elle seule pour rendre raison de la formation du *chet*, 𐤇. L'ancienne aspiration grecque B, devenue plus tard le *η*, est également carrée; il est cependant à remarquer que les Étrusques, à côté de la forme carrée B, montrent également pour cette lettre la forme ronde Θ, identique en tous points à la lettre égyptienne. Ce passage d'une forme à l'autre est de nature à justifier encore notre conjecture.

Parmi les représentants homophones du ϩ copte, les Sémites ont choisi, pour en faire leur ה, précisément le même signe que les hiérogrammates ont consacré plus tard, à cette lettre, dans leurs transcriptions, ce qui nous engage fortement à penser que la lettre 𓉗, *ha*, avait réellement une prononciation moins dure, dans le langage usuel, que les autres lettres 𓎛 *he*, 𓄡 *ha*, 𓐍 *hu*, dont nous avons constaté le rapport avec le ח (ح). La lettre phénicienne n'a fait subir aucune altération au 𓉗 des anciens papyrus; on s'est borné à changer sa position, qui fut d'abord oblique, même dans l'alphabet grec, 𐤄. Redressé complétement et régularisé dans les alphabets grecs et romains, il n'en a pas moins fidèlement conservé, jusque dans notre écriture capitale, le type égyptien des vieux papyrus.

Il est essentiel de remarquer que c'est encore avec la plus ancienne forme que la lettre phénicienne présente les analogies les plus convaincantes. L'hiératique de la XIXe dynastie et, bien plus encore, le démotique s'en éloignent sensiblement.

ALEPH ET VOYELLES VAGUES.

Depuis que la science possède un certain nombre de textes phéniciens d'une certaine antiquité, on a pu constater un fait grammatical d'un haut intérêt pour l'histoire de l'alphabet, à savoir, que les anciens Phéniciens n'employaient aucunement les voyelles. Le

י et le ו ne figurent dans ces textes qu'en leur qualité de semi-voyelles, et tous les sons se classent, soit avec les consonnes, soit avec les aspirations, sans que l'écriture se charge d'indiquer aucune règle au lecteur. L'*aleph* ne figure, dans ces monuments épigraphiques, que pour son degré d'aspiration, et les voyelles quiescentes, que comporte l'orthographe des mots dans la Bible telle que nous la trouvons écrite aujourd'hui, sont toujours omises dans l'ancien style phénicien. Nous concluons directement de ces faits que les Sémites n'ont, à l'origine, emprunté aux Égyptiens, dans le ו et le י, que deux semi-voyelles, et dans le א, qu'une aspiration faible. Champollion paraît avoir bien nettement attribué le même caractère d'aspiration faible ou de voyelle vague, ce qui revient à peu près au même, aux voyelles de l'alphabet hiéroglyphique, car il fait bien remarquer que le même signe correspond aux divers sons-voyelles de la langue copte. M. Lepsius, sans s'expliquer clairement sur le caractère vague originel des voyelles hiéroglyphiques, reconnaît, comme Champollion, l'homophonie absolue des trois lettres antiques 𓇋, 𓄿, 𓂝, qu'il transcrit par *a*. M. Brugsch prétend, au contraire, introduire encore ici une distinction radicale entre les trois lettres égyptiennes, à l'aide des transcriptions sémitiques. D'après lui, 𓇋 répondrait seul à l'aspiration א ; 𓄿 serait la voyelle fixe *a*, c'est-à-dire un simple son dépourvu d'aspiration et propre seulement à compléter la consonne pour former la syllabe. Enfin 𓂝, dans ce système, serait le représentant exact de l'articulation gutturale ע, que M. Brugsch paraît ainsi transporter dans la langue égyptienne elle-même. Nous croyons qu'il y a là plusieurs inexactitudes dont il faut d'abord dégager la question.

On sait que les aspirations de l'alphabet phénicien subirent, en passant dans la Grèce, un changement essentiel, conforme au génie linguistique des populations d'origine arienne; elles perdirent leurs nuances variées d'aspiration, et chacune d'elles fut affectée à l'un des sons de la langue. Le changement ne se fit pas en une

seule fois, et la lettre H se conserva longtemps dans l'écriture grecque avec son caractère originel d'aspiration, que la langue latine lui a maintenu.

Les Égyptiens ne sentirent jamais le besoin d'un changement analogue; les derniers monuments de leur écriture nationale nous montrent les lettres-voyelles démotiques correspondant aux divers sons de la voix, exactement comme leurs types hiéroglyphiques. C'est ce que l'on peut constater jusque dans le précieux manuscrit de Leyde, à transcriptions grecques, qui appartient aux dernières époques de cette écriture. M. Brugsch note lui-même ce caractère de vague absolu des voyelles égyptiennes dans le tableau alphabétique de sa grammaire démotique. Ce fait se relie à la valeur mobile des voyelles hiéroglyphiques comparées aux lettres coptes, en sorte qu'il est général partout où nous trouvons des mots provenant d'écritures à voyelles fixes transcrits en égyptien. Nous verrons tout à l'heure si les transcriptions des mots sémitiques nous autorisent à supposer qu'il y ait eu plus anciennement en Égypte un changement de système dans l'écriture des voyelles. Remarquons, avant d'aller plus loin, que cette profonde habitude des voyelles vagues laissa des traces dans le nouveau système d'écriture qui s'introduisit en Égypte au moment où les chrétiens de ce pays crurent devoir adopter les lettres grecques. M. Schwartze, en notant les nombreuses variantes de voyelles que présentaient les manuscrits coptes, même dans l'écriture des mots grecs ou de noms étrangers, met ces erreurs sur le compte des tendances locales, qui invitaient, par exemple, les habitants de certaines contrées à prononcer l'*o* par l'*a*, ou réciproquement. L'organisme égyptien lui apparaît comme ayant une extrême variabilité dans la prononciation des voyelles, et il trouve, dans cette disposition, la cause des nombreuses différences dans la notation des voyelles, que l'on remarque également dans l'écriture des mots égyptiens. Ce fait, qu'on ne peut méconnaître, m'apparaît comme la véritable raison de la composition primitive de l'alphabet égyptien avec son

ensemble de voyelles vagues, susceptibles de très-grandes variations dans l'échelle des sons. Je trouve également dans cette disposition, confirmée par un long usage d'une écriture ainsi conçue, l'explication de la remarquable maladresse avec laquelle les premiers Coptes se sont servis des voyelles fixes, qu'ils empruntèrent aux Grecs. M. Schwartze constate qu'ils changent l'ⲟ avec l'ⲁ; que le ⲏ se prononçait *a* dans la plupart des cas et devenait successivement un *a*, un *é*, un *i*. L'ⲱ se confondait parfois avec l'ⲁ, et le ⲩ, qui se nommait ϩⲩ ou ϩⲉ, se prononçait en effet ⲩ et ⲉ. On voit qu'ils avaient trouvé moyen de refaire des voyelles presque vagues en dépit des valeurs fixes de l'alphabet grec.

Maintenant est-il vrai, comme M. Brugsch propose de l'admettre, qu'il en ait été tout autrement dans l'antiquité, et que l'aspiration faible א n'ait eu pour correspondant que la feuille 𓇋, tous les autres signes représentant des sons fixes? Si cette doctrine était exacte, il en résulterait que le 𓇋 serait partie nécessaire de toute syllabe composée seulement d'une voyelle avec l'aspiration faible. 𓄿, que M. Brugsch suppose uniquement propre à servir de *mater lectionis*, ne pourrait jamais se présenter seul; il faudrait nécessairement 𓇋𓄿 pour écrire la syllabe *a*, אֶ ou אַ, et même tout *a* initial. Il faut, pour apprécier la force de cette raison, faire abstraction de nos habitudes puisées dans l'usage des voyelles fixes qui ont conservé, avec leur son propre, leur degré d'aspiration, égal en français à l'*h* muette; chacune de nos voyelles est une syllabe complète, *ha*, *hé*, *hi*, etc. Si, au contraire, vous réduisez, avec M. Brugsch, la lettre 𓄿 à la simple valeur de *mater lectionis*, il devient évident qu'elle ne pourra jamais, à elle seule, jouer le rôle d'initiale dans la syllabe.

Le dictionnaire égyptien donne le démenti le plus absolu à cette conséquence du système; il contient, en effet, un grand nombre de mots écrits avec l'initiale 𓄿. J'allongerais inutilement ce mémoire en discutant la liste de ces expressions; qu'il me suffise de dire que la lettre 𓄿 y correspond, comme initiale de syllabe, à

toutes les voyelles de l'alphabet copte. Ajoutons qu'il est impossible d'apercevoir la moindre différence entre les dérivés coptes de la lettre 𓇋 et ceux de la lettre 𓄿, qui se classent également sous les diverses voyelles. Ces deux signes jouent donc exactement le rôle de l'*aleph* א dans les mots égyptiens [1].

Il en est de même du bras 𓂝, lettre initiale de beaucoup de mots; on a seulement remarqué qu'il était assez habituellement en relation avec l'ω, ce qui indiquerait qu'il était de préférence employé pour une voyelle longue ou à prononciation emphatique.

Outre leur rôle d'aspiration douce, ces trois signes figurent encore dans les textes égyptiens pour un autre usage; on les y trouve, en grande abondance, avec les lettres 𓄿, 𓅱, *u*, et 𓇌, 𓏭, *i*, à titre de voyelles quiescentes. Leur caractère vague se conserve dans ce second rôle; peut-être même s'y dessine-t-il d'une manière encore plus prononcée. Le choix de la voyelle qui doit terminer une syllabe ne paraît déterminé, la plupart du temps, que par celui de la consonne qui précède, et les simples convenances graphiques semblent avoir présidé à cet arrangement. C'est ainsi que presque toutes les syllabes simples commençant par un *m* finissent par le bras 𓂝, lorsqu'il y a une voyelle écrite, ce qui provient uniquement de ce que le bras 𓂝 est le complément favori des signes 𓅓, 𓌳, 𓐝, avec lesquels il forme des groupes bien carrés (*sic* 𓅓𓂝, 𓌳𓂝, 𓐝𓂝).

𓄿 est le complément ordinaire de beaucoup de consonnes. 𓇋 est plus rare dans ce rôle; il est néanmoins le suivant presque obligé du *t* de la forme 𓏏. On sait d'ailleurs que cette syllabe 𓏏𓇋, *ta*, signe du participe, est exactement égale à la syllabe 𓏏𓅱 ou 𓏏𓄿, *tu*, ce qui confirme la valeur vague de ces voyelles. Une consonne,

[1] M. Bunsen (*Egypt's Place*, p. 556) attribue à l'aigle une aspiration plus forte qu'à la feuille 𓇋. C'est le système opposé à celui de M. Brugsch; il est egalement dénué de toute preuve. M. Bunsen regarde le ϩ copte comme dérivé de 𓄿; cette assertion est inexacte aussi bien au point de vue de la dérivation matérielle du ϩ, qu'à celui de la correspondance des mots coptes.

suivie de sa voyelle complémentaire ordinaire, constitue ce que M. Hincks a nommé le *nom de la lettre;* le son de la syllabe n'est nullement indiqué par là. On ne peut même pas en conclure que la syllabe se terminait par une voyelle, car les Égyptiens écrivaient souvent après la consonne la voyelle qui devait se prononcer avant. On peut citer comme preuve de cette assertion certains composés à radicale redoublée, tels que le copte ⲟⲩⲉϣⲟⲩⲱϣ, *distendere.* Le mot ancien , *ušauša,* n'a jamais pu se prononcer autrement que *uašuaš,* puisque, dans la règle de composition qui préside à ce genre de mots, la réduplication est toujours bornée à une seule syllabe.

Je ne voudrais pas nier toutefois que les Égyptiens n'aient jamais voulu déterminer des sons-voyelles, à l'aide de certains groupes de leurs voyelles quiescentes; les voyelles sémitiques elles-mêmes ont revêtu un certain caractère de fixité lorsqu'elles ont été employées comme voyelles quiescentes, et c'est ainsi que les trois sons primitifs *a, i, u,* se trouvent déterminés dans les syllabes longues. Mais ce qui nous intéresse en ce moment, c'est le caractère originel des trois signes , , , et nous croyons avoir démontré leur emploi comme voyelle vague et aspiration faible dans l'écriture des mots égyptiens. Dans les monuments de l'antiquité, l'échange de ces trois signes entre eux est assez rare; il en existe néanmoins un nombre d'exemples suffisant, et je crois que M. Lepsius a pleinement raison quand il donne pour principal motif à la rareté des variantes le désir d'aider la mémoire par la fixité de l'orthographe.

Voyons maintenant si les transcriptions de la XIX[e] dynastie indiqueraient un autre rôle pour les voyelles à une plus ancienne époque.

Le initial est l'équivalent le plus usité, dans les papyrus, de l'aspiration א. La Bible le transcrit, en effet, par א dans , *Amen* = אמן, et dans le pronom de la première personne, commune aux deux langues : אנכי = , *anuk.* Les hiérogrammates trans-

crivent à leur tour א par dans : , *Assur* = אַשּׁוּר, *abar* = אַבִּיר, *étalon*[1].

Le degré d'aspiration est souvent indiqué, pour cette lettre, par le déterminatif de la voix. Les hiérogrammates fixent de cette manière la valeur de l'aspiration , *a*, celle de l'interjection *a!* écrite . C'est ainsi que commencent les noms de villes אֲדוֹרַיִם = , *Aturma ;* אָבֵל = , *Abaraa*[2], etc.

L'article arabe ال paraît rendu par le groupe , *ar*[3]. Ce groupe n'était qu'une variante de la lettre simple initiale; on trouve l'une et l'autre orthographe pour le même mot; exemple : , *abari* = אַבִּיר, *étalon*[4], variante du mot cité plus haut. Il n'entraînait pas nécessairement la prononciation *a;* on le rencontre aussi bien avec d'autres voyelles. Ainsi, , *Amaur*, répond à אֱמֹרִי; , *Atuma*, à אָדֹם.

La même lettre, dans son caractère de voyelle finale, conserve une valeur de son variable; ainsi, transcrit ו dans , *Makta* = מִגְדּוֹ; il répond à ְ dans , *Tamen*[5] = תְּמְנָה. Le son *e* se rencontre dans , *mahera*, pour מָהִר, *promptus*[6], *solers*.

Dans la finale , souvent citée par nous dans ce mémoire et qui répond à ה ou ת, ة arabe, devient muet. Il en est de même pour les finales des deux noms de villes : , *Taānkau* = תַּעְנָךְ et , *Šanmaa* = שׁוּנֵם.

Il me semble démontré que le caractère de *mater lectionis* à valeur variable, résulte de tous ces faits pour le signe , tout aussi bien que sa valeur d'aspiration initiale = א.

L'aigle était en possession des mêmes qualités; il est vrai

[1] Campagnes de Thoutmès III; *Denkm.* III, 32, 25.

[2] Conquêtes de *Šešonk I*, Brugsch, *Geogr.* t. II, pl. XIII, et p. 65.

[3] Même liste, n° 70, 126.

[4] *Select pap.* pl. XCVIII, l. 9.

[5] *Pap.* Anastasi, I, pl. 66, l. 3.

[6] *Denkm.* III, 156. Dans le papyrus Anastasi, I, le même mot se trouve souvent écrit ; les deux déterminatifs sont la jeunesse et la force.

que je ne l'ai pas encore rencontré comme transcrivant chez les hiérogrammates l'א initial[1] d'un mot sémitique; mais les Hébreux ont choisi eux-mêmes leur א pour rendre l' initial dans le mot אָחוּ, par lequel l'écrivain de la *Genèse* rend l'égyptien antique , *aχaχ*, *l'herbe des marais*, que la version copte transcrit par ⲁϧⲓ[2]. Nous trouvons également l'aigle employée comme initiale dans le cartouche de Xerxès *χšiarša*, et dans celui d'Artaxerxès *Artaχšasei*, où la Bible nous donne également un א comme initiale. continue d'ailleurs à servir de lettre initiale dans les cartouches d'Alexandre, d'Arsinoë, etc. ainsi que M. Lepsius l'a fait observer en répondant à M. Brugsch.

Comme *mater lectionis*, il ne serait pas exact de dire que l'aigle représente seulement le son *a;* nous le trouvons, en effet, avec cette valeur dans une foule de mots cités dans le cours de ces études, parce que l'aigle, étant la voyelle complémentaire favorite de beaucoup de consonnes, se trouve souvent correspondre avec l'*a;* mais on le remarque également avec la valeur *é* dans : , *kamahu*, *farine* = קֶמַח; , *mahar* = מָהֵר, *solers*; , *nutar* = נֹצֵר (*custodiens*), *protector;* et dans , *karkamaša* = כַּרְכְּמִישׁ. La même lettre répond à *ou*, ו, dans , *bakar* = בִּכּוּרָה, *ficus*[3], et à *o*, וֹ, dans , *sekar* = סְגוֹר, *clausura;* , *Aka* = עַכּוֹ, Saint-Jean-d'Acre; , *T'ar* = צוֹר. — La finale , *na*, équivaut ordinairement à וֹן, comme dans les mots déjà cités : *Askalana* pour אַשְׁקְלוֹן, *Ascalon* et *Anlana* pour אַלּוֹן, *chêne*, etc.

 correspond à *i* dans , *karta* = קִרְיָה, *ville.*

Enfin, est un simple *scheva* (*e* muet) dans , *Kanāna* = כְּנַעַן; , *Katemet* = קְדֵמוֹת; , *Makaṭir* = מִגְדּוֹל.

[1] Je pense néanmoins que le mot , qui se lit , *anua* (*Denkm.* III, 32, 21), et qui désigne un domaine rural est l'hébreu אוֹן, *opes.* — [2] Hincks, *An attempt*, etc. p. 41. — [3] *Select pap.* pl. LVII, l. 6.

Si nous passons au troisième homophone —, nous lui trouverons d'abord, comme voyelle initiale, un rapport intime avec ע, que nous examinerons tout à l'heure; mais ce caractère n'est pas exclusif; ainsi, , *Aksapu* = אַכְשַׁף, montre un *aleph* égal à —.

Comme voyelle, ce signe était aussi variable que les deux autres. Nous l'avons vu avec la valeur *a* dans , *kamahu* = קֶמַח, *farine;* , *maher* = מָהֵר, etc.

Le son *e* apparaît dans , *Kerama*, que je compare pour l'étymologie à כֶּרֶם, *vinca*[1]; , *markabuta* = מַרְכָּבָה ou מַרְכֶּבֶת, *char;* , *Makta* = מְגִדּוֹ; , *šarma* = שָׁלֵם.

Le bras — sert aussi à transcrire l'*i* dans מִגְדּל et כַּרְכְּמִישׁ, ou = מִ. Nous avons vu de même la finale ִים, rendue par dans אֲדוֹרַיִם. Enfin, — est muet à son tour dans , *Atuma* = אָדָם.

Voilà donc trois voyelles parfaitement semblables dans leur rôle de *mater lectionis;* comme signe d'aspiration, nous avons déjà signalé le rapport du bras — avec le ע; l'*aleph* phénicien aura donc été tiré de ou de . En jetant un premier coup d'œil sur les formes cursives de ces deux signes, on peut hésiter dans son choix. Si l'on donnait une attention exagérée soit aux formes plus récentes de l'*aleph* phénicien, soit au tracé réduit à une simple ligne verticale de l'*éliph* ا arabe ou syriaque ܐ, on serait tenté de choisir pour type la forme cursive de la feuille. On peut dire, à l'appui de cette manière de voir, que le recourbement très-marqué du pied de la lettre, dans les papyrus les plus anciens, peut avoir donné lieu au double trait oblique, qui coupe la barre verticale dans l'*aleph* phénicien. Mais si nous nous en tenons fermement au principe d'abréviation, reconnu partout jusqu'ici, nous préférerons l'aigle et sa forme hiératique, qui n'a presque pas varié. Il est aisé de se rendre

[1] Il est possible que dans la transformation en nom propre, la prononciation des voyelles ait changé. (Cf. כַּרְמִי, כַּרְמֶל.)

compte, à l'examen de sa figure, comment la gravure a pu ramener à trois traits droits cette forme toute composée de courbes. L'A grec et romain n'a fait que régulariser ces trois traits; l'écriture minuscule, en substituant au burin la souplesse de la plume et en donnant de nouveau à ces traits leur rondeur primitive, a reproduit une figure *a*, exactement semblable à celle des papyrus de la XIXe dynastie. Ce n'est pas cette fois une ressemblance due uniquement au hasard; elle tient à l'essence de l'écriture cursive, qui n'a fait ici que restituer les formes rondes primitivement altérées par la gravure.

ע

Il n'y a absolument rien dans la langue égyptienne qui puisse nous engager à supposer l'existence d'une aspiration gutturale analogue au ע des Sémites. Les Coptes, qui ont conservé si scrupuleusement toutes les lettres égyptiennes propres à écrire les nuances de prononciation que l'alphabet grec ne leur fournissait pas, ne possèdent, outre les voyelles fixes, aucune autre aspiration que le ϩ = ה, ח et le ϧ = ח. Il est cependant remarquable que la Bible ait employé fréquemment le ע dans la transcription des mots égyptiens; c'est toujours au bras 𓂝 que correspond alors cet ע de la Bible. Ainsi le mot 𓂋𓂝𓇳𓏤𓁛, *Rā, soleil* (en copte ρн) se reconnaît dans רַעְמְסֵס, פּוֹטִיפֶרַע, פַּעְנֵחַ.-חָפְרַע, qui paraît répondre à 𓋹𓈖𓐍, *ānχ*, *la vie* (copte ωnϧ) amène au même résultat, car 𓋹𓈖𓐍 est pour 𓂝𓈖𓐍𓋹. Le titre biblique פַּרְעֹה, Φαραώ, que je compare à la qualification royale 𓉐𓂝𓉐 ou 𓉐𓂝 *perāa*, donne encore l'égalité ע = 𓂝, car on sait que 𓂝 a la valeur 𓂝𓄿, *āa*, et le sigle démotique de 𓂝 est transcrit ω dans le papyrus de Leyde. Il est donc extrêmement probable que les syllabes écrites ordinairement en égyptien avec le bras 𓂝 avaient une prononciation emphatique, que les Hébreux ont indiquée en se servant du ע. Je crois qu'on doit surtout admettre l'existence de cette nuance de la voyelle

égyptienne dans les syllabes où le bras est introduit à la place de la voyelle qui sert de complément ordinaire à la consonne précédente. Ainsi, dans la syllabe *ma*, , ou , il est possible que le bras n'indique pas le choix intentionnel d'une voyelle emphatique. Mais si l'on trouve , au lieu de , ou ; , au lieu de ou , etc. il y a lieu de croire à un choix réfléchi. L'orthographe de ces transcriptions bibliques date probablement de l'époque où nous voyons le ע assez fréquemment employé comme *mater lectionis* dans les textes phéniciens.

Cette spécialité de la voyelle la rendait plus propre à approcher de la valeur du ע; je dis approcher, car nous verrons tout à l'heure que les hiérogrammates ont cherché un autre artifice pour mieux imiter ce son étranger. Ils ont employé le dans leur transcription de עַשְׁתֹּרֶת = , *Astaret;* , *Bār* = בַּעַל; , *Anta* = עֲנָת (dans *Betanat*); , *Aka* = עַכּוֹ; , *Kanāna* = כְּנַעַן; , *T'arāu* = צָרְעָה, etc.

Il ne faut pas cependant oublier que le bras ne pouvait pas être un équivalent exact d'une articulation dont la langue égyptienne ne nous montre aucune trace. Nous avons fait remarquer tout à l'heure que ce signe conservait une valeur égale à un simple א dans , *Aksapu* = אַכְשָׁף. La transcription du ע a donc dû donner lieu à des irrégularités, et les mots empruntés ont pu être altérés dans leur prononciation par les Égyptiens. Ceci explique amplement pourquoi nous trouvons le ע remplacé par un ح (*h*), dans , *sanehemu* = סָלְעָם, *locusta*.

ע, vocalisé par *i*, est complétement supprimé dans , *inebu* = עֵנָב, עִנְבֵי, عِنَب, *uva*[1]. Ces deux exemples sont essentiels à noter pour les règles de la recherche du ע dans les mots égypto-sémitiques.

J'ai dit que les hiérogrammates avaient employé un artifice qu'ils ont jugé propre à mieux fixer dans leur écriture la valeur

[1] *Select pap.* Anastasi, IV, pl. XV, l. 3. Les déterminatifs sont l'arbre et les vases à conserves de toutes sortes : .

du ע; ils se sont servis, à cet effet, du mot , *āa (grand)*, écrit d'une manière plus ou moins complète : , , ou seul. C'était apparemment le mot de leur langue qui approchait le plus de ce que leur oreille saisissait dans le ע; parmi les méthodes nombreuses de transcription des mots arabes que nous voyons usitées depuis la conquête de l'Algérie, la combinaison *âa* a été également employée dans notre langue pour transcrire le ع. Nous avons dit que le manuscrit de Leyde transcrivait par ce même mot l'ω grec, et nous avons tout à l'heure montré transcrit par עה, αώ, dans פַּרְעֹה, Φαραώ. Sous la XIX[e] dynastie, qui paraît avoir été une époque spécialement littéraire et grammaticale, les hiérogrammates commencèrent à faire grand usage du groupe pour écrire le ע des mots sémitiques[1]. On reconnaît facilement cette lettre dans les noms de villes : , *Taānaka* = תַּעְנָךְ; , *Baitāremat* = עַלְמָת (בית); , *Pa-āmak* = עֵמֶק; , *Aaat'emaa* = עֶצֶם[2].

Parmi les mots égypto-sémitiques, on peut citer comme incontestables : , *ašak* = עָשַׁק, *oppressit;* et , *āķarta* = עֲגָלַת, *currus.*

Si nous groupons les renseignements donnés par tous ces mots, nous trouvons que les Égyptiens ont traité le ע de plusieurs façons; quelquefois ils l'ont supprimé et n'ont écrit que la voyelle; quelquefois ils l'ont changé en aspiration; souvent ils l'ont écrit par leur voyelle emphatique ; enfin, quand on a recherché une approximation plus exacte, on l'a transcrit par le sigle du mot *āa*, . Tout ceci nous amène aux mêmes conclusions que l'étude de la langue copte, à savoir, que les Égyptiens n'avaient rien qui correspondît exactement à cette articulation, qui paraît d'ailleurs tout à fait spéciale aux familles sémitiques. Je crois donc que les Phéniciens ont fait ici ce que chaque nation fit plus tard en adoptant un alphabet étranger; ils ont ajouté une articulation qui leur

[1] Le ע (ع arabe) seulement; quant au ע (غ arabe), nous avons vu qu'il était rendu, comme le ג, par ; voy. p. 48. — [2] Brugsch. *Géogr.* t. II. 67. 68.

était nécessaire. Je rappellerai ici la conjecture de M. Lenormant, qui pense que la figure de l'œil, réduite souvent dans les hiéroglyphes à un petit cercle O, peut parfaitement être l'origine du ע. Il est certain que l'alphabet égyptien ne fournit rien de semblable à cette sorte de cercle O. Le nom du ע signifie *œil*. M. Lenormant fait remarquer, fort à propos, qu'il y a même un rapport de son, puisque l'œil complet [hiéroglyphe] avait la valeur syllabique *an*; on trouve également [hiéroglyphe] ou [hiéroglyphe]. Le radical *an*, [hiéroglyphe], signifiant *revenir, retourner* (en copte ⲟⲛ, *rursus*, *iterum*), a fourni le nom de l'*ovale*, [hiéroglyphe]. On sait les rapports que le ע possède avec la nasale (on l'a souvent transcrit *ng*); il est donc fort possible que les Égyptiens eux-mêmes aient indiqué, à leurs élèves dans l'art d'écrire, la syllabe *an*, représentée par [hiéroglyphe] ou [hiéroglyphe], comme propre à écrire le ע. Les Sémites peuvent néanmoins l'avoir ajoutée à l'alphabet par leur propre initiative en imitant grossièrement par un cercle la pupille de l'œil, dont le nom fournissait, par son initiale, la lettre nécessaire. Ce qui me paraît certain, c'est que le type de la lettre phénicienne ne se trouve pas plus dans l'alphabet antique des Égyptiens, que l'articulation ne se trouvait dans leur langage.

SEMI-VOYELLES.

Nous avons insisté déjà sur un point important de l'orthographe phénicienne des inscriptions antiques : je veux parler de l'absence complète de voyelles quiescentes. Le י et le ו ne sont, dans cet ancien style, que de véritables articulations; ce sont donc deux semi-voyelles que les Égyptiens ont dû fournir pour compléter l'alphabet sémitique. Le *i*, en égyptien, s'écrivait [hiéroglyphe]; le signe [hiéroglyphe] ne me paraît pas autre chose qu'une simple abréviation de la même lettre. M. Brugsch prétend que [hiéroglyphe] doit être considéré comme la voyelle *i*, et [hiéroglyphe] comme la semi-voyelle. Je ne vois aucune différence dans la manière dont ces deux signes sont employés par les hiérogrammates. Si [hiéroglyphe] remplit habituellement le rôle d'initiale dans les transcrip-

tions, c'est par un motif graphique; 𓏭 ne formait pas un dessin convenable pour remplir l'espace. Ces raisons étaient très-puissantes dans une écriture qui fut, dès l'origine, décorative au plus haut degré; 𓏭 se plaçant facilement sur une autre lettre, se trouva au contraire très-convenable pour le petit nombre de cas où l'on s'est servi d'un *i*, comme *mater lectionis;* mais 𓇌 était parfaitement propre à recevoir la même valeur, et les noms grecs et romains en fournissent plusieurs exemples. Sans attacher une trop grande importance aux monuments de cette époque, nous croyons cependant que, puisque le vague des voyelles était complétement opposé au génie grec, nous pouvons regarder comme conforme aux règles antiques les particularités qui prouvent que ce caractère a été conservé dans les transcriptions des cartouches grecs et romains. 𓏭, tout comme 𓇌, s'y montre voyelle vague, terminant par exemple le nom d'*Arsinoē*, et commençant le titre *autocrator;* de même que nous avons vu, dans les papyrus de la XIXe dynastie, 𓇌 commençant le mot [hiéroglyphes], *inebu* = עִנְּבֵי, عنب, *uvæ*. C'est qu'en vertu de sa valeur de semi-voyelle *i*, 𓇌 ou 𓏭 portait avec lui sa nuance d'aspiration qui lui permettait de figurer seul pour une syllabe.

Nous avons rencontré dans nos transcriptions le 𓏭 transcrivant *e* ou *a* dans [hiéroglyphes], *kafir* = כְּפִר ou כפר, et *a* dans [hiéroglyphes], *Kina* = קִנָּה. Le vague de l'*i* égyptien s'étendait donc jusqu'à l'*e* et à l'*a;* on sait, d'ailleurs, que dans les mots égyptiens il s'échangeait quelquefois avec 𓅱 signe de la voyelle *u* (*ou*).

Comme semi-voyelle, 𓇌 figure dans [hiéroglyphes], *iuma* = יָם, *mare;* [hiéroglyphes], *Iarṭuna* = יַרְדֵּן; [hiéroglyphes], *Iapu* = יָפוֹ (*Joppé*); [hiéroglyphes], *Iakari*[1] = יָגוּר, ville de la tribu de Juda, etc. On voit dans ce dernier nom le *i* de la forme 𓇌, figurant tout à la fois d'abord comme semi-voyelle, ensuite comme voyelle vague transcrivant י. Cette lettre répondait donc parfaitement au but que les Phéniciens se proposaient. Si l'on considère le י dans l'ensemble de ses varié-

[1] *Pap.* Anastasi, I. pl. LII, 8.

tés, il se caractérise, au premier coup d'œil, par la petitesse relative de ses dimensions. Dans l'inscription d'*Eschmun-ezer*, où les formes sont complètes, il n'occupe que le quart de la hauteur de plusieurs autres lettres; il est encore plus remarquablement petit dans les types araméens anciens. La variété des poids babyloniens est également très-petite, comparée aux autres caractères. C'est donc du type abrégé ʬ que provient, suivant toute apparence, la lettre sémitique. Les papyrus araméens présentent une forme absolument identique au tracé égyptien et les autres formes araméennes n'en sont que l'abrégé. La forme phénicienne est un peu plus compliquée, et diffère assez notablement du type araméen ainsi que du modèle égyptien. Lorsqu'elle s'abrége, elle revient exactement aux trois lignes formant zigzag du sigle égyptien, et c'est sous cette forme qu'elle a passé dans la Grèce et l'Italie, où la courbure diminue progressivement jusqu'à ce que la lettre ait atteint la forme d'une ligne droite verticale, où elle se fixa définitivement.

Nous venons d'établir que les Phéniciens avaient emprunté à l'Égypte non des voyelles, mais des articulations et semi-voyelles. Nous n'avons donc pas à nous occuper du rôle que le ו joue dans les textes hébreux à titre de voyelle quiescente ou de *mater lectionis*, puisque les textes antiques ne nous le présentent pas dans ce rôle. La voyelle *u* (*ou*), en Égypte, représentée par les signes 𓅱, 𓏲 se prêtait volontiers à cet usage; 𓅱 initial, portant avec lui une aspiration, paraît répondre à וא. La syllabe *ua* (*wa*) avait pour représentant spécial, dans l'alphabet antique des Égyptiens, le signe 𓍯 = 𓅱𓅱. Mais la prononciation du ו consonne ne semble pas avoir été, en hébreu, le son *ua;* du moins les grammairiens nous le donnent comme un *v*, et les transcriptions grecques *Heva* = חַוָּה, etc. indiquent également une prononciation différente de *ua* et se rapprochant du *v*, qui néanmoins avait son représentant spécial dans le ב sans *daguesch*. Les Coptes possédaient une articulation également intermédiaire entre le *v* = ⲃ (*vida*), et le *ph* = ⲫ, car ils ont

jugé nécessaire de conserver la lettre antique ϥ, qui n'est que la lettre démotique dérivée du serpent céraste 𓆑 des hiéroglyphes, comme Champollion l'a reconnu immédiatement.

Nous ne pouvons vérifier si les hiérogrammates avaient transcrit le ו consonne, par le 𓆑; cette lettre, étant extrêmement rare, ne se rencontre pas dans nos transcriptions. Le 𓆑 y est employé, dans son rôle de consonne, comme transcrivant le son *ph* du פ dans 𓎡𓅱𓆑𓂋, *kafir* = כְּפִר; [hiéroglyphes], *T'efta* = צְפַתָּה, etc. Mais nous avons déjà démontré que l'emploi de la combinaison 𓊪𓉔, *ph* = פ prouve que le 𓆑 n'était pas regardé comme un correspondant absolu du פ sans *daguesch*. 𓆑 était, d'ailleurs, employé quelquefois comme voyelle; dans les textes de la basse époque il remplace 𓅱, *u*, régulièrement. Plus anciennement il existe des formes grammaticales où il joue également le rôle de voyelle; ainsi dans la formule [hiéroglyphes], on trouve des variantes où la finale est écrite [hiéroglyphes], et où, par conséquent, 𓆑 est supprimé comme une voyelle ordinaire. Son caractère se résume donc ainsi : comme voyelle il égale 𓅱, *u* vague; comme consonne il se place auprès de 𓃀𓅱, *bu* (*vu*), de 𓊪𓉔, *ph*, et de 𓍯, *ua;* il est conservé précieusement par les Coptes dans le ϥ. Il était donc on ne peut plus convenable pour fournir aux Sémites le type du ו. Ajoutons qu'au milieu du très-petit nombre de cas où se rencontre le ו, un des plus remarquables est son emploi comme représentant le pronom de la troisième personne. La parfaite ressemblance des pronoms personnels dans les deux langues n'a pas pu échapper aux personnages égyptiens et sémites qui se sont occupés d'adapter l'alphabet aux idiomes sémitiques. De même que le כ, qui a servi à noter le suffixe de la seconde personne, n'était autre chose que la coupe égyptienne 𓎡, qui avait le même emploi grammatical, de même le 𓆑 a dû naturellement servir de type au ו, qui devient pronom suffixe à la fin de certains mots. Disons enfin que l'identité de la figure de ces deux lettres ne laisse prise à aucun doute. Dans tous les textes phéniciens d'une grande antiquité, la forme du ו, quoique redres-

sée, garde encore la trace de la forme ondulée qui caractérise le serpent 𓆓.

SIMILITUDES GÉNÉRALES ENTRE LES DEUX SYSTÈMES D'ÉCRITURE.

On pourrait, en choisissant des variétés plus favorables parmi les monuments des diverses époques, dresser un tableau où les rapprochements seraient encore plus saisissants que dans le tableau général qui résume nos recherches; mais j'ai voulu exclure de ce tableau tout ce qui pourrait paraître factice. Il ne se compose que d'un simple rapprochement, opéré lettre par lettre, entre l'alphabet tiré du monument d'*Eschmun-ezer* et de celui du papyrus Prisse. Sur le nombre de vingt-deux lettres qui composent l'alphabet sémitique, huit au moins doivent être considérées comme étant à peine altérées, soit par le redressement, soit par un tracé plus anguleux; ce sont : 𐤃, 𐤄, 𐤅, 𐤉, 𐤋, 𐤑, 𐤓 et 𐤕. Quatre autres sont un peu plus modifiées par un tracé qui paraît dû à la gravure ou par le redressement; ce sont : 𐤊, 𐤎, 𐤈 et 𐤇. Cinq lettres ont gardé leur aspect général, mais ont été fortement abrégées; ce sont : 𐤀, 𐤁, 𐤌, 𐤂 et 𐤐. Le Λ et le ω ont perdu toute leur partie inférieure. Le 𐤆 et le 𐤍, de la variété phénicienne, paraissent avoir reçu une légère addition. Enfin, excepté le o, pour lequel nous avons exposé nos conjectures, chaque lettre de l'alphabet phénicien a son type, soit intégralement conservé, soit encore reconnaissable malgré les déviations, dans une lettre égyptienne. Or cette lettre égyptienne est, d'après le témoignage des hiérogrammates, précisément celle qui convenait le mieux pour rendre l'articulation phénicienne correspondante. Je crois que ce serait aller contre toutes les règles de la probabilité que de voir là un jeu du hasard.

A ces similitudes, purement matérielles, un esprit judicieux ne manquera pas d'ajouter les rapports intimes que présentent les deux méthodes d'écriture. Le système des consonnes sans voyelles et des voyelles vagues est certainement un des caractères les plus

frappants des premiers éléments littéraires de ces deux peuples. On a pu croire longtemps que cette manière de concevoir la syllabe était quelque chose d'essentiel au génie sémitique; mais on sait aujourd'hui que les Assyriens écrivaient, au contraire, avec un syllabaire à voyelles fixes, qui fournit aux savants un moyen puissant pour déterminer les formes grammaticales des mots tracés en écriture cunéiforme de la troisième espèce. L'attribution d'un système de voyelles vagues aux langues sémitiques ne peut donc plus être entendue d'une manière absolue. Il est à remarquer que les Éthiopiens, par l'insertion de la voyelle dans le tracé même de chaque élément consonne, sont arrivés de leur côté à un syllabaire conçu exactement d'après les mêmes bases que l'alphabet *dévanagari*. Nous-mêmes aujourd'hui, lorsque nous éprouvons quelque difficulté à transcrire les mots arabes, ce ne sont pas les sous-voyelles qui nous causent de l'embarras, ce sont les consonnes gutturales et aspirées, pour lesquelles il nous faut inventer des signes conventionnels que notre écriture ne nous fournit pas.

Nous avons donc le droit de considérer le fait des voyelles vagues et des voyelles omises dans l'ensemble des écritures sémitiques comme un legs de l'école égyptienne. Le système assyrien disparut, dans l'usage, devant la simplicité d'une écriture que le génie sémitique avait réduite aux éléments rigoureusement nécessaires pour déterminer la charpente des syllabes, en laissant de côté tous les éléments idéographiques, qui, chez les Égyptiens, suppléaient à cette imperfection de l'écriture des sons et prévenaient souvent l'obscurité. Il est peut-être à regretter que les Phéniciens n'aient pas conservé au moins l'usage des déterminatifs. Les savants philologues qui ont consacré leurs efforts à l'interprétation des inscriptions de Sidon et de Marseille comprendront facilement combien leur marche eût été plus assurée s'ils eussent trouvé, après chaque mot, un signe qui eût déterminé la coupe grammaticale de la phrase et le sens général du radical à traduire.

Le vague des voyelles est encore plus absolu en Égypte que

dans l'écriture actuelle des langues sémitiques. Ainsi nous avons vu que l'*i*, 𓇌, était susceptible des valeurs *a*, *e*, *i*, *u*, et que l'*u*, *ou*, 𓅱, s'échangeait avec l'*i* et l'*a*. Les fréquentes différences que l'on remarque, dans l'orthographe massorétique, entre le *keri* et le *kétib*, quand il s'agit du ו voyelle, permettent de penser qu'à l'origine le י et le ו, quand on commença à les employer à titre de voyelles quiescentes, participaient plus largement au caractère de vague absolu de leurs modèles égyptiens.

Il faut encore noter, parmi ces ressemblances d'idées générales, la faculté d'omettre la nasale, considérée comme un simple accident de la voyelle; si cette particularité grammaticale est voilée dans les textes sémitiques, elle reparaît sur les monuments occidentaux, en sorte qu'avec ces linéaments de lettres, il devient extrêmement probable que l'Égypte a transmis à ses voisins un ensemble de préceptes et de vues grammaticales dont les traces se divisèrent et se modifièrent suivant le génie particulier des nations. Nous connaissons déjà les emprunts importants que la Phénicie avait faits à l'Égypte dans le domaine des arts, et les progrès de l'archéologie tendent à nous démontrer que les leçons de *Thoth* revendiquent une large part dans la civilisation de la côte phénicienne.

ÂGE PROBABLE DE L'IMPORTATION DE L'ALPHABET EN PHÉNICIE.

Si l'on admet la partie fondamentale de nos conjectures, l'esprit se reportera tout aussitôt sur une des questions les plus intéressantes qui puissent prendre place dans l'histoire de la haute antiquité. De quel âge date la première culture littéraire de la famille sémitique, et à quelle époque adopta-t-elle les éléments de l'alphabet?

Le problème, que nous avons étudié, ne permet pas de répondre complétement à la première partie de la question. Nous savons en effet, aujourd'hui, que l'Asie centrale a connu primiti-

vement un autre système d'écriture. L'état des études est aujourd'hui assez avancé pour que l'on puisse affirmer que le syllabaire assyrien, tout comme les signes idéographiques en usage dans le système de Ninive et de Babylone, provient d'une écriture hiéroglyphique plus ancienne. Existait-il un rapport primitif entre les hiéroglyphes de Babylone et ceux du système égyptien? C'est une question sur laquelle aujourd'hui toute conjecture est du domaine de l'imagination, puisque nous ne possédons pas le corps de la primitive écriture babylonienne. Notre siècle a été marqué par de telles résurrections, qu'il ne faut désespérer d'aucune découverte. Il semble que la terre tienne à honneur de ne laisser perdre complétement aucun des grands linéaments de son histoire, et si la science a franchi la période humaine à l'aide des débris fossiles, espérons que la terre nous rendra aussi quelque jour les témoins des premiers efforts tentés en Assyrie pour fixer sur les monuments les sons de la parole. Qu'il me soit permis néanmoins de consigner l'impression qui ressort pour moi de l'étude du système égyptien. Nous connaissons des monuments écrits qui remontent jusqu'à la IIIe dynastie. A cette époque, l'écriture hiéroglyphique forme un ensemble harmonieux, complet, savant; la gravure est déjà parfaite; l'imitation des formes de l'homme est passable et celle des animaux ne laisse rien à désirer. Les livres étaient déjà connus, et le volume ▬ joue son rôle sur les plus anciennes inscriptions. Si l'on réfléchit sur la culture d'esprit que constatent tous ces faits, on revient de cette visite aux monuments de l'âge des pyramides avec la conviction que, malgré leur énorme antiquité, ils ne nous font pas assister aux débuts littéraires de la famille égyptienne.

La culture intellectuelle des Sémites, et particulièrement des branches hébréo-phéniciennes, eut donc à compter avec l'influence égyptienne, qui vint modifier le fond de famille apporté de l'Asie centrale. Ces branches connaissaient-elles l'usage d'une écriture conçue dans le système babylonien, c'est ce que nous ignorons jus-

qu'ici. L'introduction de l'alphabet phénicien ne résout pas la question; sa simplicité a suffi pour le faire préférer au système cunéiforme, hérissé en Assyrie de nombreuses difficultés. Il faut nous en tenir au fait de l'emprunt fait à l'Égypte; mais nous pouvons rechercher l'époque de ce grand événement, source primitive de toute notre éducation littéraire.

Nous avons eu soin de faire remarquer, en étudiant les formes spéciales de chaque lettre cursive égyptienne, que plusieurs d'entre elles avaient subi des changements notables dans l'écriture de la XIXe dynastie, à l'époque où les manuscrits des collections Sallier et Anastasi présentent un vaste champ à l'étude paléographique. Les fragments que l'on possède de la XVIIIe dynastie ne montrent pas de différences essentielles avec ce modèle. Mais nous avons prévenu, en commençant, que la question changeait complétement quand on étudiait les manuscrits de la première époque. En ce qui concerne les seules lettres de l'alphabet, les signes ▬, ☐, ▬, ▬, ■, ▲, ⊂⊃, prennent dans leur sigle cursif une physionomie entièrement différente. Les lettres phéniciennes, qui s'identifient très-facilement avec les variétés égyptiennes antiques, ont bien moins de rapport avec les formes de la XIXe dynastie ou des époques postérieures. Le large trait de calame qui termine par le bas les sigles du ▬, du ▬, du ■, du ▲ et du ⊂⊃, est manifestement l'origine de la tige dans les lettres phéniciennes 𐤁, 𐤋, 𐤂, 𐤅, 𐤓; or ce trait est complétement disparu, ou réduit à presque rien, suivant les variétés, dans l'écriture de la XIXe dynastie. Il faut donc remonter au style des papyrus écrits avant l'invasion des Pasteurs pour reconnaître le véritable modèle des lettres phéniciennes.

Les témoignages de l'histoire nous indiquaient une époque plus récente où les rapports intimes établis, pendant de longues années, entre les Pharaons et les peuples sémitiques, auraient naturellement amené l'introduction de notre alphabet. Depuis Thoutmès I, qui pénétra le premier jusqu'en Mésopotamie, jusqu'au milieu de la XXe dynastie, l'Égypte a constamment exercé sur

toute l'Asie occidentale une domination plus ou moins contestée. Pendant la même période, les Israélites et d'autres peuplades sémitiques étaient répandus dans la Basse-Égypte et en contact journalier avec les Égyptiens. L'éducation littéraire des Sémites aurait aisément pu s'opérer alors, soit en Asie, soit en Égypte; mais les différences paléographiques que nous avons signalées ne permettent pas cette conclusion : il faut remonter plus haut. Nous trouvons alors un autre point de contact prolongé dans le fait de l'occupation du Delta par les Pasteurs.

Réunissons d'abord le peu de renseignements authentiques que nous possédons sur la nationalité de ces peuples. Le célèbre passage de l'historien Josèphe, en nous indiquant que les Égyptiens les nommaient *hiksos*, c'est-à-dire *rois pasteurs*, rapporte leur nationalité aux Arabes. Le seul monument où la guerre contre les Pasteurs soit rappelée, l'inscription du tombeau d'Ahmès, les nomme , *Mena*, mot que Champollion rapporte avec certitude au copte ⲙⲟⲟⲛⲉ, *pascere*. Quant à leur nationalité, le mot *sos* nous fournit aussi un renseignement précieux; il est impossible de ne pas le comparer à l'ethnique , *šasu*, qui désigne les Bédouins répandus en Syrie et sur toute la frontière orientale des domaines égyptiens. Le mot copte ϣⲱⲥ, *pastor*, est probablement tiré de la racine antique , *šas*, qui signifie *traverser, parcourir; šos* aurait donc été exactement *nomade*. Nous connaissons ces *šos* : ce sont les Bédouins sémites de toutes les époques. Le papyrus Anastasi distingue parmi eux, sous la XIXe dynastie, les *Šasu d'Edom*, voisins de l'Égypte. Ce nom de *šasu* est donc une appellation générale, et si elle a été rapprochée par les Égyptiens de leur mot ϣⲱⲥ, *pasteur*, je crois néanmoins qu'elle a une origine sémitique. Elle ne serait pas autre chose, suivant moi, que l'hébreu שֹׁסִים, *voleurs*, dérivé de שָׁסָה, *prædatus est*, terme dont se sert le livre de Josué pour désigner les mêmes Bédouins. On se rappelle qu'après la mort de Josué, les Hébreux, s'étant adonnés

au culte de Baal et d'Astaroth, «la colère de Dieu[1], dit le livre «sacré, s'enflamma contre Israël, et il les livra dans la main des «brigands; ceux-ci les prenaient et les vendaient à leurs ennemis «qui habitaient à l'entour, et ils ne pouvaient plus résister à leurs «adversaires.» Ces שֹׁסִים, qui enlevaient ainsi leurs voisins pour les vendre, représentent admirablement les Pasteurs rançonnant et pillant l'Égypte, tels que Josèphe nous les dépeint d'après Manéthon. Les *Šasu*, que nous voyons constamment jouer le rôle de Bédouins depuis les campagnes de Thoutmès III jusqu'à la XXe dynastie, relevaient la tête après la mort de Josué, et l'affaiblissement progressif de l'Égypte facilitait alors leurs déprédations.

On doit conjecturer néanmoins que leur séjour prolongé en Égypte fut marqué par quelques intervalles où leur règne eut un certain éclat. Les noms de cinq de leurs rois sont conservés par l'historien national. Après avoir été iconoclastes et avoir rasé les temples de l'Égypte, ils élevèrent néanmoins quelques monuments en leur propre nom; la civilisation supérieure du vaincu fit son œuvre même sur les Pasteurs. On a retrouvé à *Sân*, sur l'emplacement de l'antique *Avaris*, un obélisque où le cartouche d'Apophis est encore reconnaissable, malgré les mutilations que les Égyptiens ne manquèrent pas de lui infliger après leur expulsion. Apophis élevait donc des monuments en style égyptien[2]; il y faisait graver des hiéroglyphes, et les communications intellectuelles entre les deux races sont ainsi un fait parfaitement établi. Le papyrus Sallier n° 2, qui racontait l'histoire de la querelle qui s'éleva entre le roi pasteur *Apapi* (*Apophis*) et *Raskenen*, roi de la Haute-Égypte, est malheureusement trop mutilé pour que l'on puisse en tirer un discours suivi; tel qu'il est, il renferme néanmoins des faits extrê-

[1] *Lib. Judic.* II, 14.

[2] Ces vues sur la civilisation des Pasteurs ont été pleinement confirmées par les monuments remarquables que M. Mariette a fait sortir depuis lors des fouilles de *Tanis*. Outre des sphinx d'un beau style et des figures au type des Pasteurs, on a retrouvé des cartouches de rois de cette race gravés sur des statues de dynasties antérieures, ce qui montre qu'ils avaient su en apprécier la beauté. (Jacques de Rougé.)

mement précieux. On y voit qu'Apophis avait auprès de lui des écrivains instruits[1], et c'est d'après leur conseil qu'il envoie au souverain du Midi un message captieux. Un autre fait capital au point de vue ethnographique nous est attesté par ce même papyrus : *Apapi* ne reconnaissait aucun des dieux de l'Égypte; il adorait , *Suteχ*. L'obélisque de *Sân* confirme ce fait; Apophis s'y qualifie l'aimé de *Suteχ*. Nous connaissons ce personnage divin au point de vue égyptien; c'est le même que l'adversaire d'Osiris, *Set* ou *Typhon*. Son image est caractérisée par la tête d'un carnassier aux longues oreilles, au nez busqué et qui a quelque ressemblance avec un loup-cervier. Au point de vue asiatique, c'était le même dieu que *Baal*, en hiéroglyphes, ; et, non-seulement il reçoit les adorations des Pasteurs d'Avaris, mais encore le traité de Ramsès II avec le prince de *Khéta* nous le montre sous le nom de *Souteχ*, comme la divinité locale de la plupart des places de la confédération des *Khétas*. Le premier peuple de la Syrie et de la Palestine était donc uni par le culte avec les Pasteurs que gouvernait *Apapi*.

Je crois qu'à l'aide de ces faits, aujourd'hui bien établis, nous pouvons tracer avec une grande vraisemblance les premiers commencements de l'alphabet sémitique. Les nomades asiatiques, établis dans la Basse-Égypte, subissent au bout de peu d'années l'influence de la civilisation répandue dans la vallée du Nil; ils apprennent à connaître les arts égyptiens; ils emploient l'architecture du pays, et la décoration officielle qui se fait au nom de leurs souverains montre que l'écriture égyptienne ne leur reste pas complétement inconnue. Rien n'était plus facile aux hiérogrammates que d'écrire avec leur alphabet les mots de la langue nationale des Pasteurs, comme ils ont écrit plus tard les mots sémitiques dans leurs papyrus. Les personnages les plus intelligents de la nation conquérante ont pu ainsi directement emprunter aux hiérogram-

[1] *Papyrus* Sallier II, pl. II, 2.

mates tout un corps d'écriture approprié à leurs besoins. L'occupation de la Basse-Égypte dura très-longtemps, 511 ans, jusqu'à la guerre qui mit fin à cette oppression, s'il en fallait croire le fragment de Josèphe. On peut raccourcir considérablement cet espace sans qu'il en résulte aucun obstacle à l'introduction de l'écriture parmi les peuples asiatiques; un siècle de contact y suffirait amplement. L'état peu avancé de nos connaissances sur la chronologie égyptienne ne permet pas d'assigner une date à ces débuts de l'écriture purement alphabétique; je ne crois pas néanmoins qu'on puisse placer cet événement à une moindre antiquité qu'au XIXe siècle avant notre ère. Nous pouvons présumer que la précieuse découverte se répandit très-promptement dans toute l'Asie occidentale. Le récit des conquêtes de Thoutmès III et les tributs qu'il reçoit des nations syriennes attestent déjà un assez haut degré de culture et de richesse industrielle. L'écriture, favorisée par la diffusion du papier égyptien, apporté par les vainqueurs, dut se répandre à cette époque partout où les relations des peuples étaient libres. Josué trouve dans la Palestine la *ville du livre*, קִרְיַת־סֵפֶר, et le prince de *Khéta*, luttant contre Ramsès III, menait à sa suite son *écrivain des livres*[1].

Il ne serait donc pas raisonnable de penser que les Hébreux aient appris en Égypte l'art de l'écriture pendant la captivité. Des hommes tels que les patriarches n'avaient pu échapper aux progrès intellectuels des peuples syriens et chananites; ils prirent sans aucun doute l'usage de la primitive écriture sémitique au milieu de ces populations. Réduite à un élément, pour ainsi dire immatériel, à des sigles à valeur de son, l'écriture ne présentait plus ces images d'homme et d'animaux, si abominables aux yeux de Moïse. C'est après avoir été ainsi épurée et transformée que l'écriture sémitique eut l'honneur de fixer sur la pierre les préceptes immortels dictés par Jéhovah.

[1] Voy. le poëme de *Pentaur*.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN.

Alphabet Egyp

Egyptien	Phenicien	Phénicien Archaique	grec Ancien	Valeur
				א
*				ב
				ג
				ד
				ה
				ו
				ז
				ח
				ט
				י
				כ

N. B. Les trois signes marqués d'un * so

Tableau paléo

des formes cursives de l'É

prototypes des lettr

Valeur	Hiéroglyphe	Papyrus Prisse	Hiératiq XIXe Dynast
p			
b			
k			
k			
k			
t			
ŧ			
t			
m			
n			

Tableau p…

des formes cursives de …

prototypes des …

Valeur	Hiéroglyphe	Papyrus Prisse	Hiér… X Dy…
r			
r			
s			
s'			
t'			
t'			
x			
h			
a			
i			
f			




F. X. BEER

